STARFIX

ISSN 0756-0559

"THE KEEP"
OU
LES NAZIS CONTRE LA CHOSE

APRES BLUES BROTHERS,
LE NOUVEAU JOHN LANDIS :
UN FAUTEUIL POUR DEUX

SEAN CONNERY
007 RETROUVE SON IDENTITE...

D'UN BOND A L'AUTRE,
LA GUERRE DES GIRLS

M 2654-10-17 F N° 10 - DECEMBRE 83 - 17 F - MENSUEL BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5.50 F - CANADA $ 2.50


NUIT D'IVRESSE
(A SUIVRE)
COMES
la belette
Une enquête de l'inspecteur Canardo
SOKAL
LA MORT DOUCE
casterman
Les Cités obscures
SCHUITEN - PEETERS
LES MURAILLES DE SAMARIS
casterman
ALTAN
FRIZ MELONE
casterman
Régis Franc
TONTON MARCEL
capitaine d'industrie
casterman
casterman
alliance

SOMMAIRE

5. EDITO

8. ACTUALITE

10. SORTIES PREVUES

14. COURRIER DES LECTEURS

16. ZONE Z

Dan Brady n'a plus le temps d'écrire des fanzines, comme dans sa jeunesse. Aujourd'hui, il lit ceux des autres...

18. NOUVELLES BREVES

22. ANDROÏDE

Un robot qui tombe amoureux et qui découvre un meurtre. François Cognard découvre le robot et tombe amoureux du film.

28. UN FAUTEUIL POUR DEUX

Le nouveau film de John Landis, avec Eddie Murphy, le héros sautillant de *48 Heures*. Un fauteuil pour deux pour Hervé Deplasse, c'est normal...

34. THE KEEP

François Cognard à l'assaut d'un donjon maudit. En ressortira-t-il vivant?

40. JAMAIS PLUS JAMAIS

Sean Connery revient... et James est plus Bond que jamais. Dossier 007 ouvert par Frédéric Abert Lévy.

48. JAMES BOND GIRLS

D'Ursula Andress à Barbara Carrera, une rétrospective des compagnes de James Bond, par Claire Lionel.

54. LES 5000 DOIGTS DU DOCTEUR T

Le classique que tout le monde doigt voir ou revoir, par Claire Lionel.

58. BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS

Le premier Disney en couleur a un demi-siècle, mais il reste aussi jeune que son héroïne. Et, au même programme, *Le Noël de Mickey* / F.A.L. vous fait un dessin.

62. COURT METRAGE : PANIQUE AU MONTAGE

Court, mais bon ! Comme l'article de Jérôme Robert.

64. LES FICELLES DE LA PUB

Quand la pub rejoint et dépasse la sf, par Jérôme Robert.

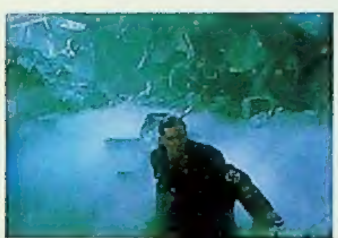
68. VIDEO

Cognard et Boukrief ont des coups de cœur dans leur poursuite impitoyable. Avec l'antigang, ils auront raison des hurlements de Martin.

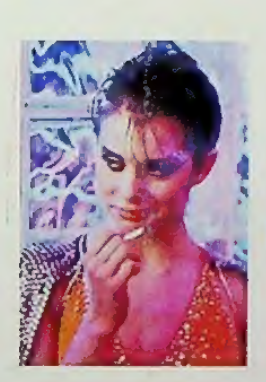
86. MAGAZINE











STARFIX N° 10, Mensuel - Dépôt légal : Novembre 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 9 : 120000 exemplaires - **Directeur de Publication** : Christophe Gans - **Assistante de Rédaction** : Claire Lionel - **Secrétaire de Rédaction** : Frédéric Albert Lévy - **Comité de Rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Hervé Deplasse, Christophe Gans, Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Jérôme Robert - **Collaboration** : Fabienne Issartel, Benoît Lestang, Michel Scognamillo, Renzo Soru - **Direction Artistique** : Etienne Marie - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Paola Boileau - **Correspondant à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - **Photogravure** : Prunelle, Ets CERAT - **Impression** : Presses Montsouris - **Siège Social** : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - **Tél.** : 277.18.10 - **STARFIX** SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - **Gérant** : Edmond Cohen - **Diffusion France** : NMPP - **Développement** : Jean-Noël Raviscioni - **Directeur de Publicité** : Jacques Villatte - **Chef de Publicité** : Philippe Puech - **Assistante de Publicité** : Christine Hamon - **Photographe** : Marianne Rosenstiehl.

Remerciements : A.B.C.D., Arkane, Marc Bernard, Denise Breton, Patrick Camboulive, Joël Caron, Cerito, Jeanne Charuet, René Château, CIA, CIC, Ciné-Paris, Nick & Tony Crawley, Michèle Darmon, Marquita Doassans, Laurence Edeline, Olivier Esmein, Festival de Sitgès, Edith Filipacchi, Gaumont, GCR, Françoise Hoffman, Iguane, M. Irjawski, James Bond Fan Club, France, Gwennolé Laurent, Jean-Claude Michel, M. & E. Moineau, Xavier Nicolas, Françoise Picherot, Polygram Video, Jean-Luc Putheaud, Tactics, Flora Taupenot, 20th Century Fox-Hachette, Via Productions, VIP, Warner, Warner Vidéo , et remerciements particuliers à Alan Jones.

EDITO

COMME UNE SOURIS DANS UN JEU DE BEQUILLES...



Quelle est donc la chose la plus importante en ce début d'hiver ?

Les événements qui ébranlent le monde ? Dans quelques jours ils ne seront plus les mêmes.

Non. L'événement de ce mois, il est gigantesque. Plus important peut-être que le premier pas sur la lune ou la mort de Tino Rossi.

Car pour la première fois, le vrai visage du fils de Mickey est révélé au grand public ! Jalousement gardé, ce secret, par l'effet d'une pure coïncidence, éclate enfin au grand jour ! Et après des années de mensonges, la firme Disney lève enfin le voile sur ce que certains n'hésitent pas à appeler "L'Affaire Elephant Mouse".

Mais rappelons les faits :

En 1928 naissait sous la plume d'un dessinateur avisé une petite souris du nom de Mickey. D'une croissance rapide, le souriceau ne devait pas tarder à devenir rat et rencontrer sa compagne pour la vie, Minnie.

Très vite, les deux mulots tombent amoureux l'un de l'autre. Ils emménagent dans une jolie petite maison, échangent leur premier baiser et... Et se retrouvent entourés de neveux dans leur foyer modèle. Des neveux partout. Des neveux toujours. Mais de fils, point.

Mais voici qu'en 1983, un autre dessinateur avisé, Burny Mattinson, nouvellement engagé par les studios Disney, ouvre l'un des tiroirs du bureau qu'on lui a assigné. Quelle ne fut pas sa surprise !

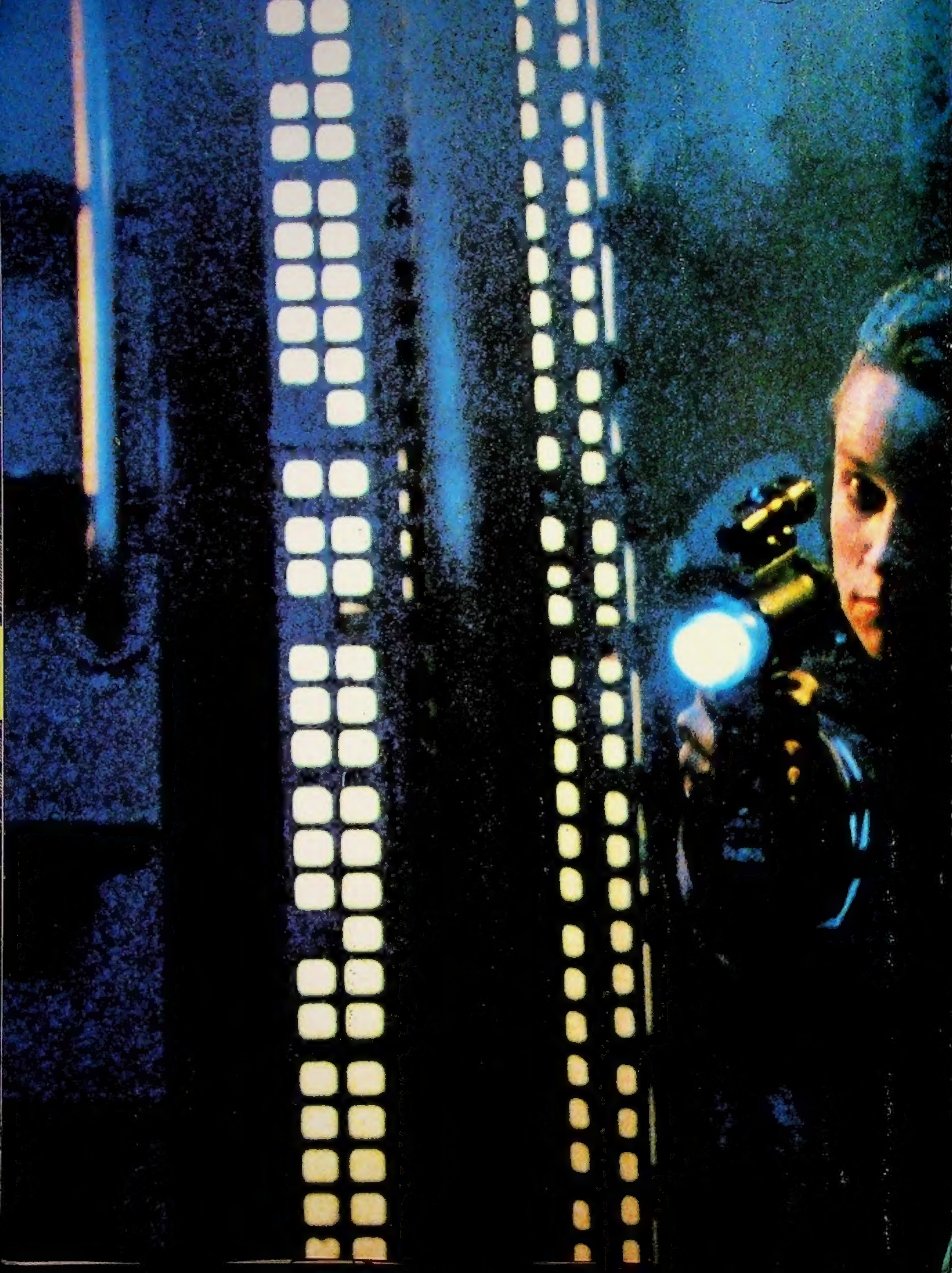
Car depuis plus d'un demi-siècle la progéniture des deux rongeurs était là, cachée du grand public, vivant dans des conditions de vie lamentables !...

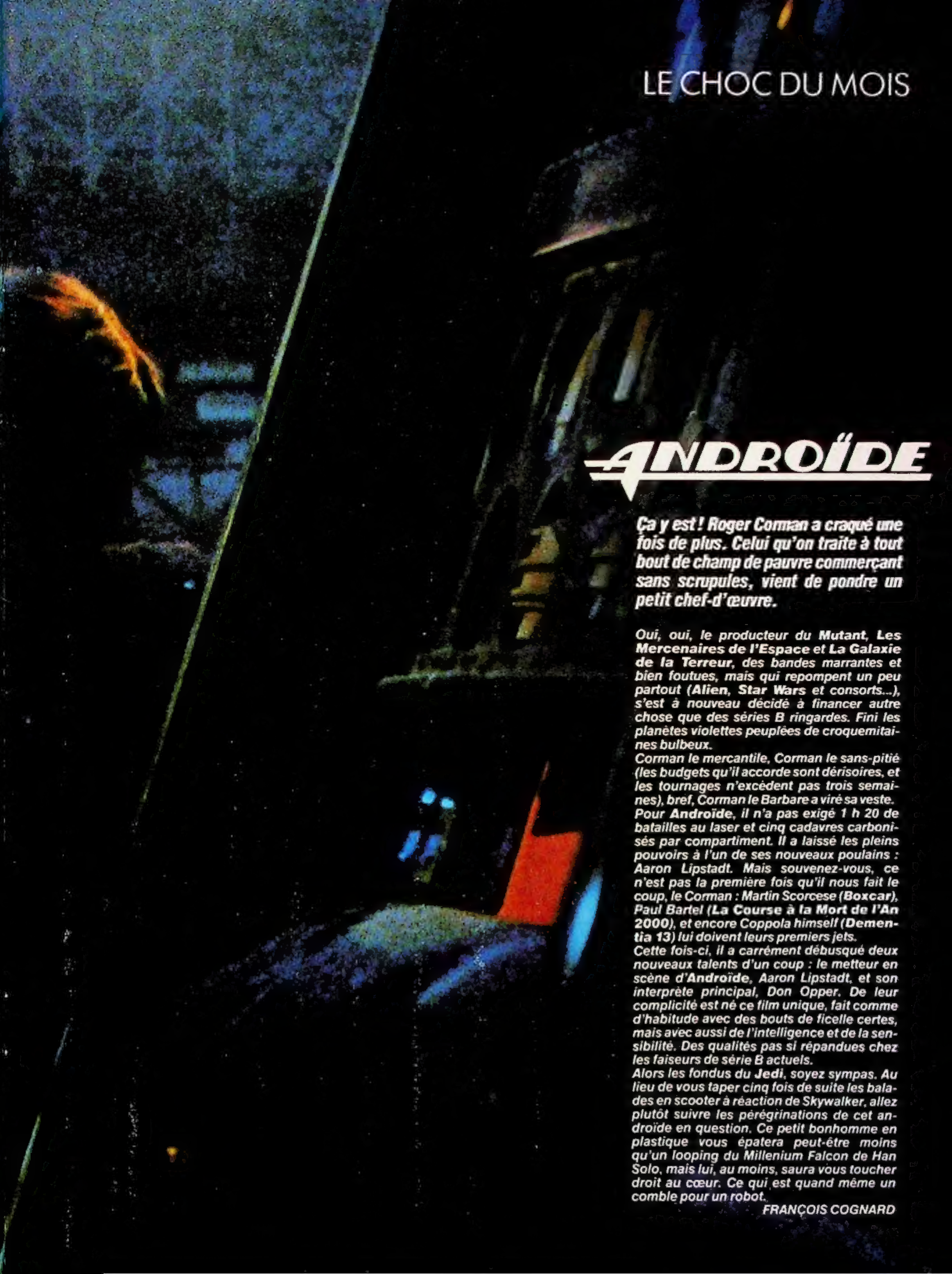
Aujourd'hui, les langues commencent à se délier chez les employés de la firme. On parle de honte, de prestige, de perte d'argent. Pour toutes ces raisons, le seul coup de crayon maladroit de la carrière de Walt Disney n'avait jamais vu (de sa vie !) la lumière du jour.

Et personne dans toute cette affaire n'a jamais pensé au sort du fils de Mickey paraplégique...

P.S. : On veut voir le fils de Donald !

NICOLAS BOUKRIEF





ANDROÏDE

Ça y est ! Roger Corman a craqué une fois de plus. Celui qu'on traite à tout bout de champ de pauvre commerçant sans scrupules, vient de pondre un petit chef-d'œuvre.

Oui, oui, le producteur du **Mutant, Les Mercenaires de l'Espace** *et* **La Galaxie de la Terreur,** *des bandes marrantes et bien foutues, mais qui repompent un peu partout (***Alien, Star Wars** *et consorts...), s'est à nouveau décidé à financer autre chose que des séries B ringardes. Fini les planètes violettes peuplées de croquemitaines bulbeux.*
Corman le mercantile, Corman le sans-pitié (les budgets qu'il accorde sont dérisoires, et les tournages n'excèdent pas trois semaines), bref, Corman le Barbare a viré sa veste. Pour **Androïde***, il n'a pas exigé 1 h 20 de batailles au laser et cinq cadavres carbonisés par compartiment. Il a laissé les pleins pouvoirs à l'un de ses nouveaux poulains : Aaron Lipstadt. Mais souvenez-vous, ce n'est pas la première fois qu'il nous fait le coup, le Corman : Martin Scorcese (***Boxcar***), Paul Bartel (***La Course à la Mort de l'An 2000***), et encore Coppola himself (***Dementia 13***) lui doivent leurs premiers jets.*
*Cette fois-ci, il a carrément débusqué deux nouveaux talents d'un coup : le metteur en scène d'***Androïde***, Aaron Lipstadt, et son interprète principal, Don Opper. De leur complicité est né ce film unique, fait comme d'habitude avec des bouts de ficelle certes, mais avec aussi de l'intelligence et de la sensibilité. Des qualités pas si répandues chez les faiseurs de série B actuels.*
Alors les fondus du **Jedi***, soyez sympas. Au lieu de vous taper cinq fois de suite les balades en scooter à réaction de Skywalker, allez plutôt suivre les pérégrinations de cet androïde en question. Ce petit bonhomme en plastique vous épatera peut-être moins qu'un looping du Millenium Falcon de Han Solo, mais lui, au moins, saura vous toucher droit au cœur. Ce qui est quand même un comble pour un robot.*

FRANÇOIS COGNARD

LE MARGINAL.

Bien sûr, à Starfix, on préfère le Jedi au Marginal. Mais on ne peut ignorer un film qui attire à Paris plus de 450 000 spectateurs pour sa première semaine d'exclusivité. D'ailleurs, si FAL fait la fine bouche, Claire Sorel n'a pas résisté au charme de Bébel (v. page de droite).

QUAND LES MARGES SONT BENEFICIAIRES...

La partie est déjà gagnée dans les files d'attente. Les mines sont déjà réjouies. Les gens sont déjà heureux. Avant même d'avoir vu le film. Le plaisir qu'ils viennent chercher n'est pas celui de la découverte. C'est celui des retrouvailles. Ils sont presque rassurés d'être ainsi en pays de connaissance.

Car, si Sean Connery est James Bond, Belmondo fait encore mieux : Belmondo est Belmondo. Comme l'on sait, son grand jeu consiste à ne jamais montrer ses films à l'avance aux critiques. Mais est-ce bien grave? Puisque le produit est le même, les critiques pourraient aisément recopier eux aussi leur papier sur le "Belmondo" précédent chaque fois qu'un "Belmondo" nouveau arrive.

Ce sont en effet les déesses Photocopie et Répétition qui patronnent toutes ces entreprises. Voici, à titre d'exemple, l'ouverture du *Marginal*. Information à faire passer jusqu'au spectateur : un commissaire de police parisien descend à Marseille pour une histoire de drogue. Réalisation pratique : 1) Très longue vision du TGV et présentation de Belmondo dans le TGV. 2) Belmondo ouvre un journal (*Le Provençal*) qui annonce en première page sa venue à Marseille. 3) Interminable discussion chez les Méchants pour savoir ce qu'il convient de faire étant donné qu'un commissaire parisien va aller fourrer son nez dans les affaires de Marseille. 4) Vision d'un port, avec en surimpression la mention "Marseille". Que ceux qui n'ont pas compris dans la salle lèvent le doigt, Belmondo va leur expliquer dans deux minutes au cours d'une intrusion dans un bar mal famé qu'il est seulement de passage à Marseille. D'autres questions, Guy Darbois?

Bébel!

Ce déploiement gargantuesque d'informations serait à la rigueur justifié si l'action du film se passait à Marseille. Est-il besoin de dire qu'un quart d'heure plus tard Belmondo sera revenu à Paris? Après quoi, il n'y a plus de scénario. Les ellipses les plus folles se succèdent. Les parenthèses s'accumulent. Et l'entreprise ressemble à une réunion de bureaucrates sur le point de prendre leur retraite. Rémy Julienne, qui sait être si inventif lorsqu'on lui confie les poursuites automobiles d'un *Bond*, ressort ici une soupe fade vaguement inspirée de *French Connection* – Paris n'est pas New York, mais il y a quand même un métro aérien dans le XVIII[e] –, qui rappelle plus un spectacle d'autos tamponneuses qu'une lutte pour la vie. Deray nous assène, pour un même film, *deux* poursuites pédestres dans une gare, et un nombre invraisemblable de visites dans les rues chaudes – non, dans *la* rue chaude, puisque c'est toujours la même – de la capitale. Allécher le bourgeois avec quelques excursions chez les prostituées, dans un bar *gay*, ou dans un immeuble rempli de squatters antillais, quelle richesse d'imagination!

Reste, bien sûr, Belmondo, Jean-Paul. Il serait imbécile de nier la sympathie que ce personnage inspire : il agit avec une honnêteté certaine. A cet égard, la scène où il jette à la mer sans la moindre hésitation des quintaux de drogue – d'autres nous auraient montré des flics moins droits – est profondément plaisante par l'esprit qu'elle révèle. Quant à l'acteur, même si le punch semble s'être un peu affaibli, il sait encore envoyer ses répliques avec un certain panache.

Bébel?

Mais il y a cependant tromperie sur la marchandise. Certes, comme on l'a dit, le scénario est tellement décousu, incohérent, incompétent, qu'il serait absurde de vouloir y trouver quelque idéologie. Mais il faut cependant un sacré aplomb pour intituler une pareille chose *Le marginal*. La marginalité consiste ici à pester contre son patron, n'en faire qu'à sa tête, et accessoirement tuer les Méchants sans les faire passer en justice. Le "marginal" appartient en fait corps et âme à la majorité silencieuse, jusque dans ses plaisanteries un peu lourdes dont la moins lourde n'est pas d'appeler un homosexuel "Madame". Doucement, Belmondo est en train de prendre la place de de Funès dans le cinéma français... ou peut-être même de Coluche. D'ailleurs, puisqu'un "Belmondo" n'existe que par Belmondo et que tout le reste ne compte pas, pourquoi Belmondo ne se lancerait-il pas dans des *one man shows* au music-hall?

F.A.L.

LE MARGINAL. R : Jean-Paul Belmondo. SC : Jean-Paul Belmondo. PR : Jean-Paul Belmondo. CASC : Jean-Paul Belmondo. MUS : Jean-Paul Belmondo. DEC : Jean-Paul Belmondo. Filmé en Belmondovision. Durée : Jean-Paul Belmondo. Avec : Jean-Paul Belmondo (Jean-Paul Belmondo), Jean-Paul Belmondo (Jean-Paul Belmondo), Jean-Paul Belmondo (Jean-Paul Belmondo). Et avec la participation exceptionnelle de Jean-Paul Belmondo dans le rôle de Jean-Paul Belmondo. Pour tous renseignements complémentaires, appeler BELMONDO 1983.



APPELEZ-MOI BRUCE!

"Bruce", comme Bruce Lee, à qui il ressemble un peu. A qui il voue un véritable culte, transformant sa chambre en petit musée. Mais qu'il est loin d'égaler : ses manchettes de karaté ne lui servent qu'à pétrir la pâte des spaghetti qu'il prépare pour ses patrons italiens. Quand il se trouve dans une situation délicate, il doit généralement son salut beaucoup plus à ses jambes qu'à ses mains! Bref, il est tellement naïf et godiche que ses employeurs voient en lui



l'homme rêvé pour convoyer d'un bout à l'autre des Etats-Unis des sacs de poudre blanche qu'ils lui présentent comme des échantillons de farine...

Appelez-moi Bruce !, on l'a compris, c'est *Le Corniaud* de Gérard Oury revisité par la série B américaine. Comme Bourvil dans l'original, Bruce va triompher de tous les dangers malgré sa maladresse, *à cause de* sa maladresse, tuant toujours ses adversaires les plus redoutables sans même s'en apercevoir. Il y a toutefois une grande différence : touriste français en Italie, Bourvil admirait le paysage, mais n'avait aucunement l'intention de devenir italien. Bruce au contraire est un cuisinier asiatique qui, comme tout immigré aux Etats-Unis, rêve de devenir le plus vite possible un "vrai" Américain. Et pour ce faire, il ne traverse pas seulement la géographie des Etats-Unis. Il traverse aussi les références cinématographiques populaires du cinéma américain contemporain. Ou au moins, il essaie... Lorsqu'il n'arrive pas à boire un verre plein d'œufs comme Rocky, il tourne la difficulté en mangeant une omelette ! *Appelez-moi Bruce !* est donc rempli de clins d'œil qui réjouiront le cinéphile : Bond, Travolta, Bonanza... peu de mythes restent épargnés dans cette affaire. Et la parodie n'apparaît jamais de façon gratuite, puisqu'elle correspond à la vision subjective du héros.

Bien évidemment, le film, comme Bruce lui-même, n'est pas exempt de lenteurs et de maladresses, mais il a cette lucidité et cet humour des séries B qui les rendent en profondeur plus intéressantes que bien des séries A. Bien sûr, le film étant américain, il faut bien conclure par une séquence exaltant les mérites de la démocratie U.S., mais l'Oncle Sam n'a pas été particulièrement vénéré pendant une heure trente. Dans tous les sens du terme, cet *Appelez-moi Bruce !* ne manque pas d'esprit.

F.A.L. ■

FICHE TECHNIQUE :
APPELEZ-MOI BRUCE ! (They Call Me Bruce). REAL : Elliott Hong. Avec : Johnny Yune, Margaux Hemingway, Pam Huntington.

PAPY FAIT DE LA RESISTANCE

...ET POIRET, DES CONCESSIONS...

Le problème de **Papy fait de la résistance** est, de toute évidence, d'ordre économique. Voilà un film comique qui a coûté ses deux milliards et demi et qui jette sur les écrans sans **réelle** tête d'affiche. Ne nous leurrons pas, chacun des acteurs pris séparément n'a pas une renommée suffisante pour rentabiliser le produit. Alors, comme l'an passé avec **2 heures moins le quart avant Jésus-Christ**, les producteurs ont cru bon de jouer sur l'accumulation. Solution économique on ne peut plus judicieusement qui démarginalise pas mal le film par rapport à **l'autre** grosse production sortie le même jour, je-ne-citerai-pas-de-nom-suivez-mon-regard...

Opération simple donc (un comique assez connu + Un comique assez connu + Un comique assez connu +... = Un gros succès), mais qui se corse ici d'un désir de rafler tous les publics. Les moyennes têtes d'affiche de **Papy fait de la résistance** viennent donc de tous les horizons, du théâtre de boulevard (Maillan), de la comédie "classique" (Galabru), de la comédie "café-théâtre" (Lamotte, Jugnot, Clavier), de la télévision (Alain Jérôme), de n'importe où (Brialy, Yanne) ou de n'importe quoi (Lavanant, qui bizarrement ne s'en sort pas trop mal ici)...

Eclectisme inquiétant, mais qui tenu par un scénario et une réalisation de fer aurait pu donner de très, très bons résultats.

Hélas, plutôt que de tenter une réorganisation, un esprit unique et bien déterminé, les trois scénaristes (Clavier, Poiré, Lamotte) ont voulu tirer dans tous les sens. De fait, le film n'est pas drôle. Voilà. On s'y ennuie car, aucune cible n'étant vraiment définie, aucune vanne ne fait mouche. Et l'on sent bien que le délirant metteur en scène **du père Noël est une Ordure** passe son temps à faire des concessions. Martin Lamotte en coiffeur efféminé, ça aurait pu être drôle, mais sûrement pas avec des répliques aussi évidentes que "Pauv'fille va !" entre les lèvres.

Tout le film est ainsi. En décalage. Et surtout, cette cruauté, cette irrévérence qui caractérisaient le cinéma de Jean-Marie Poiré a, c'est logique, complètement disparu. Et l'on eut préféré plus de cynisme, plus de démythification voire plus d'ingratitude sur un tel sujet. Ce n'est certes pas l'idée finale, bien plate, qui vient pimenter la sauce...

Bref, **Papy fait de la résistance** est tout aussi sinistre que cette critique.

Ah oui ! On nous promet aussi un film plein d'aventures et d'action, mais la mise en scène de Poiré est si plate qu'elle transforme tout ça en pétard mouillé.

NICOLAS BOUKRIEF.

FICHE TECHNIQUE :
PAPY FAIT DE LA RESISTANCE. 1983. Fr. 105'. R : Jean-Marie Poiré. SC : Christian Clavier, Martin Lamotte, Jean-Marie Poiret. PH : Robert Alzraki. MUS : Jean Musy. Avec : Christian Clavier, Michel Galabru, Gérard Jugnot, Martin Lamotte, Jacques Villeret, Dominique Lavanant, Jacqueline Maillant, Josiane Balasko, Michel Blanc, Jean-Claude Brialy, Jean Carmet, Bernard Giraudeau, Thierry Lhermitte, Jean Yanne, Julien Guiomar, Roland Giraud, Alain Jérôme, Jacques François.

BELMONDO !

Il poursuit des truands en voiture et à pied. Il se laisse draguer par Carlos Sottomayor. Il jette à terre d'un revers de main toute la paperasse qui s'accumule sur son bureau. Il menace un gros bonnet de la drogue et l'exécute. Il a des ennuis avec son chef. C'est le Marginal, le commissaire Jordan. C'est Jean-Paul Belmondo.

Il nous promène dans les rues chaudes de Marseille et de Paris. Il nous fait côtoyer les truands et les "gays". Il nous emmène dans les cercles de jeu et les commissariats de police. Il nous montre son appartement, plein de meubles anciens, bizarre pour un marginal : "Tu habites chez tes parents ?" lui lance Carlos Sottomayor, et c'est exactement cela : il maintient la tradition.

Il plisse les yeux. Il a l'air à la fois de tout savoir et d'être plein d'une tendresse innocente. Il est désinvolte et sérieux. Il sait résister et survivre. Il maintient une morale têtue, morale de l'amitié et du travail bien fait – eh oui ! ce marginal est un bon flic, un flic honnête qui mène à bien son boulot, à la différence de son patron pourri, soumis à toutes les pressions !

Et nous, nous sommes heureux. On s'est bousculé pour voir le film. Dans la file, devant le cinéma, on se demandait si on avait des chances de rentrer. On jubile. La gouaille est celle qu'on attendait. Et l'expression de chien battu, têtu, et séduisant. Et les cascades. Et le rythme. Et les bagarres. Et la petite musique insistante. Et, pour les branchés, la silhouette élégante de René Château entraperçue. Et on sort heureux. Quoi qu'en disent les grincheux, ceux qui se plaignent qu'il n'y a pas de scénario. Est-ce qu'on vient voir un scénario ? On vient voir un Belmondo !

CLAIRE SOREL



LA TRACE

Si l'on remplace la Savoie par la planète Terre, la mule par un vaisseau spatial, et le colporteur par un astronaute, on n'aura pas de mal à reconnaître dans **La trace** la même structure que dans **La planète des singes.** Charlton Heston quittait les hommes pour échouer dans un lieu étrange gouverné par des singes, et se rendait compte, au terme de son aventure, que la Terre qu'il avait laissée n'existait plus. Ou plutôt, elle existait toujours, mais n'était autre que la planète des singes. Richard Berry quitte sa Savoie sous dépendance italienne pour aller vendre ses produits dans des contrées agitées par des guerres auxquelles il ne comprend pas grand-chose. Lorsqu'il revient au pays, le pays n'est plus le pays : la Savoie est devenue entre-temps française, à la suite précisément de ces guerres qu'il a traversées.
Bien sûr, il faut arrêter là la comparaison : **La trace** n'a rien d'un film de science-fiction, et ne ressemble même pas un film d'action. La première demi-heure est même plutôt ennuyeuse et l'application de la photographie (très semblable à celle de **Malevil,** qui avait eu le même producteur, Claude Nedjar) entraîne souvent quelques lenteurs. Mais peu à peu, on se laisse séduire par cet "itinéraire". Et, au-delà de ses défauts, **La trace** a la qualité rare d'être un film sur la guerre qui ne montre presque pas la guerre. Contrairement à tous ces films où tout explose d'un bout à l'autre, et à tous ceux qui, plus calmes, se contentent d'envisager le phénomène "guerre" d'un point de vue abstrait et théorique. La guerre ici est montrée à travers ses conséquences sur l'individu moyen, car aucun individu moyen ne peut visiblement échapper à cette guerre. Il y a peut-être un anachronisme dans cette optique "globalisante", l'annexion de la Savoie au XIXe Siècle ayant assez peu de chose à voir avec un conflit thermo-nucléaire, mais il serait absurde de reprocher à un film historique de donner des leçons pour aujourd'hui.

F.A.L.

FICHE TECHNIQUE

LA TRACE. R : Bernard Favre. SC : B. Favre et Bertrand Tavernier. PR : Claude Nedjar et B. Tavernier. PH : Jean-Fr. Condre. DEC : Patrice Mercier. COST : Marie Malterre. MUS : Nicola Piovani et Marc Perrone. 103'. Avec : Richard Berry (Joseph), Bérangère Bonvoisin (la femme de Joseph), Sophie Chemineau (la sœur de Joseph), Marc Perrone (accordéoniste), Robin Renucci (travailleur immigré) et Jean Manson !

LES PRINCES

LA BALLADE DE NARA TOUT COURT

Tout lecteur de *Starfix* sait ce qu'est un storyboard. Un storyboard, c'est le découpage d'un film dessiné plan par plan. Un storyboard, c'est une marque de préparation on ne peut plus sérieuse. Un storyboard c'est en partie la base du succès de films comme *Alien* ou *Les Prédateurs*. Un storyboard, c'est exactement ce qui manque à 99,9 % de la production française actuelle...
Pourquoi attaquer là-dessus? Parce que *justement Les Princes* est un film storyboardé. En conséquence, ces chroniques gitanes qui auraient tant pu nous ennuyer s'avèrent être l'une des meilleures surprises de l'année, en matière de cinéma français. Bien photographié, bien filmé et (à peu de chose près) assez bien interprété, le film de Tony Gatlif, s'il est, de par son sujet même, amené à subir une carrière commerciale peu brillante, révèle par contre le réel talent de son cinéaste.
Le sujet? Surtout, ne vous arrêtez pas aux mots et n'allez pas imaginer que se cache sous le titre *Les Princes* un quelconque film ethnique à lourde connotation sociale ! Il y a pourtant une charge sociale dans cette peinture des milieux gitans. Mais là n'est peut-être pas le plus grand intérêt du film. Car si l'on comprend l'amertume qui guide les intentions de Gatlif, cette même amertume n'évite parfois pas la naïveté, voire le schématisme. Et l'on pourra déplorer quelque peu l'aspect dégénéré de tous les gadje (les non-gitans) du film.
Mais si Gatlif pèche ici, c'est par passion. Cette passion qu'il a pour les gitans. Pour Nara, son personnage et toute sa famille. Zorka sa fille, qui voudrait bien, malgré sa condition, aller à l'école. Miralda sa femme, qu'il a répudiée parce qu'elle avait pris la pilule et qui le suit partout, tels ces chiens sublimes qu'aucune pierre ne chasse. Et surtout sa mère, cette vieille gitane qui a tout connu et qui respire la vie comme personne. A tous ces personnages, il arrive le meilleur comme le pire. Et dans des décors extraordinaires qu'on croirait tout droit sortis des bandes de Tardi, ils vont tout vivre. La joie, l'intolérance, la fête, le sang et la mort. Et tout ça, avec la même fierté, la même rigueur et la même noblesse.
Si l'on devait rapprocher *Les Princes* d'un autre film sur un groupe ethnique donné, c'est plutôt du côté du *Parrain* que du *Grand Pardon* qu'il faudrait chercher. Effectivement, dans le film de Gatlif, à aucun moment on ne ressent cette pénible impression d'exclusion qui rendait insupportable *Le Grand Pardon*. Et ce n'est la moindre des qualités du metteur en scène que d'être arrivé à nous sensibiliser sur les aventures de personnages aussi marginaux...

NICOLAS BOUKRIEF.

FICHE TECHNIQUE :

LES PRINCES. 1983. Fr. 100'. R et SC : Tony Gatlif. PH : Jacques Loiseleux. MUS : Tony Gatlif. MONT : Claudine Bouché. DIST : AAA (2/11). Avec : Gérard Darmon (Nara), Muse Dalbray (La grand-mère), Céline Milton (Zorka), Concha Tavora (Miralda), Farid Chopel (Samson), Tony Gatlif (Léo).



LE CAUCHEMAR DE L'AUBE FREDERIC DARD



SPÉCIAL SUSPENSE - PRIX SCOOP 84

5, Bld Montfleury — 06400 Cannes
Édition - Distribution Vidéo — Tél. (93) 99.41.41 + — Telex : 461 120

A VIF !

Générique, musique, corridors et portes à battants : Clap ! Clap ! Clap !
Le film est fini. Mais dix minutes après, ces mots qui sortent tout seul de votre bouche et le flash du polaroïd dans vos yeux écarquillés. C'est encore le film...
A vous de jouer !
Opérations *à vif !* signées **Starfix**...

LE RETOUR DU JEDI

MAMADOU SIDIBE - 25 ans - Photographe

C'est un cinéma avec lequel je ne me sens pas du tout familier. Je crois que c'est pour les gosses, quoi ! Une bande dessinée, sans plus... Et puis, on se demande pourquoi y'a une histoire de Pygmées là-dedans (?). Ça ne me gêne pas, mais c'est tellement caricatural. Bon... Il se trouve que, moi, je suis noir... Et ça véhicule des idéologies qui me plaisent pas du tout. C'est vachement raciste ! Ils ont voulu faire un film de fiction et ils ont fait un film vieux. Ils sont sympathiques, ces cannibales, mais moi, je me voyais un peu comme on peut nous voir ici dans le quotidien. Il y a aussi un Noir tout à fait moderne dans le film : et celui-là, il me fait penser à quelque chose comme le Sida. Et puis, ce type de Noir super technique n'existe pas dans la réalité non plus... Oui, ils se sont bien amusés avec nous ! N'importe comment, il y a une loi, depuis Jimmy Carter, qui oblige les réalisateurs à donner des rôles démagogiques aux Noirs... Je voudrais pas non plus qu'on me traite de parano. Je voulais voir comment c'était fait techniquement, et c'est vraiment bien fait.

LUDOVIC AUBER - 13 ans et CYRIL BOYER - 14 ans - Lycéens 3e

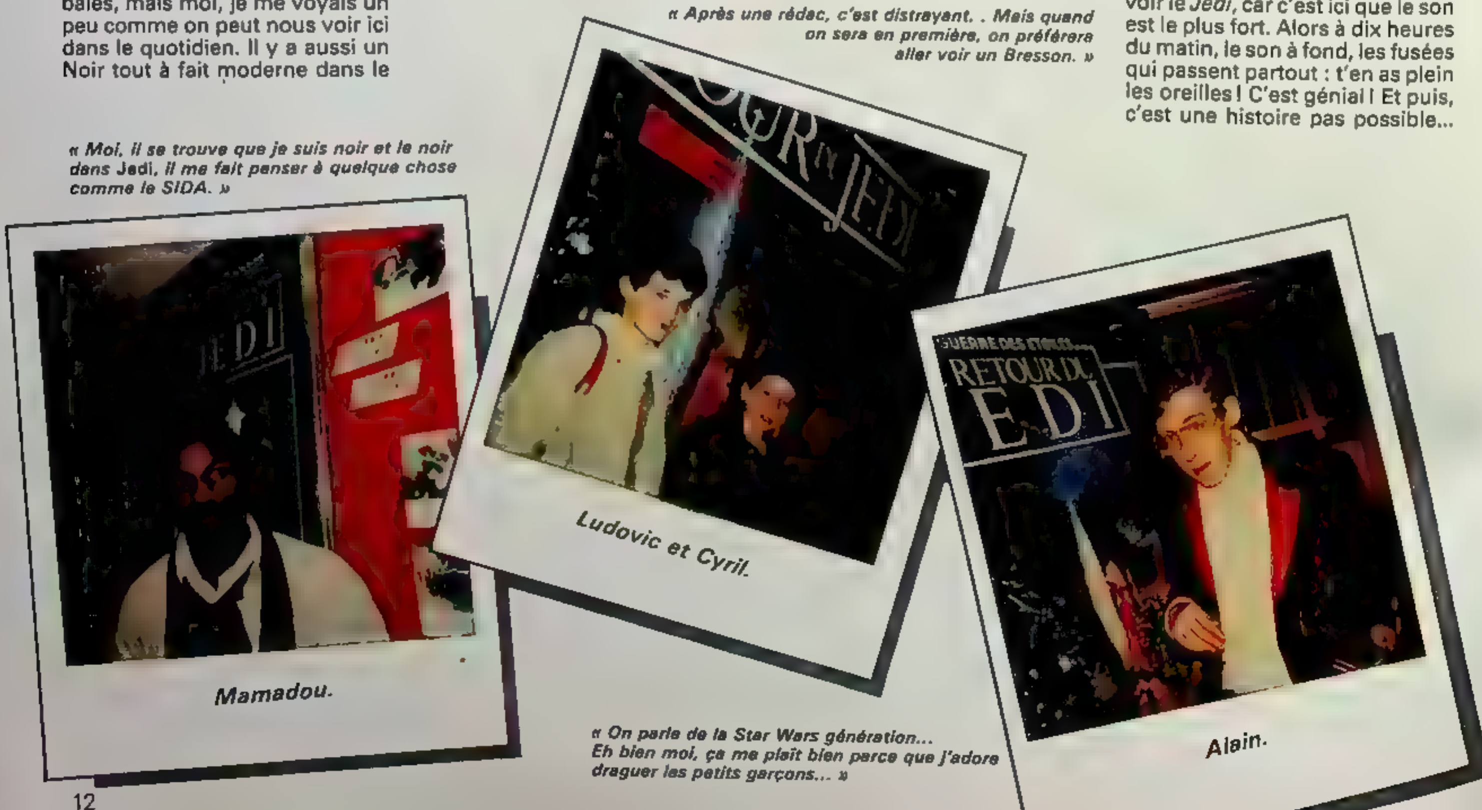
Y'avait bien bien plus de détails dans les deux autres... Là, ça se finit un peu trop bien. On aurait voulu... Je sais pas : que quelqu'un crève ! Mais tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Enfin, ça n'a pas vraiment été ce qu'on attendait. Notre personnage préféré, c'est Harrison Ford. On le connaît bien et il joue très bien. Tandis que Luke jouait assez mal au début. C'était un peu trop typé... Après, ça s'est amélioré. Il commence à y avoir aussi un peu trop de carton-pâte. Et finalement, on préfère les vrais personnages... Ils vont avoir du mal pour le prochain. Il faudra trouver un autre méchant : peut-être... Le frère de l'Empereur... Enfin, on a quand même bien aimé : après une rédaction, c'est distrayant ! Mais je crois que quand on sera en première, ça ne nous intéressera déjà plus. On préférera aller voir Bresson.

ALAIN PACADIS - 35 ans - Journaliste à Libération

Eh bien, c'est la quatrième fois que je le vois. Trois fois en projection privée et une fois avec tout le monde au Concorde Marignan Pathé : la meilleure salle pour voir le *Jedi*, car c'est ici que le son est le plus fort. Alors à dix heures du matin, le son à fond, les fusées qui passent partout : t'en as plein les oreilles ! C'est génial ! Et puis, c'est une histoire pas possible...

« Après une rédac, c'est distrayant. . Mais quand on sera en première, on préférera aller voir un Bresson. »

« Moi, il se trouve que je suis noir et le noir dans Jedi, il me fait penser à quelque chose comme le SIDA. »



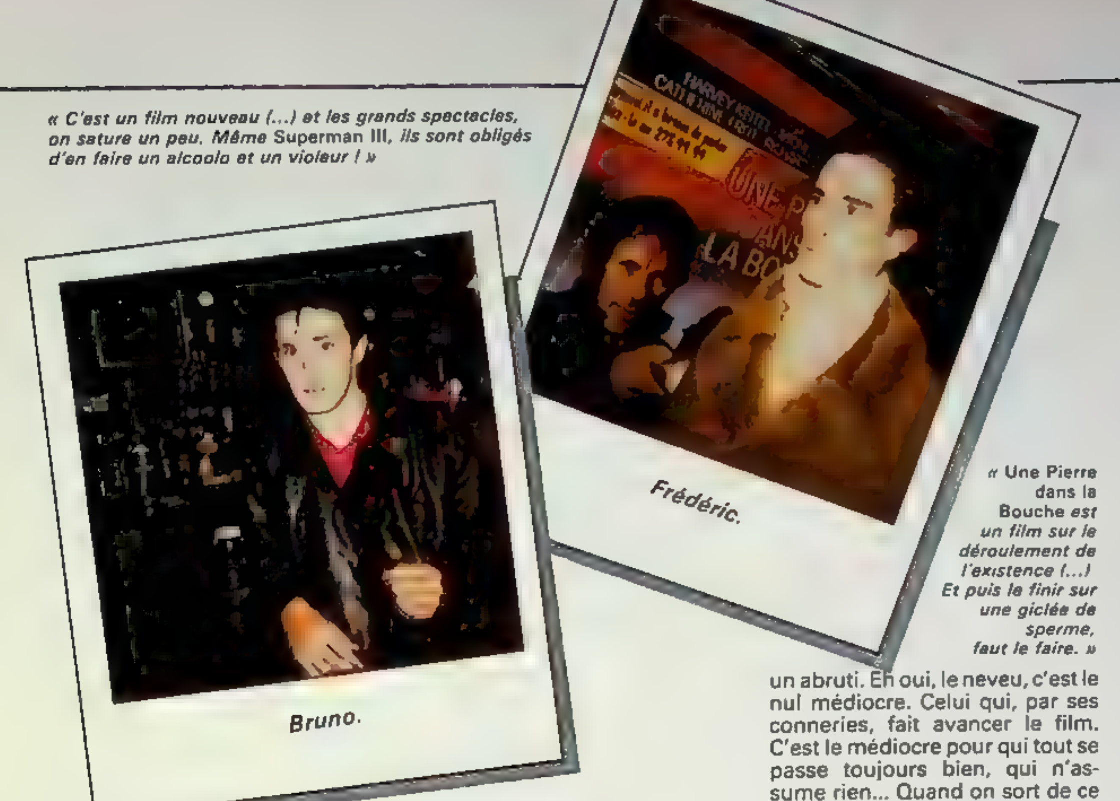
Mamadou.

Ludovic et Cyril.

Alain.

« On parle de la Star Wars génération... Eh bien moi, ça me plaît bien parce que j'adore draguer les petits garçons... »

« C'est un film nouveau (...) et les grands spectacles, on sature un peu. Même Superman III, ils sont obligés d'en faire un alcoolo et un violeur ! »



Bruno.

Frédéric.

« Une Pierre dans la Bouche est un film sur le déroulement de l'existence (...) Et puis le finir sur une giclée de sperme, faut le faire. »

La lutte entre le bien et le mal, les bons et les méchants, c'est l'Empereur. Lui, c'est vraiment le mal personnifié : horrible, tout ridé, avec des tonnes d'éclairs qui sortent de ses doigts. TSS TSS TSS Tss ! ! TSS... TSS... TSS ! Je l'adore... C'est le diable finalement. Ce qui est bizarre, c'est qu'il meurt. Ça va être dur pour la suite. Théoriquement, l'Empereur ne devrait pas mourir. En plus, c'était la première fois qu'on le voyait...

Sinon, la princesse, elle est genre baba avec des petites nattes roulées. Au premier épisode, Luke était tombé amoureux d'elle. Au deuxième, c'est elle qui est tombée dans les bras de son meilleur ami. Et maintenant, le voilà PD ! Mais enfin, je le trouve pas super génial !
Les gosses de dix-douze ans, par contre, adorent le *Jedi*. Ils connaissent tout par cœur. On parle de la Star Wars génération... Eh bien, moi ça me plaît bien, parce que j'adore draguer les petits garçons... Mais maintenant, je ne m'occupe plus du tout de l'histoire : je ne regarde que les petites bêtes très bizarres en peluche. Elles sont marrantes ! YOP YOP YOP ! ! ! Je crois que je m'entendrais bien avec elles. J'ai rencontré Richard Marquand, la semaine dernière, très anglais, très classe. Il paraît qu'ils vont nous bassiner avec ça jusqu'en 2010 ! Il faut encore voir les trois épisodes avant, et les trois épisodes après. Mais c'est un bon produit de supermarché : c'est ça que j'aime ! Quand tu vas au ciné et que tu te fais chier : c'est dur ! Là, il y a un effet spécial toutes les trente secondes ; alors... Science-fiction donc, et, en même temps, une histoire de famille très compliquée... C'est un peu *Dallas* dans les étoiles, finalement...

UNE PIERRE DANS LA BOUCHE

BRUNO GERENTES - 24 ans
Très, très bien ! Le même plaisir que la première fois où on a vu Wenders... C'est un voyage, ce film. C'est *L'ami américain* !
Quand Wenders a fait *L'ami américain*, c'était son dernier véritable film, au sens où, pour les premiers amoureux de Wenders, *L'ami américain*, ce n'était déjà plus Wenders. C'était : le Wenders américain ! Et là, on a l'impression que Lecomte prend Wenders où il a laissé son œuvre. D'ailleurs, l'aveugle appelle très souvent son visiteur "l'ami américain"... Et Lecomte assume complètement ce que n'assumait plus Wenders : cette errance totale définitive... Il fallait revenir à la narration très fortement. Et d'emblée, il y a une histoire. D'emblée, il y a errance et narration... Les images sont un peu froides, un peu bleutées et très proches de celles de Beneix. Il y a Godard aussi... La fuite, la fuite éperdue. Celle de Pierrot Le Fou et l'accident du *Mépris*...
Et si on est obligé d'user de références pour parler de ce film, c'est parce que c'est un très bon film. Bientôt, on dira : c'est un peu comme *Une Pierre dans la Bouche* ! C'est un film nouveau, parce que très théâtral au niveau des dialogues avec une image qui ne l'est pas du tout... Tous les plans, tous les moments sont aussi intenses les uns que les autres. Un repas est aussi important que la mort d'un personnage. Ce sont des gens qui ont un destin terrible. L'Américain va être assassiné. Le vieux est aveugle depuis trente ans. Et la fille s'est embarquée depuis trois jours avec un abruti. Eh oui, le neveu, c'est le nul médiocre. Celui qui, par ses conneries, fait avancer le film. C'est le médiocre pour qui tout se passe toujours bien, qui n'assume rien... Quand on sort de ce film, on a envie de prendre son destin en main, de ne plus être déterminé, comme ça, par tout ce qui se passe... Et puis les films à grand spectacle, on sature un peu ! Même *Superman III*, ils sont obligés d'en faire un alcoolo et un violeur ! Avant, ils avaient une éthique quand même !

FREDERIC BELAUBRE - 24 ans - Peintre
Je suis un peu gêné par le mec qui se fait trucider à la fin. C'est un peu en dehors... Mais comme il paraît que c'est un thriller... Oui, c'est ça qui me gêne. Il y a deux films en même temps. Un film d'aventure et un film d'auteur. Il y a l'œil intérieur du cinéaste qui est celui de l'aveugle, et puis il y a un autre œil, celui du cinéaste qui fait son boulot... Qui a un script... Un machin... C'est un drôle de film, mais c'est aussi un film drôle. Un film qui a de l'esprit tactile. Ça semble logique puisqu'il est question d'un aveugle. Mais c'est étrange, car, vraiment, on entend plus qu'on ne voit. Par exemple, on entend que l'Américain a un blouson en cuir, parce qu'il craque très fort, et que, rien qu'au son, on peut en apprécier l'épaisseur... C'est un film sur le déroulement de l'existence chez chacun, avec des gens qui ont une profondeur, et d'autres, non ! Le personnage que j'ai beaucoup aimé, c'est celui du répondeur automatique : encore une voix qui ne voit pas... Et puis, finir le film sur une pipe, sur une giclée de sperme, sans que cela soit une seconde dégoûtant : il faut le faire !

propos recueillis par Fabienne Issartel

LES HITS 83 !

LE MOIS PROCHAIN, LES REDACTEURS

DE STARFIX ELIRONT LEURS 12 FILMS PREFERES DE L'ANNEE PASSEE. ET VOUS ? OÙ VONT VOS PREFERENCES ? A RAMBO OU A L'ETE MEURTRIER ? REPRENEZ VOS VIEUX STARFIX, TOURNEZ LES PAGES ET RETROUVEZ VOS 12 FILMS FAVORIS DE L'ANNEE 83 ! SI VOUS ETES ASSEZ RAPIDES, LA LISTE DES LECTEURS FIGURERA LE MOIS PROCHAIN DANS STARFIX !...

DEPECHEZ-VOUS !... (DES CARTES POSTALES ! SEULEMENT DES CARTES POSTALES !)

LE COURRIER DES LECTEURS

Certains s'étonnent de mon manque d'assiduité à Starfix. Si ces mêmes personnes m'envoyaient des lettres dignes d'intérêt, apportant ou demandant quelque chose d'utile à l'ensemble des lecteurs, *elles n'auraient pas à s'interroger. Tout comme je n'aurais pas à m'absenter un mois sur deux...*
Vous me direz, je n'y perds pas au change puisque je passe mon temps libre à régler quelques problèmes militaires d'ordre mondial. Tenez, il y a trois jours encore, j'étais au Tchad. Mais hélas, mon poids ne me permet plus d'être l'homme d'action farouche et impitoyable d'autrefois. Vous comprendrez dès lors que j'aime à regagner mes quartiers et m'occuper de votre courrier...

---

la suite de votre numéro spécial Jedi, j'ai appris qu'il existait un Star Wars Fan Club. Vous serait-il possible de m'en communiquer l'adresse?
Hervé Augé, Orléans.
Mais bien sûr, Hervé. Et avec d'autant plus d'empressement que vous avez été des dizaines à nous demander ce renseignement.
Official Star Wars Fan Club,
BANTHA TRACKS,
P.O. Box 2202,
San Rafael, CA 94912,
USA.

J'ai quelques idées concernant les SFX pour les Kids qui te lisent et qui, comme moi, font du super 8. J'ai peut-être des trucs que d'autres ne connaissent pas. Ex : effets laser ou autre animation de créatures en stop motion, construction de ces mêmes créatures, etc. Alors je laisse toute mes coordonnées, on ne sait jamais : Thierry ARDILLER, 11 bis, rue du Cerf-Volant, 33000 Bordeaux.
TEL : (56) 81.27.52.
Voilà, Thierry. Reste maintenant à tous les cinéastes en herbe qui lisent *Starfix* à sauter sur leur plume. Déconnez pas les p'tits, on a peut-être un Nick Alder qui pointe le nez...

C'est pas vrai d'être aussi faux jeton! Vous insultez les lecteurs en les qualifiant d'idiots, de crétins, d'imbéciles, etc. A côté de ça, quand il s'agit de s'abonner à *Starfix*, là on devient plus gentil, plus doux.
David Devernois, Chantilly.
Petit connard, tes insultes me vexent. Débarque aux bureaux et je te fais exploser la gueule au M.60. Par contre, si tu y viens pour remplir une formule d'abonnement, alors là c'est différent. Je te laisserai au bon soin de Lucette, notre charmante hôtesse...

Madame, Monsieur,
La Municipalité de Drancy, le Service Culturel Municipal, vous informent du Festival d'Accordéon, avec un hommage à Joss Baselli, qui aura lieu le Vendredi 21 Octobre 1983, à 20 h 45, Salle des Fêtes
Hélas, mille fois hélas, nous avons reçu trop tard ce courrier pour le faire paraître à temps. Ah! Que j'aime l'accordéon! Ça vous développe le corps et l'esprit comme nul autre instrument. Regardez Aimable, Verschuren, Yvette Horner. Beaux représentants du peuple français s'pas?

Je suis prestidigitateur et j'ai l'occasion de recevoir la revue de la prestidigitation. Dans le dernier numéro, on peut lire, dans un petit coin, une allusion à votre article sur *Evil Dead* dans le numéro 1, où vous disiez retrouver dans ce film la féerie des spectacles de magie d'antan. Voici la réponse de la revue (en gros) : "Il ne faut pas confondre magie et vomi" (je cite). Les rats! Ils n'ont rien compris!
Hervé Paillard, Chalon/Saône.
Oh là, ça chauffe chez les Garcimore! Mais t'inquiète pas, mon vieux. Le tout, c'est de ne pas confondre critique de cinéma et grands marabouts...

LETTRES DU MOIS

LETTRE DU MOIS.(Rappel)

GOUVERNEMENTS INVITÉS À RÉSOUDRE LEURS PROBLÈMES

Le gouvernement mondial de l'âge de l'Illumination se déclare prêt à résoudre les problèmes de tout gouvernement, quelles que soient l'ampleur et la nature du problème : politique, économique, social ou religieux, et sans considération pour le système de gouvernement : capitalisme, communisme, socialisme, démocratie ou dictature.
Les gouvernements sont invités à négocier la résolution de leurs problèmes avec le Gouvernement Mondial de l'âge de l'Illumination sur la base du principe du remboursement des frais une fois que l'objectif a été atteint.
1983 peut être l'année de l'accomplissement pour chaque gouvernement.
*** Une discrétion totale est assurée.**
*** Consultations, discussions, délégations et études de projets peuvent ne pas être nécessaires car chaque gouvernement sait déjà ce qui doit être accompli et le Gouvernement Mondial a, dès à présent, développé des techniques qui répondent à toutes nécessités.**
*** Le gouvernement intéressé définira l'objectif à atteindre, les différentes étapes qui y conduisent, ainsi que les critères pour évaluer le succès de chaque étape.**
*** Le Gouvernement Mondial de l'Age de l'Illumination établira le projet selon ces données.**
*** La première étape sera une lettre exprimant le désir du gouvernement intéressé adressé au Ministère de l'Education, Gouvernement Mondial de l'Age de l'Illumination, Seelisberg, Suisse.**
*** Le contrat sera établi par une société juridique internationale agréée par les deux parties en relation avec une banque internationale.**
Nous espérons que chaque gouvernement recevra cette annonce dans le même sentiment d'entière sincérité, simplicité et confiance avec lequel elle a été proclamée, en faveur de la vie, du bonheur et de l'harmonie dans la famille des nations.
"Grâce aux bénédictions de Guru Dev, la vie sur terre est maintenant au seuil du soleil perpétuel de l'Age de l'Illumination."
Maharishi

Cette invitation à tous les gouvernements de résoudre leurs problèmes est une vague d'accomplissement dans les Célébrations du Jubilé d'Argent du Mouvement mondial de Méditation Transcendentale de Maharishi (1957-1983).

GOUVERNEMENTS INVITÉS

À RÉSOUDRE LEURS PROBLÈMES



Maharishi Mahesh Yogi,

LE GOUVERNEMENT MONDIAL DE L'AGE DE L'ILLUMINATION SE DECLARE PRET à résoudre les problèmes de tout gouvernement, quelles que soient l'ampleur et la nature du problème: politique, économique, social ou religieux, et sans considération pour le système de gouvernement: capitalisme, communisme, socialisme, démocratie ou dictature.

Les gouvernements sont invités à négocier la résolution de leurs problèmes avec le Gouvernement Mondial de l'Age de l'Illumination sur la base du principe du remboursement des frais une fois que l'objectif a été atteint.

1983 peut être l'année de l'accomplissement pour chaque gouvernement.

* Une discrétion totale est assurée.

* Consultations, discussions, délégations et études de projets peuvent ne pas être nécessaires car chaque gouvernement sait déjà ce qui doit être accompli et le Gouvernement Mondial a, dès à présent, développé des techniques qui répondent à toutes nécessités.

* Le gouvernement intéressé définira l'objectif à atteindre, les différentes étapes qui y conduisent, ainsi que les critères pour évaluer le succès de chaque étape.

* Le Gouvernement Mondial de l'Age de l'Illumination établira le projet selon ces données.

* La première étape sera une lettre exprimant le désir du gouvernement intéressé adressée au Ministère de l'Education, Gouvernement Mondial de l'Age de l'Illumination, Seelisberg, Suisse.

* Le contrat sera établi par une société juridique internationale agréée par les deux parties en relation avec une banque internationale.

Nous espérons que chaque gouvernement recevra cette annonce dans le même sentiment d'entière sincérité, simplicité et confiance avec lequel elle a été proclamée, en faveur de la vie, du bonheur et de l'harmonie dans la famille des nations.

«Grâce aux bénédictions de Guru Dev, la vie sur terre est maintenant au seuil du soleil perpétuel de l'Age de l'Illumination.»

—Maharishi

Cette invitation à tous les gouvernements de résoudre leurs problèmes est une vague d'accomplissement dans les Célébrations du Jubilé d'Argent du Mouvement mondial de Méditation Transcendentale de Maharishi (1957–1983)

Cher Monsieur le Colonel Kurtz
Il me semble que vous êtes la personne la plus sérieuse dans votre journal, en votre qualité d'adulte, donc je m'adresse à vous au cas où vous pourriez m'aider dans ma carrière.
M. Jean Clair de l'Estrade, metteur en scène, m'a parlé de votre journal et m'a permis de me recommander à vous de sa part. De plus vous êtes bien placé dans le monde du cinéma pour être au courant pour d'éventuelles propositions.

Pour vous donner un aperçu en bref de ma personne et de mes diverses activitées artistiques et culturelles, je vous envole ci-joint mon curriculum vitae administratif, ainsi que deux photos de ma personne (un portrait et une photo en pied).

Ma description : Svelte, jolie, cheveux mi-longs, blond foncé, de grands yeux bleus, je mesure 1,68 m, et je pèse 48 kg. J'ai 25 ans, je suis moderne, gaie, romantique, distinguée, raffinée, naturelle, très sexy. Travaillant à mi-temps, j'occupe mon temps libre à faire de la photo d'art, du cinéma de la musique et à écrire.
J'ai effectué 4 ans d'études d'art dramatique et j'ai joué l'année dernière au théâtre de Lenches à Marseille, dans *Pelléas et Mélisande* ainsi que dans une pièce en un acte à la maison de la Corse, à Marseille. J'ai joué une silhouette pour un film à gros budget pour le cinéma.
En tant que modèle photo, je fais

partie de nombreuses agences de photo ; j'ai aussi depuis deux ans posé pour de nombreux photographes professionnels et amateurs.
Au niveau de mon travail, j'ai la possibilité de me rendre libre facilement, à condition que les frais de déplacement me soient remboursés.
Dans l'attente de vos bonnes nouvelles et de vous rencontrer un jour, veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments dévoués et cordiaux, ainsi que l'espoir de pouvoir vous considérer un jour parmi mes amis si vous avez la gentillesse de bien vouloir m'aider.

Anne Drébel, Ecrivain, Auteur, Compositeur, Interprète, Comédienne, Modèle photo.

CURRICULUM VITAE

Nom : Drébel. Prénom : Anne. Pseudonyme : Anaïs. Date de naissance : 4 Nov. 1958. Situation : Célibataire. Enfant : Néant. Adresse : 5 rue, Ste-Sophie, 75013 Paris. Langues : Français, anglais. Sports : Marche à pied. Musique : Orgue électrique. Voiture : Oui. Diplome : BEP Sténo dactylo. Cheveux : Blond foncé. Yeux : Grand bleu. Tour de poitrine : 80. Tour de taille : 62. Tour de mollet : 33. Pointure : 38. Tour de cheville : 23. Tour du cou : 32. Tour de tête : 56. Tour de poignet : 15. Longueur de bras : 45. Tour de dessous de poitrine : 70.
Style en photo : Pub, Charme, Hamilton, Portrait, Nu artistique.
Profession : Modèle, Comédienne, Auteur compositeur interprète, Ecrivain.

CURRICULUM ARTISTIQUE

1. Musical
Etudiante en orgue électrique.
Etudiante en chant variété
Chanteuse dans la troupe Ritournelle.
Membre de la Sacem.
2. Théâtre, 7e art
Troupe théâtre Art-Théa. Marseille.
Troupe théâtrale OUI, Marseille.
Pièce *ENFIN SEUL* (!) jouée au tremplin des poètes à Marseille (rôle de jeune mariée).
Rôle principal dans le film super-8 *Espoirs Inachevés*.
Rôle de figuration dans le film *Un pied sur la savonnette*.
3. Modèle
Agence Sud, Marseille.
Défilé de mannequin avec le comité "Miss France" et "Miss Europe".
Modèle à l'agence Rhône-Alpeset à l'agence SAAAPO.
4. Littérature
Œuvres éditées :
Recueil de poèmes EVASION SUR L'AIR DU TEMPS aux Editions St-Germain.
Anthologie poétique, un poème dans *15 poètes provençaux* aux Editions du musée de la poésie.
Poèmes, journal IPO APFE.
Poèmes, revue *Un autre regard.*
Œuvres à paraitre :
- Recueil de poésies *Arc en ciel, Fragments d'une destinée.*
- Pensées et poèmes philosophiques.
- Romans *Une mer de musique, La déchirure.*
- Pièce de théâtre.

5. Associations littéraires
- ADELF.
- Académie du disque de la poésie.
- Membre de la Société des Gens de Lettres de France.
- Membre du Club des Poètes.
- Membre de la Société Littéraire des PTT.
- Membre de la Légion Violette.

6. Associations humanistes
- Membre de l'association BELGO-HISPANICA.
- Membre du Groupe d'ETUDE D'ACCLIMATATION ET DE REBOISEMENT.

6. Décorations et distinctions honorifiques
- Médaille et Palme d'Argent de L'ORDRE DU MERITE BELGO-HISPANO.
- Médaille et Diplôme de RECONNAISSANCE de la H.A.L.A.F.
- Echarpe et Diplôme de MISS SYMPHONIE.
- Echarpe et Diplôme de MISS POESIE.
- Diplôme de DAME DE CHEVALERIE de L'ORDRE DES CHEVALIERS OCCITANS.

Je soussigné Anne Drébel, atteste sur l'honneur la véracité des activités ci-dessus.

LES BONNES ADRESSES

– Pour les livres revues, affiches, photos : *Temps Futurs,* 18, rue Dante, 75005 PARIS Tél. : 325.85.19 ou *Contacts,* 24, rue du Colisée, 75008 PARIS Tél. : 359.17.71 ou *Movies 2000,* 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS.

– Pour des musiques de film : *Le Club Filmusic,* 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 PARIS. Tél. : 805.28.37.

Salut les gars, à la prochaine !

COLONEL KURTZ

DESSINS DU MOIS

Chaque mois, le ou les meilleurs dessins publiés.



Luc VO-VAN, Mittelbronn.

Patrick LARME, Bron.





Z - COMME ZINE -

par Dan Brady.

Le dernier coup, je vous ai parlé des cinoches bis de Paris. De ceux qui tiennent toujours le coup comme le **Brady**, et de ceux qui, hélas, ont foutu le camp, bouffés par une chaîne de **Gros Mac**.

La Zone Z n'est pas le seul endroit au monde, loin de là (j'entends d'ici les cris des anciens...), où le cinéma-bis est mis à l'honneur. D'autres que moi, plus vieux, plus fétichos, plus barbus, plus obsédés encore par les founettes des reines du Péplums et les rasoirs des tueurs en noir des polars italiens, ont dédié leur existence funeste à ce cinéma alimentaire pour quartiers populaires. Oui : alimentaire. Le Bis, je le maintiens, n'est pas a priori un cinéma de metteurs en scène mais un cinéma de genres. C'est ce qui le rend si vivace, si méprisé, si imprévisible aussi, car dans la meute des faiseurs de choucroute se planque parfois un petit auteur, bourré de talent et de savoir-faire.

D'autres que moi, donc, parlent du Bis ailleurs que sur le trottoir, après la séance. Ils fabriquent des sortes de petits journaux où ils disent tout le bien qu'ils pensent du jeu de jambes des zombies du dernier Fulci, ou de la poitrine en terre cuite de Laura Gemser, ma copine **Black Emmanuelle**.

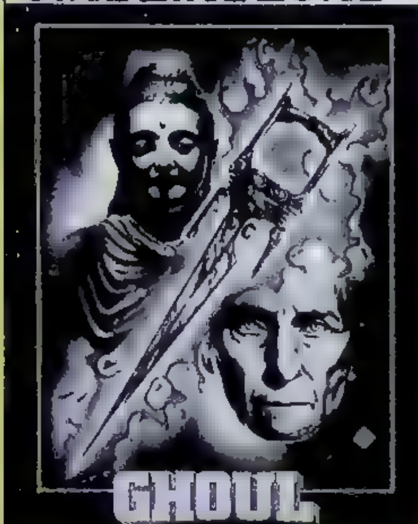
On dit ce qu'on veut dans un fanzine. C'est l'avantage. Personne ne vient vous faire chier. Vous êtes fasciné par les coupes de cheveux de Boris Karloff, ou les rats géants de **Soudain... Les Monstres?**

Eh bien, vous rentrez chez vous, tapez 20 ou 30 feuillets à la machine, collez trois ou quatre pavés de presse de **France-Soir** entre les paragraphes, faites photocopier le tout au supermarché du coin, agrafez et foutez en vente dans cinq ou six librairies de Paris et de Navarre. Voilà le travail! Je sais bien comment ça marche : je suis passé par là aussi.

Evidemment, vous pouvez agrémenter d'une couverture en carton, d'un poster central, de tout ce que vous voudrez... Vous pouvez même vanner, paillarder, insulter les organisateurs de festivals fantastiques internationaux, consacrer 30 pages à un film d'horreur super 8, tourné dans le Morbihan avec votre petite sœur... Le fanzinat, c'est la LIBERTE.

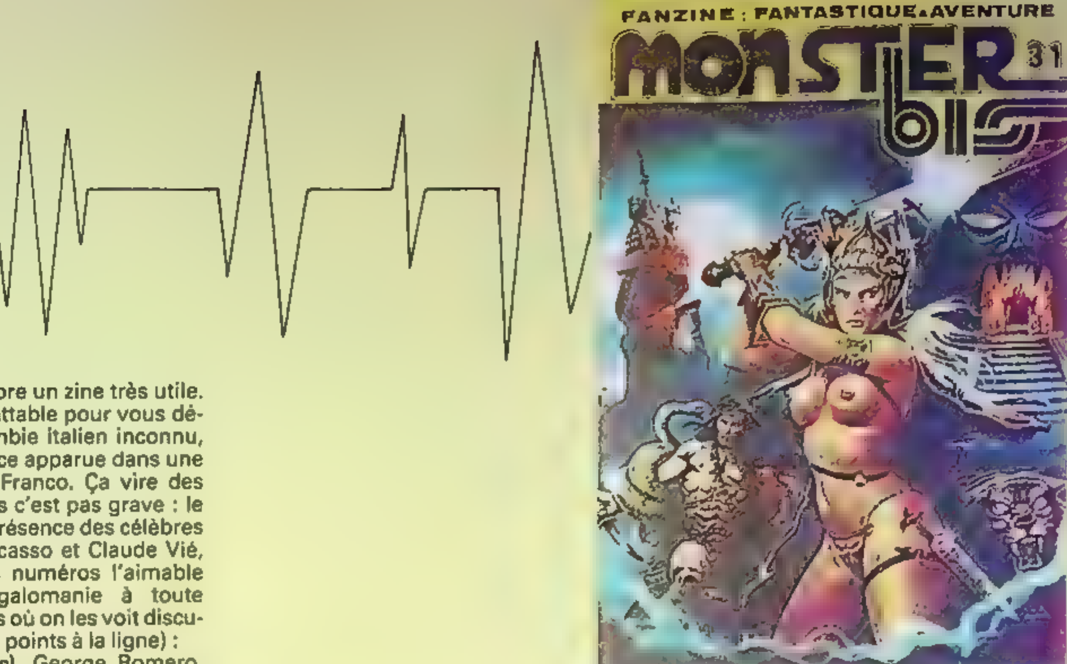
Ces feuilles de choux existent depuis pas mal de temps déjà. Le père Putters, le patron de **Mad Movies**, a commencé sa folle ascension il y a quinze piges à Champigny. Dans sa cave, il tirait sur la ronéo déjà fatiguée les premiers numéros de **Mad Movies**. Ça parlait de Christopher Lee, Peter Cushing. Ça faisait 15 pages à tout casser, et ça coûtait 5 balles. Depuis, ben depuis, vous savez ce que c'est devenu : 70 pages couleurs, vente en kiosques. La notoriété après dix ans de travaux forcés. Le repos du Guerrier.

Je ne vais pas vous faire un historique très chiant du fanzinat. Les noms, les dates, les influences, le grain du papier, les commerçants, les passionnés : on n'en finirait jamais. Je préfère vous en proposer quelques-uns toujours en activité. Ceux qui me plaisent, ceux de mes potes, ceux qui raviront les fondus de karaté, de péplum, de bandes érotiques bavaroises, et de polars transalpins.

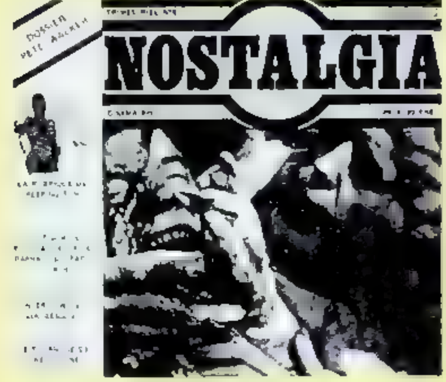


MONSTER-BIS : Une merveille du genre. Des dossiers sur des acteurs trop inconnus comme Paul Muller (**Lady Frankenstein**), Howard Vernon (**Orloff**), Audie Murphy, le petit héros d'une ribambelle de westerns B américains. Une bible de renseignements pour l'amateur. Y'a même une rubrique vidéo intitulée **Zone A...** Dans le nouveau (le N° 31 déjà) : des dossiers hyper-documentés sur l'Heroic Fantasy et Laura "Black Emmanuelle" Gemser. En plus, le patron, Norbert, sort à tout bout de champ des vannes encore plus foireuses que les miennes. Comme y disent sur les paquets d'biscottes, en parlant des salières en plastique offertes à ceux qui ont 30 points en carton : "Pour l'obtenir, écrire à :" Norbert Moutier, 34 bis, route d'Olivet, 45000 Orléans.





CINE ZINE ZONE : Encore un zine très utile. Pierre Charles est imbattable pour vous débusquer le film de zombie italien inconnu, ou le nom de telle actrice apparue dans une sous-merde de Jesus Franco. Ça vire des fois au fétichisme, mais c'est pas grave : le cœur y est. A noter la présence des célèbres duettistes : Caroline Scasso et Claude Vié, qui laissent au fil des numéros l'aimable empreinte d'une mégalomanie à toute épreuve. Voir les photos où on les voit discutailler ferme avec (deux points à la ligne) :
William Lustig **(Maniac)**, George Romero, Joe Spinell **(Maniac)**, Charles Kaufman



(Mother's Day), Stephen King **(Shining)**, James Glickenhaus (celui-là, c'est pas une référence : **L'Exterminateur**). Ouf, c'est beau la notoriété. Au fait, à quand une photo de groupe avec Bela Lugosi et Edgar Poe?
Au dernier numéro : une interview inédite de Françoise Blanchard (heu...), les nouveautés du cinéma d'Heroic Fantasy italien, et un très beau texte d'un passionné de cinéma-bis, Thierry Ollive : **La Femme dans le Péplum.** Pour tout achat : Pierre Charles, 16, av. Emile-Zola, 94100 St-Maur. Ah, au fait, le même Pierre Charles vient de lancer une revue pro sur le cinéma-bis (carrément) et porno (carrément aussi) : c'est en couleur, avec plein de photos de poulettes en porte-jarretelles et c'est idéal pour les lycéens pensionnaires qui s'emmerdent la semaine dans les dortoirs. Ça s'appelle (j'm'en souviens jamais...) **CINE VIDEO STARS**, je crois...



NOSTALGIA : Là c'est du sérieux : Couverture couleur, papier glacé, mise en page un peu plus chiadée que d'habitude. Lucas Balbo, le maître d'œuvre, aime le travail bien fait. Là aussi, des articles passionnants, comme celui consacré au pape de l'horreur dégueu des années 60 : Herschell Gordon Lewis. Ou encore celui sur le metteur en scène de **Schizo** : l'anglais Pete Walker (ça, c'est dans le dernier numéro sorti, le 4). On y cause aussi vidéo, festivals (Sitges, Avoriaz). A commander à : Lucas Balbo ou Bucas Lalbo (suivant l'humeur), 21, rue Soubise, 93400 St-Ouen. Dis Lucas, tu m'envoies le prochain ce coup-ci...
SCREAM (et son petit frère : **SCREAM AGAIN**) : Ça veut dire "Criez" en anglais. Du cinéma fantastique surtout. Des thèmes (les vampires, les enfants mutants), aux réalisateurs (Polanski) en passant par les actrices (Barbara Steele, Jessica Harper). Des chroniques de disques, de vidéo. Au fait, les gars, à quand le prochain numéro? Ça fait longtemps...
Merde : j'ai paumé l'adresse. Ecrivez ici à Starfix alors... (Ça y est : je l'ai retrouvée : Eric Denis, 116, av. Aristide Briand, 93320 Pavillons-s/Bois).

PEPLUM : Superbes cahiers, hyper-documentés entièrement consacrés au Péplum (les gladiateurs, les colonnes de marbre, les pectoraux tout ça...). Pour tout savoir sur la Rome antique : Caligula a-t-il un jour aidé de vieilles dames à traverser la route? Hercule avait-il des hémorroïdes? comment rejoindre l'Atlantide? pourquoi Jésus détestait-il les croix, l'ail et la lumière du jour? Le guide le plus complet de la Rome Antique. A feuilleter en silence, les spartiates au coin du feu...
Pour avoir le n° de téléphone de Cléopâtre : Michel Eloy, 45, rue Lesbroussart, B-1050 Bruxelles (Belgique).

CHAIR POUR FRANKENSTEIN : le titre annonce la couleur. Ici on dégouline. Surtout que l'éditeur est un taré de première et vous raconte avec un plaisir rare les passages les plus saignants de tous les films d'horreur du monde. Ça, c'est du fanzinat marrant : pas frimeur, pas emmerdant. Un mec vous dit ce qui sort des ventres quand on fait un trou dedans. C'est tout.
Vas-y Claude. On se croirait dans un amphi de médecine.
Si vous voulez du mou pour le chat, écrivez à : Claude Vanzavelberg, 18, rue Marcel-Leclerc, 62143 Angres
Enfin, un petit nouveau : **ANTINEA**, le nom d'une déesse yougoslave (non!), belge (non!), 21 (non!), 23 à injection électronique (non!). STOP! me crie Christophe Lemaire qui n'a rien à faire dans les bureaux et dans cette rubrique.



Bon **ANTINEA** alors. C'est bien écrit. C'est consacré au festival de P..., organisé au grand R... tous les mois de N... par Alain S....., ainsi qu'à celui d'Avoriaz. C'est pas lèche-cul et c'est bourré de photos inédites. Et Marcel... L'adresse : Marc Toullec, village de Kersuet, route de Camaret, 29160 Crozon. Mais où c'est ça?

Les autres fanzines, ceux que j'ai oubliés, ça sera pour la prochaine. Envoyez-les moi : c'est plus simple.
Que je les lise au moins. ■

LES BRÈVES... NOUVELL

• Rita Coolidge, la femme de Kris Kristopherson, interprète la chanson du générique du remake de **L'HOMME QUI AIMAIT LES FEMMES** de Blake Edwards.

• Quelques nouvelles du Festival d'Avoriaz. Il y aura sans doute cette année plein de surprises du genre **TWILIGHT ZONE, THE KEEP, LA FOIRE DES TENEBRES, VIDEODROME, CHRISTINE,** etc. A vos moufles !

• Un jeune couple bloqué dans une ville fantôme, des enfants qui pratiquent un culte étrange dans les champs de maïs environnants, tels sont les composantes de la nouvelle de Stephen King (encore lui !) que George Goldsmith portera à l'écran (avec l'aide de trois petits millions de dollars) pour la New World Pictures. TITRE : **CHILDREN OF THE CORN.**

• Ils avaient fait le magnifique ANDROIDE. Ils préparent aujourd'hui **CITY LIMITS.** Don Opper est toujours au scénario et Aaron Lipstadt à la réalisation.

• Il n'est pas Superman, il n'est pas curé, il n'est pas auteur de théâtre homosexuel. Non, rien de tout ça. Dans **THE BOSTONIANS** que met en scène James Ivory (CHALEUR ET POUSSIERE), Christopher Reeve est tout simplement un sudiste. Le film est produit par la RANK.

• Quelle est donc **THE ULTIMATE SOLUTION OF GRACE QUIGLEY?** Seuls Katherine Hepburn et Nick Nolte (48 HEURES) le savent pour l'instant...



The Fourth Man.

• Des milliers de consommateurs empoisonnés. Non? Si ! Dans **CATTLEGATE** qu'interprétera et coréalisera Jeff Jackson pour 1,5 million de dollars (Avec un budget pareil, je doute qu'ils soient des milliers à avoir bouffé des sardines avariées...)

• En plus de Mel Gibson, James Brolin et Larry Hagman, David Warbeck (L'AU-DELA) vient s'ajouter à la liste des **JAMES BOND** possibles. Ça serait pas si mal après tout !...

• David Blyth réalise en ce moment même, à l'instant même où vous lisez ce Starfix, là, tout de suite, un film d'horreur intitulé **DEATH WARMS UP.** On n'en sait pas plus. Vous non plus.

• N'ayant plus de roman de Fleming à adapter, les producteurs des **JAMES BOND** (oui, encore !), envisageraient selon John Glen (OCTOPUSSY) de faire des remakes des premiers épisodes.

• Bill Murray (LES BLEUS) et Dan Akroyds (UN FAUTEUIL POUR DEUX) unis contre des fantômes? Ce serait alors **GHOST BUSTERS.** En projet.

• Et pour en finir avec l'espion britannique, signalons que le fan club allemand de 007 cherche à faire revenir dans le rôle George Lazenby qui, il est vrai, le pauvre, ne l'avait interprété que dans AU SERVICE SECRET DE SA MAJESTE.

• Après des mois et des mois de problèmes divers, les studios Zoetrope ont enfin été revendus pour la modique somme de 17,5 millions de dollars. Coppola pourra d'ailleurs s'il le désire y tourner de nouveau puisque leurs acheteurs ont décidé de les rouvrir.

• Exposition encore et toujours. 28, rue des Francs-Bourgeois dans le IVe, expo Hollywood au Marais. Jusqu'en janvier, expos de photos, extraits vidéo de plusieurs films pour la grande joie des petits et des grands. Allez-y jeter un œil, ça vaut vraiment le coup !

• Le tournage démarre en février-mars. Ça s'appelle **SUBWAY** et c'est le nouveau fim de Luc Besson (LE DERNIER COMBAT). Ne vous inquiétez pas, on y sera...

• Bill Wyman, le bassiste des Rolling Stones, vient de terminer son film autobiographique. Aucun autre membre du groupe dans **DIGITAL DREAMS** (Si ! Si !) réalisé par Robert Dornhelm, mais toute la famille Wyman, James Coburn (IL ETAIT UNE FOIS LA REVOLUTION) et Richard O'Brien (THE ROCKY HORROR PICTURE SHOW). Autre chose : les séquences d'animation sont signées Gerald Scarfe (THE WALL).

• Le tournage du nouveau John Schlesinger (MARATHON MAN), **THE FALCON AND THE SNOWMAN,** débutera en décembre au Mexique. Acteur principal : Timothy Hutton (DES GENS COMME LES AUTRES).

• Problèmes de censure aux USA pour **ESCAPE 2000.** La New World Pictures aurait-elle essayé de magouiller avec les R et les X?

• Peter O'Toole en lama ! C'est **KIM,** qui va payer huit semaines de vacances en Inde à l'acteur de LAWRENCE D'ARABIE.

• Après un schisme avec ses producteurs pour des raisons de contrat, Francis Coppola retourne sur le plateau de **COTTON CLUB** qu'intrerprète Richard Gere (A BOUT DE SOUFFLE MADE IN USA). Pour ce même film, Coppola a d'ailleurs demandé les conseils de Howard Johnson, un célèbre communiste américain (ça existe !).

• Le même Coppola a d'ailleurs vu son dernier film, **RUMBLE FISH,** se faire bouder par la critique américaine. Les rats ! Ils ne comprendront donc jamais rien?...

• Et dire que ces mêmes critiques ont déjà vu **THE DEAD ZONE** de David Cronenberg (SCANNERS) d'après le roman de Stephen King (SHINING) ! Pour le plaisir, on vous en répète le casting : Christopher Walken (VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER), Brooke Adams (L'INVASION DES PROFANATEURS), Tom Skerritt (ALIEN), Herbert Lom (LA MALEDICTION DE LA PANTHERE ROSE), Martin Sheen (APOCALYPSE NOW). Alléchant hein?...

• Pour rester dans les expositions. Etes-vous allés voir celle des toiles peintes dans les gares parisiennes? Organisée par FRANCE RAIL et JOHNNIE WALKER (qui vont par ailleurs exposer deux toiles peintes originales réalisées par TBWA sur le thème BLACK LABEL polar), cette expo était en quelque sorte le complément indispensable à la zone Z du Starfix 9...

• A signaler et à retenir : USA Records et Sunset Bvd proposent une expo-vente consacrée à **ELVIS PRESLEY.** Disques, livres, photos, revues, affiches et peignes gras à gogo. C'est du 3 décembre au 14 janvier au 52, rue de l'Arbre Sec. M° Louvre ou Les Halles. Let's roll, King.



Expo Marignan-Concorde.

• IL approche !! En décembre aux USA, en janvier en Angleterre, **SUDDEN IMPACT,** le quatrième épisode de la série des HARRY interprété et réalisé par Clint Eastwood. Se retrouverait-il en février chez nous?

• Sylvester Stallone (RAMBO) et Eddie Murphy (UN FAUTEUIL POUR DEUX) en agents de la C.I.A. dans **50-50?** C'est le projet qu'aimerait bien monter la Paramount. Nous aussi.

• Stallone, on va d'ailleurs le retrouver aux côtés de la grosse Doly Parton (COMMENT SE DEBARRASSER DE SON PATRON) dans le premier film de Don Zimmerman, **RHINESTONE,** une comédie romantique. Salaire du Sly : 5 000 000 de dollars.

• O surprise ! **FURYO** casse tout au box-office japonais.

• Un petit tour dans l'hexagone. En préparation, **LE TESTAMENT D'ARCHIBALD** de Philippe Blot (conseiller artistique, Jean-Jacques Beineix) avec Klaus Kinski (AGUIRRE, LA COLERE DE DIEU) et John Huston. En préparation encore, **LA VENGEANCE DU SERPENT A PLUME** de Gérard Oury avec Coluche et Josiane Balasko. Aïe, Aïe, Aïe... En projet : **RIVE GAUCHE, RIVE DROITE** de Philippe Labro (LA CRIME), **L'AMOUR A MORT** de Alain Resnais (LA VIE EST UN ROMAN) et **PEEP SHOW** de Bob Swaim (LA BALANCE). Plutôt le pire que le meilleur...

• Encore français, mais expatrié cette fois, le metteur en scène de **ICE MAIDEN** que produit une major américaine. Il s'agit, ni plus ni moins, de Jean-Jacques Beineix (LA LUNE DANS LE CANIVEAU).

• C'est Alain Godard, Gérard Brach (TESS) et le réalisateur lui-même qui adapteront **LE NOM DE LA ROSE** de Umberto Eco. Jean-Jacques Annaud (LA GUERRE DU FEU), compte bien attaquer son tournage en 84.

ES BRÈVES... NOUVELL

• Dramatique ! Brian Hutton (LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE) s'attaque à un projet sur la quête du Graal !

• Les Sparks n'arrêtent plus. Après avoir écrit la chanson du générique de GET CRAZY, ils vont composer celle de **WHERE THE BOYS ARE** que produit Alan Carr (Grease), ainsi qu'une chanson intitulée **SPLASHDANCE** à la gloire de Minnie Mouse pour Walt Disney. Y se démerdent bien le petit Hitler et le grand dadais !

• George Roy Hill (LE MONDE SELON GARP) adapte **LA PETITE FILLE AU TAMBOUR** d'après John le Carré avec Diane Keaton (SHOOT THE MOON).

• Malgré de mauvaises critiques et des conditions de projection un peu compliquées du fait de son format (super 70 !), **BRAINSTORM,** le film de Douglas Trumbull (SFX de 2001 et RENCONTRES DU 3ᵉ TYPE) marche très, très bien aux USA. En février pour la France...

• Tom Conti en soutane pour **SAVING GRACE** que mettra en scène Robert Young. L'interprète de FURYO y incarnera un pape qui quitte le Vatican pour devenir un prêtre de paroisse. Budget prévu pour ce passionnant sujet : 5 millions de dollars. Que vont-ils en faire ?...

• Pour la sinistre firme Cannon, Jack Lee Thompson (LE BISON BLANC) va mettre en scène **L'AMBASSADEUR** avec pour interprète Robert Mitchum, Telly Savalas (KOJAK) et Ellen Burstyn (L'EXORCISTE).

• Devinez ce qu'on trouve sur la cassette vidéo des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE distribuée par C.I.C. Vidéo International (Aux States bien sûr !) ? La bande annonce du second épisode des aventures d'Indiana Jones !...

• Pour fêter son cinquantenaire, le cinéma MARIGNAN-CONCORDE organise une grande exposition sur son histoire. A partir du 23 novembre, les visiteurs pourront découvrir de nombreux documents, objets originaux et films d'époque. Parallèlement, le cinéma organise une présentation fort rare des plus beaux appareils amateurs 9,5 PATHE CINEMA.

• Albert Finney (WOLFEN), John Hurt (ELEPHANT MAN), Glenda Jackson (MUSIC LOVERS), Diana Rigg (CHAPEAU MELON ET BOTTES DE CUIR) dans **TURTLE DIARY** que dirigera Giles Foster sur un scénario de Harold Pinter (THE SERVANT).

• En projet : **LE BON ROI DAGOBERT** de Dino Risi avec Ugo Tognazzi et Coluche. Ha ! Ha ! Ha ! Haaaaaa !...

• Deux projets pour John Huston (LE TRESOR DE LA SIERRA MADRE), qui malgré son jeune âge est déjà bien prolifique : **L'AUTOMNE DU PATRIARCHE** et un autre film d'après LA REVOLTE DES ANGES d'Anatole France.

• Sublime ! Le grand réalisateur australien de vidéo-clips Rusell Mulcahy (cf Starfix n° 8) passe à la réalisation d'un long métrage !! **RAZORBACK** est un thriller horrifique interprété par Gregory Harrison, Judy Morris, Chris Haywood, Bill Kerr. A surveiller de très près...

• Guerre nucléaire, guerre nucléaire. Youpee ! C'est **TESTAMENT** (Yaouhh !!) avec William Devane (MARATHON MAN), Jane Alexander, et Ross Harris en survivants. Et on s'amuse, et on s'amuse !

• Plus sain par contre, **LE DROIT DE TUER Nº 2** (EXTERMINATOR 2) est en cours de tournage. C'est la firme Cannon qui a le porte-monnaie...

• Plein de projets pour Michael Douglas (LE SYNDROME CHINOIS). Un film d'aventures tout d'abord, **ROMANCING THE STONE,** au budget de 10 millions de dollars et avec Kathleen Turner (L'HOMME AUX DEUX CERVEAUX). **STAR MAN** ensuite qu'il produira seulement. John Carpenter (THE THING) devrait le réaliser. Le sujet de STAR MAN est simple : un alien tombe amoureux d'une brave mère de famille américaine. Où va-t-on si les E.T. se mettent à vouloir sauter les mères après les mioches ?...

• Le prochain film de Ivan Passer (CUTTER'S WAY) coûtera dans les 16 millions de dollars. Si l'on en juge d'arès le titre **(BENYA, THE KING),** et les lieux de tournage (Yougoslavie, Finlande et Italie), ça pourrait être un film d'aventure (Ah bon ?).



Twilight Zone.



• Wings Hauser (VICE SQUAD) devrait interpréter **A SOLDIER'S STORY** le prochain Norman Jewison (ROLLERBALL). Bonne chance !

• Quatrième film de Burt Reynolds-réalisateur, **STICK** sera aussi interprété par le grand moustachu. Pourvu qu'il fasse aussi bien que L'ANTIGANG...

• Projet 84 pour le grand Andrzej Zulawski (POSSESSION) : **UNE BARAQUE ROUGE ET MOCHE A VENICE, AMERIQUE...** Hermétique, ce titre...

• Moins alléchant par contre, le **CANICULE** d'Yves Boisset dont on vous a déjà trop parlé. Dernier détail avant de l'enterrer : le titre américain est DOG DAY.

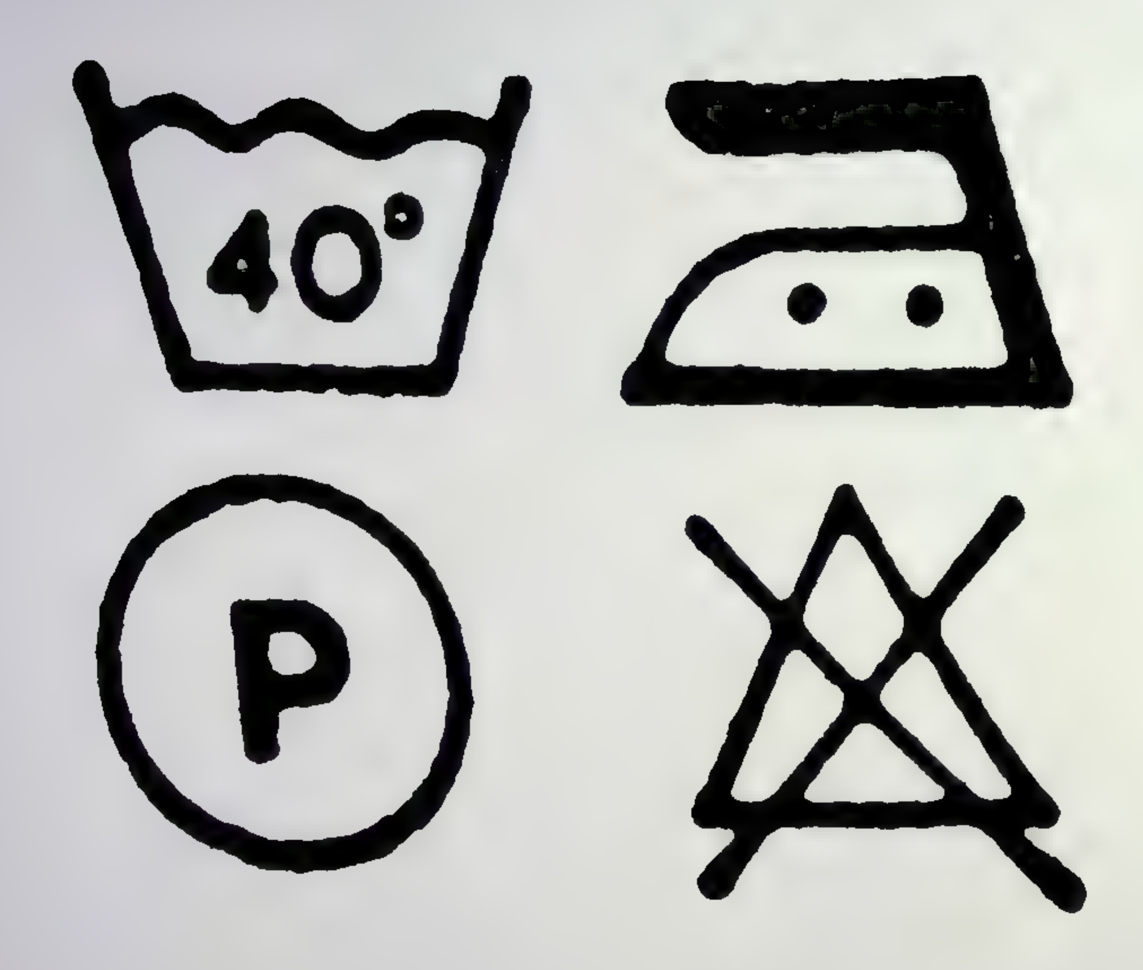
• Paul Verhoeven est un très, très grand metteur en scène. Ce Hollandais dont les films n'ont jamais été distribués en France a deux projets aux USA : un super film d'aventures, **HARRY'S TALE** (voir Starfix 9), et un film d'heroic-fantasy ou presque, **FLESH AND BLOOD,** qu'interprèterait le monstrueux Rutger Hauer (BLADE RUNNER). En attendant, le dernier Verhoeven, **THE FOURTH MAN** rafle plein de prix un peu partout dans le monde. Espérons que ce superbe film fantasmatique trouvera un distributeur français !...

• Les génériques disent rarement (toute) la vérité. Officiellement, Lorenzo Semple Jr. est le seul et unique scénariste de **JAMAIS PLUS JAMAIS,** mais lui-même explique comment il a dû abandonner le film en route à la suite de désaccords avec Sean Connery et le producteur Jack Schwartzman. Ce sont – entre autres ? – deux scénaristes anglais, Dick Clement et Ian La Fresnais qui ont anonymement assuré la relève. Toutefois, comme personne ne se fâche jamais définitivement au cinéma, Lorenzo Semple est en train d'écrire, pour le **MEME** producteur Jack Schwartzman, une adaptation cinématographique du roman de science-fiction d'Alfred Bester **TERMINUS LES ETOILES...**

• Le CAVM (Cinéma et Audiovisuel en Val-de-Marne) a décidé d'offrir un mois de bonheur à Dan Brady : jusqu'au 30 novembre, un festival itinérant du Peplum a lieu dans différents cinémas du Val-de-Marne. On pourra voir ou revoir de belles choses comme **LES LEGIONS DE CLEOPATRE** de Cottafavi, **LA GUERRE DE TROIE** de Ferroni, **BEN HUR, LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN,** et bien d'autres encore. A cela s'ajoutent différentes expositions sur le Peplum, dont une dans le Donjon du Fort de Vincennes, conçue et réalisée à partir de l'impressionnante collection de Michel Eloy, fanzineux bruxellois bien connu des amateurs dont les publications – intitulées tout simplement **PEPLUM** – rendraient jalouses par leur information et leur précision bien des revues universitaires ! Pour tous renseignements : CAVM, tél. : 283.62.61.

• **JAMAIS PLUS JAMAIS** (bis). Contrairement à ce qu'on peut lire ici et là, Sean Connery n'aurait pas été payé cinq millions de dollars, mais un million de dollars pour reprendre le rôle de Bond. Cependant, comme il a un pourcentage sur les recettes du film, les premiers résultats aux Etats-Unis laissent supposer qu'il aura de quoi remplir sa tirelire. **JAMAIS PLUS JAMAIS** a démarré avec une fréquentation qu'aucun **BOND** précédent n'avait eue à ce jour. Et en France ?

Zorro.



LE VERDICT

	N.B.	F.C.	H.D.	C.G.	B.L.	F.A.L.	M.S.
ANDROIDE	3	4		3		2	1
APPELEZ-MOI BRUCE						2	
LA BALADE DE NARAYAMA	4			4			4
BLANCHE NEIGE	4	3		4		3	4
CHRONOPOLIS	1	1		3		3	
5000 DOIGTS DU DR T				3			2
FLASHDANCE	2	0	3	3	– 2		1
L'HOMME QUI RETRECIT	4	3		4	3	3	4
JAMAIS PLUS JAMAIS	2	2	0	1	1	3	
LE MARGINAL						0	
MEGAVIXENS	2	– 1	1	4	1		
LE NOEL DE MICKEY	3			4		1	
OCTOPUSSY	3			3	3	2	3
OUTSIDERS	4	4	4	4		2	3
PAPY FAIT DE LA RESISTANCE	– 1						
POUSSIERE D'EMPIRE				1			3
LES PRINCES	2			1			
LE RETOUR DU JEDI	3	3	4	4	1	3	2
STAYING ALIVE	– 1	– 1		1	– 2	2	
UN FAUTEUIL POUR DEUX	3		3		3		
ZELIG			2	4	2	4	3

Nul : – 2 - Mauvais : – 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief. F.C. : François Cognard. H.D. : Hervé Deplasse. C.G. : Christophe Gans.
B.L. : Benoît Lestang. F.A.L. : Frédéric Albert Lévy. M.S. : Michel Scognamillo.

SORTIES PREVUES

NOVEMBRE

ANDROIDE de Aaron Lipstadt, avec Klaus Kinski, Brie Howard, Norbert Weisser. Voir dans ce numéro les délires de François Cognard sur cet extraordinaire petit film de S.F.

JAMAIS PLUS JAMAIS (Never Say Never Again), de Irvin Kershner avec Sean Connery, Klaus Maria Brandhauer. Voir dans ce numéro les délires de Frédéric Albert Lévy sur ce James Bond qui porte si bien sa moumoute.

BLANCHE NEIGE ET LES SEPT NAINS, de Walt Disney. Voir dans ce numéro les délires du même F.A.L. sur la jouvencelle.

APPELEZ-MOI BRUCE ! de Elliot Hong, avec Johnny Yune, Margaux Hemingway. Sympa cette petite comédie !

TIMERIDER de William Dear avec Belinda Bauer, Peter Coyote. Voir Starfix 9 pour cette super série B, dynamique en diable.

DECEMBRE

LE CHOIX DES SEIGNEURS (Hearts in Armour) de Giacoma Battiato, avec Tanya Roberts, Barbara de Rossi, Rick Edwards. Rien que pour la belle rousse Tanya Roberts, ça vaut le coup, alors...

LE GRAND CARNAVAL de Alexandre Arcady avec Philippe Noiret, Roger Hanin, Gérard Darmon. Espérons que ce sera mieux que LE GRAND PARDON...

MEGAVIXEN'S (Up) de Russ Meyer. Avec plein de femmes pleines de seins...

WARGAMES de John Badham, avec Matthew Broderick, Dabney Coleman. Le nouveau chef-d'œuvre de John TONNERRE DE FEU Badham !

LES DENTS DE LA MER 3, EN RELIEF (Jaws 3-D) de Joe Alves, avec Dennis Quaid, Bess Armstrong, Simon MacCorkindale. Mortel... d'ennui.

E LA NAVE VA ! de Federico Fellini avec Freddie Jones (DUNE), Janet Suzman. Alors Fellini, en baisse ou en hausse cette fois ?...

L'HOMME QUI VENAIT D'AILLEURS (The Man Who Fell to Earth) de Nicholas Roeg. Reprise. Aaah Bowie ! Bowie !...

LA NUIT DES JUGES (Star Chamber) de Peter Hyams avec Michael Douglas, Hal Holbrook. A tous les coups génial ce nouveau film du réalisateur de OUTLAND.

MONTY PYTHON A HOLLYWOOD (The Monty Python Live at the Hollywood Bowl) avec? Avec? Les Monty Python, voyons ! Attention ! Ce n'est pas le nouveau film de l'équipe mais un show filmé. Hilarant tout de même, rassurez-vous.

LOCAL HERO de Bill Forsyth, avec Burt Lancaster, Peter Riegert. Un film anglais très attachant qui parle de pétrole... mais qui a aussi des idées.

JANVIER

SHINING de Stanley Kubrick, avec Jack Nicholson, Shelley Duvall. L'Hiver, belle saison pour ressortir ce film. La "Terreur selon Stanley Kubrick" sera-t-elle plus efficace trois ans après ?...

LA FOIRE DES TENEBRES (Something Wicked This Way Comes) de Jack Clayton, avec Jason Robards, Jonathan Pryce, Diane Ladd, Pam Grier. Le metteur en scène d'un classique du cinéma fantastique, LES INNOCENTS, pour le premier film d'horreur des usines Disney.

RUE BARBARE de Gilles Béhat avec Bernard Giraudeau, Christine Boisson. A voir...

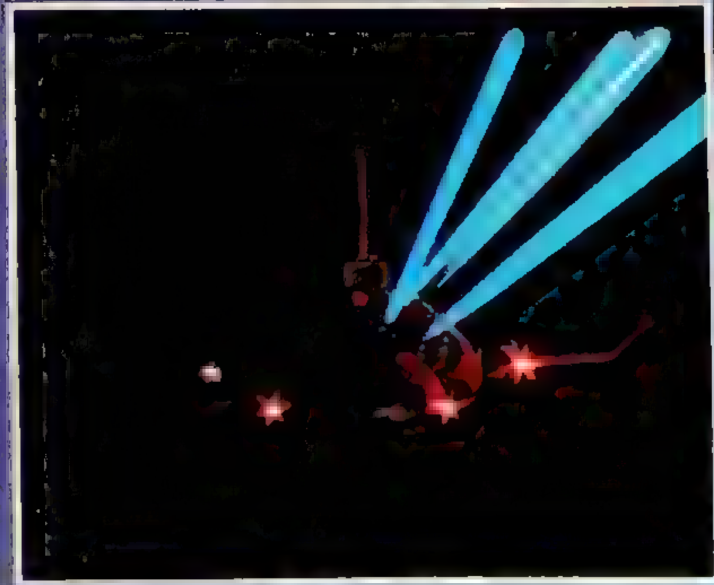
LOUSIANE de Philippe de Broca avec Margot Kidder. De Broca retrouvera-t-il la veine de L'HOMME DE RIO ? Espérons-le...

MOTHER'S DAY de Charles Kaufman avec Rose Ross. On vous en reparlera en temps utile...





LES ANDROÏDES ONT-ILS UN CŒUR ?



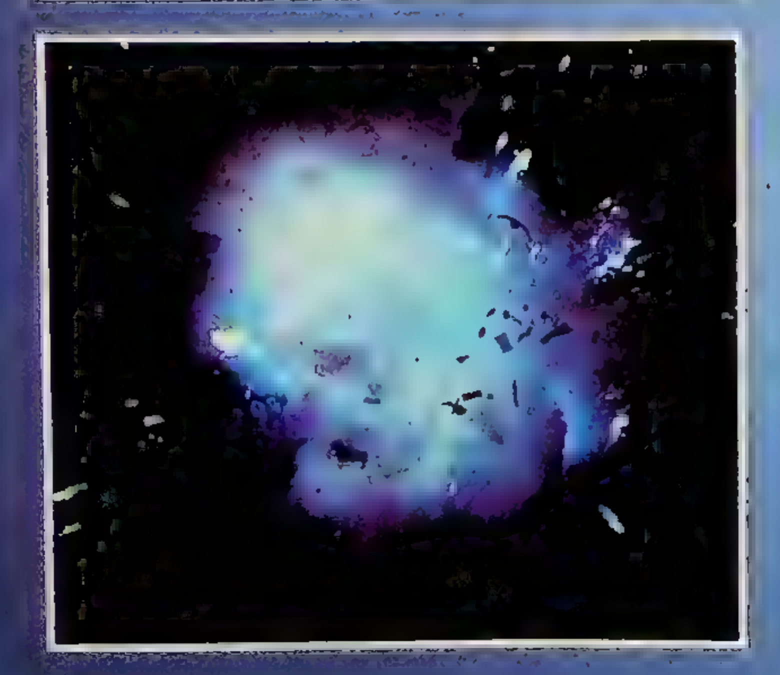
Dans l'espace, personne ne vous entend hurler, c'est bien connu. Mais personne non plus ne fait la différence entre un humain et un androïde. Surtout lorsque le premier se conduit en animal, et le second en gentleman...

SOLITUDE MECANIQUE

Alors que les lasers de Skywalker et de papa Vador trouent les espaces intersidéraux, battant du même coup la mesure à une constellation de vaisseaux alliés et d'astéroïdes noirauds, quelqu'un s'emmerde profondément de l'autre côté de la galaxie.

Que voulez-vous, tout le monde ne passe pas ses week-ends à farandoler autour des peupliers en motojets, où à ramasser à la truelle des glaviots balancés par la langue luisante du gros Jabba, la déjà célèbre limace bouffie du **Jedi**.

Il s'appelle Max 404. Il n'a rien à voir avec la Peugeot favorite des familles tunisiennes, mais ça ne l'empêche pas de faire quand même gaffe à son niveau d'huile... En effet, Max appartient à cette race particulière de la faune science-fictionnesque : le robot. Une race toute dévouée bien sûr à la mécanique et à l'électronique. Oui, Max est un robot. Attention : pas un gros bibendum tout carré qui vous clignote à la figure une ribambelle de formules mathématiques inimitables. Non, non, Max est un androïde, c'est-à-dire



DROÏDE

bien plus qu'un être humain"

un robot à l'aspect parfaitement humain. Jusqu'à la confusion même.
A l'intérieur : un réseau labyrinthique de fils, de transistors, de plein de ces trucs dont on équipe les nouvelles machines à laver et les montres à quartz de Barbès. A l'extérieur : un visage tout à fait normal, ni trop laid, ni trop beau, une texture de peau parfaite, des yeux qui ne roulent pas sur eux-mêmes et un corps harmonieux qui remue sans craquements désagréables. Esthétiquement, Max est insoupçonnable : un horloger suisse n'y verrait que dalle... Il y a bien cette démarche étrange, un peu chaplinesque. Une légère raideur dans le bassin pour être précis... Mais peu importe.
Pour le cerveau : idem. Max 404 raisonne sans cafouiller, éprouve des sentiments on ne peut plus humains. Un peu trop même. La preuve : il s'ennuie à mourir dans cette station paumée dans l'espace. Jamais d'ennemis en vue, seulement des simulations vidéo, comme dans le premier bistro parisien. Jamais de visages nouveaux dans les couloirs aseptisés. Même la machine qui crache le poulet en poudre est détraquée. Toujours la voix de son maître à l'interphone, lui dictant des consignes stupides et inutiles. Après, le silence, celui des espaces infinis bien sûr...

LES ANDROIDES NE REVENT PAS QUE DE MOUTONS ELECTRIQUES

Le Dr Daniel, le patron de Max, est chercheur en robotique justement. Il achève l'assemblage d'un autre androïde, encore plus sophistiqué, qui répond au nom de Cassandre. Une femme. Blonde, élancée, superbe. Une vraie page centrale de Playboy. Elle est encore endormie. Il ne lui manque que la décharge finale. Comme dans les vieux **Frankens-**





tein. Cassandre est destinée à remplacer Max, qui aux yeux du Docteur, commence à prendre un peu trop de libertés.

Trop de libertés. Le voila le pépin avec les androïdes. Il faut exercer un contrôle permanent sinon... Sinon, à un moment ou a un autre, ils cessent d'être des subalternes obéissants pour devenir carrément les égaux de leurs créateurs. L'éternelle rengaine des rejetons de savants fous...

C'est pour cela que les autorités sur terre ont exigé que Daniel abandonne ses expériences. Les androïdes sont trop invulnérables pour qu'on leur fasse goûter la liberté. Pensez-donc : un esprit aussi subtil que celui d'un être vivant dans une carcasse de métal... Sur terre, ils se mêlent à la populace terrienne et déchaînent des massacres à la Rank Xerox lorsqu'on veut les récupérer. L'homme une fois de plus, a cultivé lui-même les semences de sa destruction : en dotant le robot d'une conscience et d'un corps propres, il lui a permis d'acquérir une autonomie compèlte. Après, c'est comme dans **Blade Runner**, et Deckard/Harrisson Ford doit ramasser les morceaux...

Max 404, lui, est fasciné par la terre du XX[e] siècle. Chicago, les chapeaux mous de Bogard, le Rock'n Roll (qu'il balance à fond dans la salle de contrôle) alimentent ses illusions. Et puis il y a les femmes. Max n'en a jamais vu une vraie. Il n'a pour l'instant que des croquis en tête et une poupée en métal avec deux petites vis sur le thorax...

Pour savoir quoi dire à une femme justement (au cas où), il visionne sur sa télé de vieux films américains où James Steward



Max voudrait bien voir
une femme ailleurs
que sur petit écran.
Mais ses étreintes risquent
d'avoir un côté... mécaniques?

fait la cour à je ne sais plus quelle pimbèche des années 40, ainsi que des leçons d'amour en vidéo où deux silhouettes lumineuses miment des baisers. Et le reste.
Max découvre les secrets de la vie humaine par correspondance. Dans des livres d'images. Comme s'il avait vu le jour en prison. Mais quand il apprendra par hasard que le Dr Daniel souhaite bientôt le débrancher comme un vague lampadaire, il n'aura plus qu'une idée dans ses circuits : rejoindre ses rêves. Rallier la terre. Fuir cette couveuse spatiale. D'ailleurs, un vaisseau s'approche de la base...

MASCULIN/FEMININ

Max laisse atterrir ces étrangers. Il n'a pas hésité une seule seconde, surtout après avoir entendu cette voix de femme à la radio... Oui, il y a une femme dans cet engin. Pas une des ces images tridimensionnelles recomposées par ordinateur, mais un être de chair.
Avec elle : deux spécimens facilement identifiables. Barbes de trois jours, chaussettes trouées, regards d'acier, épaules larges et bras mouillés de sueur : vous les avez reconnus. Il font partie de la meute des aventuriers/guerriers/mercenaires qui polluent la galaxie depuis 6-7 ans dans toutes les petites **Guerres des Etoiles** du globe.
Ils ne vont pas être gâtés dans la station du Dr Daniel : pas de chenilles géantes, ni d'Aliens poilus à exterminer. Bah! ils peuvent patienter un peu avant de ressortir leurs lasers : avec leur complice Maggie (la voix de la radio...), ils viennent de décimer les gardiens qui les retenaient dans une prison spatiale. Tous les trois ont un casier bien fourni.

ROGER CORMAN

Roger Corman, le producteur d'**Androïde**, était metteur en scène autrefois. En cinq jours de tournage, il réalisait avec trois fois rien des séries B de guerre et d'horreur. Crabes géants, plantes carnivores, savants fous aux yeux-rayons X, marines américains paumés aux Philippines : Corman a foutu n'importe quoi devant sa caméra, dans des années 60. On lui doit aussi des adaptations de nouvelles d'Edgar Poe comme **La Chute de la Maison Usher, Le Masque de la Mort Rouge, Le puits et le pendule.** Des versions pas vraiment fidèles, mais cossues : cimetières d'arbres morts envahis de brume, manoirs en ruines léchés par les flammes. Un beau travail de photographe et de décorateur en fait.
Notre homme a peu à peu ralenti le rythme dans les années 70. **Le Baron Rouge,** superbe évocation nostalgique des aviateurs de la Premiere guerre, a mis un point final à son activité de metteur en scène. Depuis, Corman est devenu producteur. Il a fondé sa propre maison : **la New World Pictures.**
La Course à la Mort de l'An 2000, Piranhas, Les Monstres de la Mer, Les Mercenaires de l'Espace, La Galaxie de la Terreur, et **Mutant** sortent de ses usines. En bon producteur indépendant, il contrôle tout : des effets spéciaux, elaborés dans ses propres locaux, aux circuits de distribution.
Corman, la-encore, a acquis une réputation : celle de produire des bandes d'action violentes avec des doses précises de sexe et d'effets spéciaux. Des sous-**Dents de la Mer,** des sous-**Alien,** des sous-**Guerre des Etoiles,** crient bien fort certains. Mais on s'en moque. Même si ces produits répondent à des exigences commerciales bien précises, ils offrent l'occasion a une kyrielle de jeunes metteurs en scène, de se faire la

main. Que ce soit au montage, aux effets spéciaux optiques, aux maquillages ou à la mise en scène. Si l'école de Corman est tellement efficace (Coppola, Scorcese, Dante en viennent...), c'est parce qu'il ne fait pas plus de cadeaux aux autres que les producteurs de l'Américan International Pictures ne lui en ont fait dans les années 60. Comme les tournages et les budgets sont hyper réduits, tout y est fabriqué artisanalement : costumes, couloirs de vaisseaux (des boîtes à œufs collées entre elles en fait!), monstres, figurantes. Et pourtant, et pourtant : les films sont bourrés de trouvailles en tous genres.

Décors gigantesques sortis de **Planète interdite (La Galaxie de la Terreur)**, montage hyper-haché quasi hypnotique (**Mutant**), décorum kitsch (**Les Mercenaires de l'Espace**) : visuellement il y a toujours quelque chose a tirer d'une série B made in Corman.

Dans **Androïde**, ça c'est le comble, Corman a même soigné le scénario.

JE NE SUIS PAS UN NUMERO

Aaron Lipstadt le metteur en scene d'**Androïde** n'a pas bénéficié de plus de faveurs que les autres. Oh non. Pour la salle de contrôle de la base spatiale du Dr Daniel, il a récupéré des morceaux de décors de **Mutant**, précédente production Corman, où il était monteur. Même chose pour les costumes et le mobilier. Mais Lipstadt et Don Opper, le scénariste et acteur (Max, c'est lui) ont fait avec, car pour une fois, ils ont préféré s'occuper des personnages plutôt que des tubulures en aluminium. C'est pour cela qu'**Androïde** n'est pas un film de S-F ordinaire.

Oui, cette science-fiction-là utilise ses





mythes comme protagonistes, pas comme éléments décoratifs comme c'est trop souvent le cas. Le robot ne sert pas qu'à donner une combinaison électronique pour ouvrir une quelconque chambre forte ou à amuser l'équipage par ses pitreries. Il est animé d'une vie intérieure bouillonnante. Il tente de dépasser les notions humaines élémentaires qu'on lui a fourrées dans le crâne pour s'initier à l'amour, à l'humour, à toutes les finesses de caractère qui lui échappent encore.

Comme **Le Dernier Combat** avec son héros qui réapprend à vivre comme avant la bombe, **Androïde** est un film sur l'initiation. Initiation à la vie humaine pour Max le robot. Initiation à la haine pour les humains, les complices de Maggie, des épaves de héros qui s'entretuent dans les couloirs.

On suit avec passion les lentes transformations de Max. Ses roulements de hanches de détective privé, ses regards naïfs lancés à Maggie, la femme. Grâce à l'incroyable gestuelle de Don Opper, son interprète (un ancien mime...), son corps de robot un peu coincé épouse petit à petit des attitudes plus humaines, plus naturelles. Finalement, sous ces dehors de série B inoffensive, **Androïde** s'avère être une sorte de plaidoyer contre l'intolérance. Carrément. Et les vrais monstres, les vraies machines restent les mercenaires bestiaux, et le docteur Daniel, interprété par Klaus Kinsky, sorte de Dr Frankenstein acharné, qui n'hésite pas à déconnecter Max pour le transformer en machine à tuer.

Une autre victime des scénaristes sans scrupules, la femme, ne ressemble à aucun moment aux poufflasses habituelles des séries B de S-F. Sa prestation ne se résume pas pour une fois à deux séances de déshabillage et trois hurlements à la minutes. Elle fait au contraire se révéler les vraies natures des personnages.

Mais n'allez surtout pas croire que ce huis-clos spatial accumule les scènes de bavardages. Lipstadt est parvenu à créer une ambiance proche de celle du **Silent Running** de Douglas Trumbull. Un univers qu'on croyait froid, celui de la robotique, du faux semblant, s'ouvre aux passions humaines les plus insoupçonnables. Voilà ce qui est en fin de compte formidable dans **Androïde** : cette irruption inattendue de la poésie, de la fantaisie (Max faisant sa valise...) dans un décor réservé trop souvent aux combats interminables de guerriers de l'espace imbéciles, et aux attaques sournoises de mutants dégoulinants.

Comme Boris Karloff, la créature des vieux **Frankenstein**, Max 404 montre combien il est difficile de devenir humain dans un monde constamment en proie aux instincts les plus bestiaux.

Vous avez compris, j'espère, qu'**Androïde** est plus qu'un feu d'artifice dans l'espace : c'est un regard un peu triste sur un monde futile qui ne parvient plus à exprimer un semblant d'émotion que par ses créations artificielles.

Bientôt, les robots à leurs tours, se mettront à fabriquer des hommes. Des bons...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

ANDROIDE (Android). U.S.A. 1982. PR : Mary Ann Fisher et Rupert Harvey, Don Preston. R : Aaron Lipstadt. SC : James Reigle et Don Opper. MUS : Don Preston. MONT : J.R. Kizer et Andy Horovitch. DEC : K.C. Sheibel, Wayne Springfield. SFX MAQ : John Carl Buechler. 81'. Avec : Don Opper (Max 404) Klaus Kinsky (Dr Daniel), Kendra Kirschner, Norbert Weisser, Crofton Hardester, Brie Howard. DIST : Warner Columbia Films







Eddie Murphy.

trente balles, ça vaut le coup de changer son de croire qu'on peut encore finir ses jours les éventail sous le soleil des Caraïbes. Suffit de par les cornes et les 4L pour des Corvettes.


Dan Akroyd

UN FAUTEUIL POUR DEUX

"Everybody needs somebody to love, love, love, someone to love..." Ainsi parlaient les Blues Brothers John Belushi et Dan Akroyd. Et en reprenant ce standard du rhythm'n'blues, ils mettaient le monde entier à leur solde dans un film rigolard et détonant. Un film hommage, un film référence où défilaient toutes les stars noires du R'n'B et de la Soul. Plus tard, ils tournèrent ensemble une comédie bien grasse, **Les Voisins**; après quoi Belushi s'en alla rejoindre le paradis des rock stars solitaires, terrassé par un implacable "speedball". On en pleure encore. Reste Dan Akroyd.

En 1982, Walter Hill explose commercialement avec un polar délirant (**48 Heures**) dans lequel un jeune Black côtoie l'ex-guerrier de l'enfer Nick Nolte. L'un est un petit truand ultra distingué qui parle en jive, l'autre un flic retors sur le retour. Le Black s'appelle Eddie Murphy. John Landis, après avoir réalisé **The Blues Brothers** et **Le Loup-garou de Londres,** réunit Akroyd et Murphy l'étoile montante pour une nouvelle farce hilarante. Comme le dit la chanson de **48 Heures**, "the boys are back in town". Et dans le cas présent, Landis caricature à tour de gags les milieux boursiers, la lutte des classes et l'aristocratie.

Billy Ray Valentine (Eddie Murphy) trimballe sa carcasse de Stevie Wonder cul-de-jatte, en haillons, à travers les rues enneigées de Philadelphie, pour mendier quelques dollars. Lorsque son chemin croise celui du jeune et brillant affairiste Louis Winthorpe III, Billy Ray est jeté en prison à la suite d'un malheureux quiproquo tandis que Louis reste promis à un avenir radieux dans les bras de la douce et richissime Penelope. Elle est la nièce des deux frères Duke, vieux requins de la finance et employeurs de Louis. Ces deux Picsou aux intentions les plus fourbes vont à la suite d'un ridicule pari mettre en jeu les destins de Billy et Louis, histoire de prouver que le statut et le comportement d'un homme dans la société n'est que le fruit de son environnement. Expérience scientifique intéressante qui aura tôt fait de leur retomber sur la gueule. On connaît le sort fatalement attribué aux apprentis-sorciers, que ce soit Frankenstein, Rambo, ou même... Dieu. Billy Ray sera donc Louis et inversement par le truchement de manipulations diverses et avec l'aide de l'agent Beeks (Paul Gleason). Mais nos deux compères s'allieront, soutenus par une adorable pute, Ophelia (Jamie Lee Curtis), pour détruire l'empire des deux schnocks radins.

Au début du film, la caméra se balade simultanément dans les ghettos noirs les plus sordides de Philadelphie où la population se réchauffe sur des braseros de fortune, et dans les quartiers les plus luxueux, repaires du fric et du pouvoir. Les deux entités se côtoient comme souvent, mais ne s'interpénètrent jamais si ce n'est par la volonté des plus forts. Philadelphie, ne l'oubliez pas, c'est la ville de l'Etalon Italien, Rocky Balboa, dont on aperçoit la statue. Autre symbole des classes défavorisées.

Billy, comme Rocky, représente l'exception des démunis, celle qui revient régulièrement pour prouver à la face du monde qu'ils existent et peuvent à tout moment renverser la vapeur. Landis, comme dans les *Blues Brothers*, leur rend hommage avec humour, histoire de donner, une fois n'est pas coutume, le beau rôle aux déshérités. Billy Ray s'en sort bien, drapé dans ses nouvelles fringues. Il lui faut quand même briser un vase de 35 000 dollars ou aller dans un troquet minable du ghetto, en laissant sa limousine avec chauffeur à la porte, pour se prouver qu'on a bien fait de lui un millionnaire. Malgré la bonne aubaine truquée, il saura se préserver du leurre et sa suspicion innée le sauvera. Billy devient, par la grâce de l'argent, le représentant mythique d'une population fière. Le pauvre Black loqueteux se transforme en dandy reluisant, du genre à s'éclater comme un damné en costard trois pièces sur "Get on the good foot" de Brother James sans verser une goutte de sueur. "Because I've got class, man, I'm

John Landis




Trading Place, c'est le monde à l'envers : les blacks pouilleux y font fortune, et les jeunes loups perdent jusqu'au dernier bouton de leur culotte...

Après le masque du croquemitaine, Jaimie Lee Curtis s'en prend à ses fringues dans Un Fauteuil pour Deux

FICHE TECHNIQUE :
UN FAUTEUIL POUR DEUX (Trading Places). U.S.A. 1983. Durée : 116'. P : Aaron Russo. R : John Landis. SC : Timothy Harris et Herschel Weingrod. PH : Robert Paynter. MUS : Elmer Bernstein. MONT : Malcolm Campbell. COST : Deborah Nadoolman. DEC : Gene Rudolph. DIST : Dan Akroyd, Eddie Murphy, Jamie Lee Curtis, Don Ameche, Ralph Bellamy, Denholm Elliott, Paul Gleason... et James Belushi (frère de John) dans le rôle du gorille.

not a motherfucker". Pour cela il lui faudra traverser de dures épreuves, parodier Bruce Lee pour sortir des mains de deux gigantesques montagnes de muscles dans une séquence à hurler de rire, se travestir en étudiant camerounais afin de dérober le dossier qui le fera triompher à la bourse, et vivre d'autres péripéties truculentes. Winthorpe, au sommet de l'échelle sociale dès le départ, se voit abandonné de toutes parts et c'est le constat lucide de l'hypocrisie et du ridicule de son milieu naturel qui lui permettra de remonter la pente. Ophelia, la petite pute provinciale qui croit en lui, sera là pour le seconder... et l'aimer. Il endossera tour à tour la dégaine d'un dealer patenté, d'un simili maquereau porté par des platform boots démodées et enfin celle d'un père Noël alcoolique et désespéré piquant des saumons fumés dans les cocktails, pour les déguster ensuite dans le métro à travers les poils de sa barbe.

Les deux vedettes de **Trading Places** viennent de la fameuse émission américaine **Sturday Night Live** réputée pour son humour caustique et débridé. Murphy, grâce à son triomphe dans **48 heures**, s'est vu offrir un contrat faramineux de la Paramount, ce qui nous laisse présager de futurs éclats de rire. Jamie Lee Curtis délaisse les emplois de jeune fille au pair terrorisée par d'horribles psycho-killers et nous offre l'exclusivité d'une poitrine dont l'effet sur Christophe Gans ne devrait pas tarder à se faire sentir (hurlements, spasmes, destruction, etc.). J'avoue que, sous le choc, j'en ai perdu la semelle de mes "creepers".

On le voit, Landis continue de pratiquer le rire auquel il nous a habitués jusqu'ici, un rire qui peut choquer certains (l'espion sodomisé par un gorille, ouarf, ouarf!), mais tellement iconoclaste et désopilant que vous auriez bien tort de vous en priver. Je me rappelle avoir vu **48 Heures** un dimanche après-midi triste et pluvieux, comme tous les dimanches après-midi. J'en étais ressorti tellement joyeux que je sautais comme un haricot sur les capots de voitures en distribuant des claques à tout ce qui porte képi, tandis que de splendides créatures, gainées de bas résilles et juchées sur des talons-aiguilles démesurés, me poursuivaient de leurs assiduités. Le même phénomène s'est reproduit à la vision d'**Un fauteuil pour deux**.

P.S. Au fait, Bo Diddley, pionnier du Rock and Roll et inventeur du "jungle beat" tient son premier rôle au cinéma, celui d'un prêteur sur gages. Et puis il faut surtout aller voir le film en V.O. pour ne pas perdre une miette du fantastique débit vocal d'Eddie Murphy, ce qui est déjà un plaisir en soi.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■



Eddie Murphy et Dan Akroyd, les nouveaux phénomènes du "bestiaire" privé de John Landis.



*Si l'homme descend du singe, le cinéaste descend du Schlock.
Derrière le masque et derrière la caméra, toujours le même : John Landis...*

PORTRAIT

On a commencé à prendre John Landis au sérieux le jour où il a fait le singe. D'homme - à - tout - faire, cascadeur ou coach, il est passé au statut envié de réalisateur-à-succès sans perdre un iota de son punch animal...

JOHN LANDIS.

Son premier film en tant que réalisateur, **Schlock**, lui donne en 1972 l'occasion de revêtir une tenue de gorille conçue par son ami Rick Baker – lui aussi a fait son chemin depuis – et de se faire un nom : **Schlock** n'est peut-être pas un très grand succès commercial, ni même une très grande œuvre artistique – il n'a jamais été vraiment distribué en France, par exemple –, mais c'est, aujourd'hui encore, ce qu'il est convenu d'appeler un **cult movie**.
Ce premier succès n'est cependant pas surgi de nulle part Il fait partie de ces garçons de courses qui ont fait – péniblement – leur chemin. A force de supplier un producteur, il arrive à se faire engager comme homme à tout faire sur le tournage du film de Brian Kelly, **De l'or pour les héros**. C'est pour lui l'occasion de rencontrer la doublure de Clint Eastwood, Jim O'Rourke, qui le convainc qu'il y a pour eux quelque chose à faire en Europe dans les westerns spaghetti et paella. Engagé à l'origine comme **coach** de tous ces Italiens qui doivent bien apprendre à parler quelques mots d'américain pour justifier leurs

John Belushi, la révélation d'American College, dans ses exercices favoris En encadré · Le Loup-Garou de Londres



pseudonymes anglo-saxons, Landis se tourne assez vite du côté des cascadeurs, et devient cascadeur lui-même. On a donc dû l'apercevoir dans quelques **Sabata, Sartana, Alleluia, Etcetera** sans savoir que c'était lui, puisqu'il a hanté soixante-dix productions de ce genre.

Le reste de l'histoire est mieux connu : rentré aux Etats-Unis, et fort du succès de son **Schlock**, John Landis n'a plus à demander. On le sollicite. D'abord pour des films à sketches assez proches des délires de son premier film : **Kentucky Fried Movie** (inénarrablement rebaptisé en français **Hamburger Film Sandwich**), puis **National Lampoon's Animal House** (même remarque pour celui-ci, devenu chez nous **American College**). Dans ce second film, un acteur encore peu connu : John Belushi. C'est lui qui va être en grande partie responsable de l'idée du film suivant de Landis, et de son premier véritable triomphe, **The Blues Brothers**. Belushi formait en effet avec un partenaire, Dan Aykroyd, un duo nommé "The Blues Brothers". Landis ne se fatigue pas vraiment à écrire une histoire. Il lâche ses deux individus dans la nature, ou plus exactement dans la jungle des villes, et s'occupe avant tout, en s'aidant de chansons, de créer un rythme. Il le trouve. Il aime d'ailleurs beaucoup, semble-t-il, le principe des histoires à deux personnages, l'un renvoyant constamment la balle à l'autre. Aujourd'hui, Belushi est parti pour d'autres cieux, mais Landis a reformé pour **Un fauteuil pour deux** (dont le titre parle tout seul) une paire, en associant Eddie "48 Heures" Murphy à Dan Aykroyd.

Deux personnages encore dans le film que Landis réalise après **The Blues Brothers, Le loup-garou de Londres**. Il lui faut beaucoup d'enthousiasme pour monter ce vieux projet qui entend mélanger le comique et l'épouvante, sans que le comique rende l'épouvante ridicule. Les producteurs sont sceptiques. Ils ont tort. Le talent de Rick Baker, à qui l'on doit la magistrale transformation, presque "en continu", d'un des héros en loup-garou, n'est pas étranger à la réussite du film, mais son originalité majeure pourrait bien résider dans son sujet même : si repoussants, si décomposés qu'ils soient, les morts-vivants gardent exactement les mêmes caractères (amour, amitié, mauvaise foi, colère, etc.) que pendant leur vie. Le titre original, mentionnant la présence d'un loup-garou **américain à Londres**, était déjà un plaidoyer en faveur d'une meilleure "communication" entre les hommes.

Le sketch de **Twilight Zone** réalisé par Landis, condamnation du racisme au moyen du fantastique, continue sur cette lancée. Nous en reparlerons évidemment plus longuement bientôt. Mais Landis travaille déjà sur autre chose. Parmi ses projets, **Clue** (inspiré d'un jeu américain reconstituant une enquête policière), **Dick Tracy**, d'après la célèbre bande dessinée, et **Un Américain à la Cour du Roi Arthur**, d'après le roman de Mark Twain. Toujours d'un monde à l'autre...

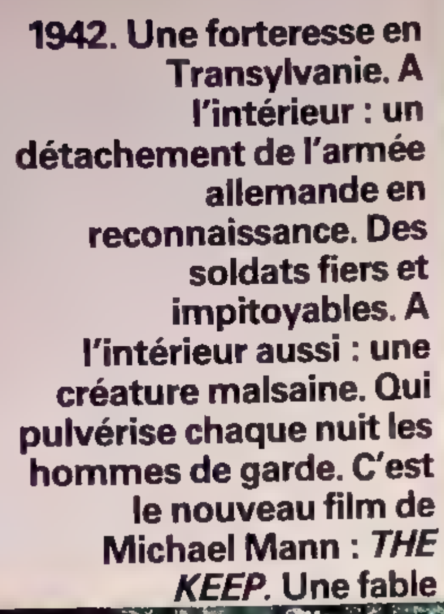
F.A.L. ■



Ci-dessus : à la grande joie de ses proches, John Landis donne sa version du Barbier de Séville sur le plateau du Loup-Garou de Londres.
Ci-dessous : Dan Akroyd, l'un des "affreux jojos" de American College.

Après le succès de "Schlock", plus personne n'aurait osé traiter Landis de jeune schnock. Les critiqueurs se sont fait si petits qu'il acceptent aujourd'hui volontiers de s'asseoir à deux dans le même fauteuil...

THE



1942. Une forteresse en Transylvanie. A l'intérieur : un détachement de l'armée allemande en reconnaissance. Des soldats fiers et impitoyables. A l'intérieur aussi : une créature malsaine. Qui pulvérise chaque nuit les hommes de garde. C'est le nouveau film de Michael Mann : *THE KEEP*. Une fable merveilleuse et horrifique.



La Chose dans le Donjon

"Demande renforts immédiats : quelque chose extermine mes hommes". Tel est le contenu du message envoyé par le capitaine Klaus Wœrmann à l'Etat-Major des Forces allemandes établi en Pologne.

Il panique, Wœrmann. Faut dire qu'il y a de quoi. Chaque nuit, à tour de rôle, de valeureux soldats allemands, tout dévoués au IIIe Reich, se font démanteler par une présence invisible. Et ce, depuis qu'ils ont forcé l'entrée de cette fortification massive, à demi enclavée dans la montagne, qui domine un paisible village roumain. C'est ça, *The Keep :* une sorte de donjon immense situé en pleine Transylvanie, au cœur du pays de Vlad Tepès, ce seigneur immonde qui empalait jadis ses ennemis, au XVe siècle, Vlad Tepès, surnommé Dracula...

Cette forteresse, Wœrmann avait reçu l'ordre de l'occuper. Elle représentait une position stratégique unique, d'où l'on pouvait repérer le moindre mouvement de troupe soviétique. Mais maintenant, Wœrmann sait que le Donjon est beaucoup plus que cela. En vérité, il n'a jamais été construit pour se protéger de l'extérieur, mais pour emprisonner quelque chose entre ses murs. D'ailleurs, les pierres les plus épaisses tapissent *l'intérieur* des parois...

Hélas, le Capitaine Wœrmann a compris trop tard. Après que deux de ses hommes ont eu affaire à la Chose recluse entre ses murs. Une Chose infecte, qui suinte du sol comme une sale odeur. Une Chose qui s'abreuve de la peur de ses victimes, qui devient plus puissante et plus exigeante chaque nuit. Et qui n'a plus qu'une seule idée en tête : quitter le Donjon...

Voilà pourquoi les habitants du village, en bas, s'étaient montrés si terrifiés lorsque l'unité de la Wehrmacht avait franchi d'une traite la passerelle de bois qui relie leurs bâtisses aux murs noirs criblés de croix luisantes. Maintenant, Wœrmann n'en peut plus : il demande de l'aide.

Ils sont plusieurs à avoir capté son appel désespéré. Il y a le capitaine Kaempffer, offi-



Les nazis contre la chose

cier SS ambitieux et brutal. Un nazi pure race rompu aux atrocités des camps de la mort. Un monstre bientôt confronté à bien plus monstrueux que lui.

Il y a le Dr. Cuza, un vieux professeur juif spécialisé en histoire médiévale. Il a visité le Donjon avant la guerre. On le fait revenir de force avec sa fille Eva, pour en percer cette fois les plus atroces secrets.

Il y a Glaeken enfin, cet homme mystérieux. Lui n'a été prévenu par personne. Dès que la Bête a remué, il a compris qu'il fallait se mettre en route. C'est tout. Maintenant, il traverse la Mer Noire. Tirant derrière lui une caisse bizarre. Tous vont rencontrer la Chose dans le Donjon.

Morceaux de Mort

Michael Mann, le metteur en scène de *The Keep*, a déjà fait ses preuves. *Comme Un Homme Libre,* qu'il a réalisé pour la télé américaine, a épaté la critique par sa formidable énergie. Peter Strauss, récemment *Guerrier de l'Espace* maigrelet, y tenait le plus beau rôle de sa carrière : locataire d'une prison d'Etat, il oubliait les murs, les gardiens, les barreaux en entamant un marathon sans fin sous les rideaux de fil de fer. Puis ce fut *Thief (Le Solitaire),* un polar cafardeux où James Caan, perceur de coffres-forts incorruptible, s'opposait violemment à une mafia envahissante. Là encore, la critique et le public se régalèrent. Pour son second grand film, Mann a choisi le fantastique. Il a adapté pour l'écran un roman de Paul Wilson, *The Keep,* best-seller aux Etats-Unis. Un roman efficace, *The Keep,* comme du Stephen King. Quelque peu bâclé dans sa forme, mais passionnant dans sa tentative de concilier ambiance gothique (château, créature dans l'ombre, vieux professeur), horreur graphique (meurtres sanglants, réveils de morts-vivants) et contexte historique réaliste (l'occupation allemande sous la seconde guerre). Une sorte de *Chien des Baskerville* ultra-violent.

Cependant, Mann a quelque peu modifié l'intrigue. Il a recherché quelque chose de plus stylisé pour les décors et la photogra-

phie. Les personnages et leurs comportements, par contre, restent parfaitement cohérents. C'est le décor du Donjon qui exerce sur eux une étrange influence : ils sont comme projetés dans un rêve. Transportés ailleurs.

Et là, la mort revêt des formes inédites. Les victimes de la créature qui hante ces mauvais rêves tombent littéralement *en morceaux*, se consument comme du charbon de bois. Pas de sang dans *The Keep*. Mann a voulu recréer un monde complètement sec, aride.

Pour cela, il a fait appel à Alex Thomson, le directeur de la photo *d'Excalibur*. Nappes de brouillard glauques, murailles et uniformes se fondant dans le même gris de poussière. L'univers du Donjon pourrait bien ressembler à un paysage ravagé dessiné par Enki Bilal. Souvenez-vous de ses visions du murs de Berlin : corps évanouis dans la pierre, visages glâbres émergeant sous les graffiti... Justement Bilal... Mann l'a également



contacté pour des croquis préparatoires des décors et de la créature. Pour la construction de cette dernière, il a embauché Nick Allder, l'homme qui a fait éclater le thorax de John Hurt dans *Alien*, et qui a animé le serpent géant de *Conan le Barbare*. Comme la Chose en question (non, non, vous n'en saurez pas plus...) devient de plus en plus tangible au fil de l'histoire, Allder a dû concevoir plusieurs stades de transformation. Pas évident de passer d'une entité lovecraftienne à un corps solide...

Le Village des Damnés

Les décors, eux, supervisés par John Box *(Lawrence d'Arabie)* ont représenté un travail infernal. Mann et Box ont d'abord parcouru l'Europe pour visiter une douzaine de châteaux, mais comme aucun ne collait vraiment à la description de la forteresse, ils ont finalement construit une façade immense au fond d'une carrière d'ardoise désaffectée (le gris-bleu toujours...). L'intérieur du Donjon a été reconstitué sur des plateaux de Shepperton (le foyer des superproductions avec Pinewood) et la cave, repaire de la Chose, dans une ancienne mine. Ces extérieurs grandioses, arrosés de pluies torrentielles en permanence n'ont évidemment pas facilité les conditions de tournage, et un réseau d'ascenseurs a dû être installé pour trimballer les accessoires. Box a également conçu le village roumain coincé en aval du Donjon, utilisant le style architectural commun en Moldavie, contrée roumaine. Des boiseries des balcons aux fresques pâles des murs d'église, il a tout recréé. L'intérieur du Donjon, avec ses pièces sans portes, sans fenêtres, ses cours intérieures à arcades, et même une réminiscence des créations du vieil Albert Speer, l'architecte préféré du père Adolf.

La Voix de Laurie Anderson

Mann a exercé sur ses acteurs ce même pouvoir de démiurge/magicien. Il a demandé à Scott Glen (l'adversaire de Toshiro Mifune dans *A Armes Egales* de Frankenheimer), qui



THE KEEP, UN FILM DE REGARDS : LA SOMBRE DETERMINATION D'ALBERTA WATSON CONTRE LE MEPRIS D'ACIER DE JURGEN PROCHNOW. ENTRE LES DEUX, LE DONJON...

incarne le Glaeken, cet homme mystérieux venu si vite de nulle part, d'écouter les ritournelles synthétiques de Laurie Anderson (vous savez : "O Superman") afin d'apprendre à hâcher sa diction. Il lui fallait une voix qui arrive du passé... En parlant d'acteurs, Mann a voulu Jürgen Prochnow, le capitaine insubmersible du *Bateau* de Wolfgang Petersen, pour Wœrmann, le capitaine allemand anti-nazi (oui, ça existait...). Des hommes taillés dans le même roc que les pierres grises du château... Une seule femme au milieu du carnage : Eva, la fille du vieux professeur Cuza. Une femme solide aussi. Qui ne craint pas plus les brimades des soldats énervés que l'haleine fétide de la créature du Donjon. Mann a choisi Alberta Watson, une actrice canadienne déjà entr'aperçue dans *Le Soldat* (l'espionne israélienne...). Enfin, pour le père Fonescu, leader religieux du village roumain, il a réutilisé Robert Prosky, le mafioso bouffi et sadique du *Solitaire*. Une silhouette inquiétante. Capable de tout.

Lovecraft exhumé

Picturalement, *The Keep* s'annonce donc comme une expérience nouvelle, une somme de paris esthétiques insensés pour la recréation d'un univers inédit, à mi-chemin entre le conte de fées et le thriller horrifique. Michael Mann n'aborde pas le fantastique



ENTRE LE CONTE DE FEES ET LE THRILLER MICHAEL MANN ABORDE LE FANTASTIQUE EN CREATEUR...

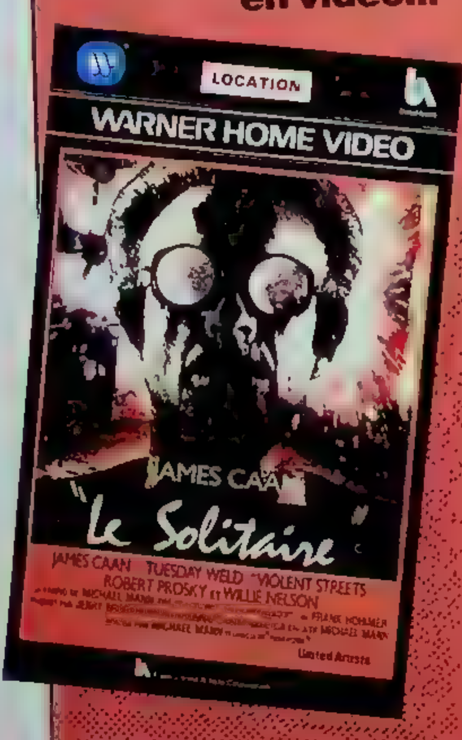
en connaisseur, mais en créateur. Il ne s'encombre pas de conventions à respecter, de figures de style toutes faites, de recettes infaillibles. Il affirme vouloir terroriser le public avec sa propre vision de la peur. Ses cauchemars intimes.
On est parfaitement en droit d'attendre une telle décision de la part d'un grand auteur. On y perd rarement au change. Dans *Alien*, Ridley Scott souilla enfin l'espace propre de *La Guerre des Etoiles* de pourriture organique, et dans *Shining*, Kubrick tenta, lui, une approche (un peu ratée, mais passionnante) du Grotesque au cinéma en filmant le Grand Méchant Nicholson bouffant sa petite famille.
Il se peut bien que Mann réussisse avec *The Keep* une des premières transpositions à l'écran de l'univers impur du vieux Lovecraft, jamais gâté jusqu'à présent. Croisons nos doigts griffus.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :
THE KEEP. U S.A. 1983. PR : Howard Koch Jr./Gene Kirwood. R/SC : Michael Mann, d'après un roman de Paul Wilson. PH : Alex Thomson. DEC : John Box. MONT : Dov Hœnig COST : Anthony Mendleson. MUS : Tangerine Dream. SFX MAQ : Nick Maley. SFX MECANIQUES : Nick Allder. SFX OPTIQUES : Wally Veeders. DIST : C.I.C AVEC : Scott Glenn (Glaeken), Alberta Watson (Eva Cuza), Jürgen Prochnow (Capt. Klaus Wœrmann), Robert Prosky (Père Fonescu), Gabriele Byrne (SS Sturmbannfuhrer Kaempffer), Ian McKellen (Dr. Theodore Cuza).

LE SOLITAIRE

Bien avant la lointaine Moldavie, les "steppenwolf" de Michael Mann écumaient les prisons... et les coffres-forts! Un chef-d'œuvre sort en vidéo...



Derrière la Porte blindée...
Frank est voleur. Pas détrousseur de grands-mères coincées par l'arthrose Mais un perceur de coffres-forts. Un vrai. Organisé, silencieux. Un pro, quoi. Ses coups, il les prévoit des semaines à l'avance, avec deux de ses potes. Un expert en électronique qui paralyse une sonnette d'alarme plus vite qu'un réveil-matin. Et un chauffeur qui attend dans la rue voisine au volant d'une Chevrolet.
Les coffres-forts, il les viole avec une super-perceuse armée de mèches au tungstène. Ou des tubes de métal incandescents. Pendant le coup, on se croirait dans une aciérie : les postillons de ferraille écarlate arrosent toute la pièce, les plaques blindées se gondolent comme des feuilles d'aluminium. Derrière la lourde porte, il y a les bijoux. Des diamants purs en sachets. Bien enveloppés.
Derrière, il y a la liberté aussi. Cette liberté que Frank a gâché une fois dans sa jeunesse. Il en a pris pour onze ans. Il s'en souvient.
Le Solitaire est un polar. Un polar moderne dans son esthétique (rues noires zébrées d'enseignes fluos, boîtes de nuit bondées), mais un polar fidèle aux thèmes-clés du genre aussi. Frank est un mec seul, qui ne rend de comptes à personne, surtout pas à la mafia du coin. Comme les Richard Widmark ou les Burt Lancaster d'antan, et comme aussi Peter Strauss, le coureur de marathon de **Comme un Homme Libre**, le premier film de Mann, le héros du **Solitaire** transpire l'indidualisme. Son destin, il l'a même dessiné sur un bout de papier qu'il garde dans sa poche.
Il lui manque une femme : il demande la première blonde du coin en mariage. Il lui manque un enfant : il en adopte un. Il lui manque son copain : il le fait sortir de prison. En fin de compte, Frank ne fait que repiquer à la société ce dont elle l'a privé pendant dix ans. Il veut se ranger maintenant. Rester peinard dans son coin.
Mais comme d'habitude, des rats lui tombent dessus, et réclament une trop grosse part de gâteau. Alors...
Mann croit en ses héros. Comme Walsh ou Ford. Même s'ils prennent des sales coups, ils effacent tout et recommencent à zéro. Prêts à reprendre les mêmes risques.
Mais à la différence d'un Friedkin (**Cruising, Le Convoi de la Peur**) ou d'un Scorcese (**Taxi Driver**), Mann ne noircit pas le tableau. Le jour finira bien par se lever sur les rues détrempées de Chicago, et Frank – qui sait? – tombera peut-être sur le bon coffre-fort...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :
LE SOLITAIRE (Violent Steets/Thief). U.S.A. 1981. PR : Jerry Bruckheimer. R/SC : Michael Mann. DEC : Mel Bourne. MONT : Dave Hoenig. MUS : Tangerine Dream. 91 minutes. Avec : James Caan (Frank), Tuesday Weld (Jessie), Robert Prosky (Léo), Willie Nelson. DIST VIDEO : Warner en V.F. Dupli impeccable.

ATTENTION !
ça va "speeder"

des prix
IN-CRO-YA-BLES.
En association avec
PEUGEOT & CINE PARIS.

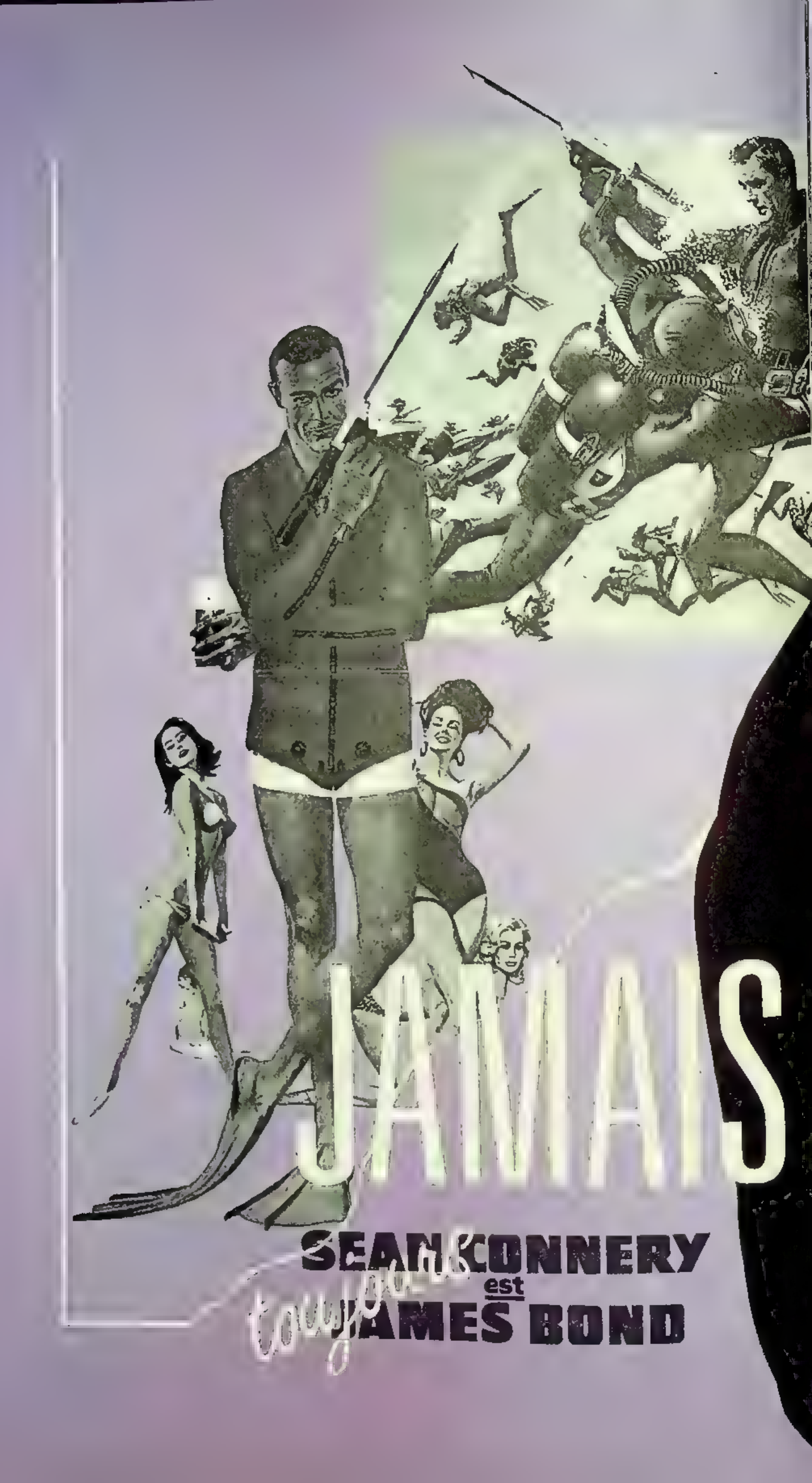
Vous voulez bondir sur une 125 cm ENDURO, flâner sur un SCOOTER dernier cri.

ON VOUS LES OFFRE !

A certaines conditions (hé, hé !)...
et ça vous ne le saurez que dans notre prochain numéro.
Rendez-vous le 20 décembre

GRAND CONCOURS TIMERIDER

PEUGEOT
TLX
125



JAMAIS

SEAN CONNERY
est
toujours
JAMES BOND

PLUS JAMAIS

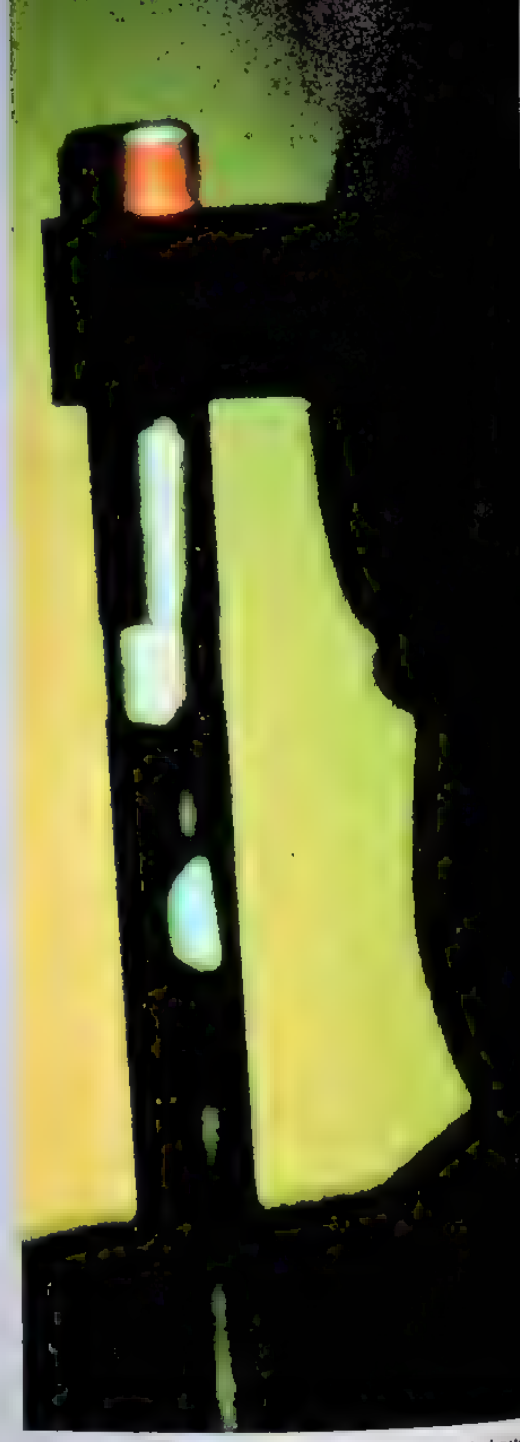
Depuis plusieurs mois, la presse a fait ses choux gras de la "guerre des Bond". Mais cette formule, si séduisante qu'elle soit, est inexacte et mensongère. La guerre des Bond n'aura pas lieu. Et l'on peut même déjà dire qu'elle n'a pas eu lieu. Aux Etats-Unis, *Octopussy* a réalisé les meilleures recettes de la série des *Bond* traditionnels. A Paris, il a attiré plus de trois cent mille spectateurs pour sa première semaine d'exclusivité. Tout va donc très bien pour Roger Moore. Mais tout va très bien *aussi* pour Sean Connery : *Jamais Plus Jamais* aurait dépassé pour ses trois premiers jours d'exploitation aux Etats-Unis tous les records de l'histoire du cinéma. Certes, les recettes n'aboutissent peut-être pas dans les poches des mêmes producteurs, mais elles émanent des poches des mêmes spectateurs. Curieuse guerre en vérité que celle où les deux opposants se partagent un même allié : le public.

En fait, si guerre des Bond il y a, ce n'est pas tant celle de Roger Moore contre Sean Connery que celle de Sean Connery contre Sean Connery. Beaucoup plus qu'*Octopussy*, la référence des gens qui vont voir *Jamais Plus Jamais* est *Dr. No* ou *Bons baisers de Russie*. A qui va-t-on comparer Sean Connery? A lui-même il y a vingt ans.

De ce point de vue, *Jamais Plus Jamais* ne peut prétendre à une réussite totale. Non, le Bond d'aujourd'hui n'est plus celui des débuts, et les rides du visage de Connery (même si le corps est assez bien conservé dans son ensemble) nous empêchent de retrouver en lui la jeune brute animale des premiers épisodes. La faute n'est d'ailleurs pas celle de Connery, mais bien plutôt celle de tous ceux qui ont conçu le film et qui ont eu le tort de ne pas aller jusqu'au bout de leurs idées. Puisque *Jamais Plus Jamais* a été construit sur le principe de "Sean Connery est James Bond", il eût mieux valu l'appliquer complètement, au point de le renverser en 'James Bond est Sean Connery". Et James Bond n'aurait pas fait le jeune homme comme il continue à le faire dans d'invraisemblables cascades (bien plus invraisemblables en outre quel celles des premiers films) ; au contraire, il aurait peut-être eu un peu de mal à courir, moins de facilité à séduire les demoiselles, et il aurait été chauve comme Sean Connery (on ne peut que regretter l'abandon de cette idée, puisqu'elle avait été envisagée). Certes, la première partie du film envoie bien Bond dans une clinique où il est censé se refaire une santé en suivant un régime alimentaire draconien, mais on n'a à aucun moment le plaisir de voir Bond redevenir Bond, puisque le foie gras de Strasbourg qu'il dissimule dans sa valise lui donne une condition physique aussi bonne que celle qu'il aurait en avalant la salade de pissenlits du menu officiel.

Connery a beau jouer son rôle sérieusement, ou, comme disent les Américains, *straight*, il ne peut éviter dans le film, à cause de cette position en porte-à-faux, d'introduire des éléments comiques qui le rapprochent plus de Roger Moore que du Sean Connery des origines. La confusion, si l'on peut dire, est claire dès la séquence d'ouverture, lorsqu'une musique sirupeuse de Michel Legrand désamorce la suite d'exploits de Bond qu'elle accompagne, et lorsqu'on s'aperçoit immédiatement après, en revoyant les mêmes images sur un écran de télévision, qu'il s'agissait d'un entraînement. *Bons baisers de Russie* s'était aussi amusé, avant *Jamais Plus Jamais*, à faire mourir Bond dans son prégénérique, mais le truc employé - celui de la répétition d'un combat *chez les méchants* - contribuait à poser la présence de la mort dès le prologue : si "notre" James Bond n'était pas mort, le méchant qui s'était déguisé en Bond avait bel et bien été étranglé.

Les bondophiles purs et durs émettront donc sans doute des réserves devant ce *Bond* qui sacrifie d'une certaine manière plus au spectacle qu'à la vraisemblance, d'autant plus qu'on leur a aussi changé, par la force des choses, toute la galerie des personnages secondaires. La modification de "Q" (le fournisseur de gadgets) est une réussite, dans la mesure où elle concrétise ce que nous avions toujours deviné, à savoir que l'agacement bougon de "Q" cachait une profonde affection pour Bond. Plus même : la reconnaissance d'un frère. Il faut voir Alec McCowen, fatigué des tyrannies administratives, accueillir l'arrivée de Bond en se réjouissant à l'avance de cette intrusion assurée du sexe et de la violence qu'elle signifie... et Bond s'adresser à lui en l'appelant pour la première fois par son prénom - Algernon -, car, oui, "Q" avait un prénom ! Mais, à côté de cette excellente trouvaille, fallait-il faire de "M" une espèce de petit chef abruti, lors qu'on l'avait vu avec toute l'élégance et la froideur affectueuse de Bernard Lee? Le choix d'Edward Fox (le héros de *Chacal*) n'était pas *à priori* mauvais. Il aurait pu contribuer à remplacer les traditionnels rapports de père à fils qui unissaient "M" à



Les femmes selon St Fleming · (de gauche à droite





el

Kim Basinger, Sas Kia Cohen Tangi et Barbara Carrera Ci-dessus Gavin O'Herlihy

Bond par des rapports plus égaux, plus violents. Bond aurait pu avoir à se battre - Edward Fox ayant à peu près le même âge que Connery - contre un autre lui-même à l'intérieur de son service. C'est contre un bureaucrate gâteux que s'affirme platement son indépendance. Moneypenny non plus ne vaut pas la précédente. Ce n'est pas que Pamela Salem (qui succède à Lois Maxwell) joue mal. C'est quelle n'a rien à jouer. Une scène où elle se contente d'accueillir Bond. D'autres entorses sont faites aux canons de l'Evangile selon Saint James. L'affrontement traditionnel entre Bond et le Méchant autour d'une table de casino ne se fait plus ici sous la forme d'une partie de cartes, mais d'un jeu vidéo peu spectaculaire et incompréhensible. On peut croire à une partie de cartes, même lorsqu'on en ignore les règles, parce qu'on sait qu'elle correspond à une réalité, mais ce jeu vidéo est à la fois incompréhensible *et* imaginaire. Puisqu'on parle de méchants, on pourra regretter que le scénario trouve nécessaire d'en offrir deux, Blofeld et son agent exécuteur Largo, pour se désintéresser très vite du premier. Pourquoi Bond en effet n'irait-il pas attaquer le SPECTRE à son sommet? Réserve-t-on Blofeld pour une suite - intitulée *Encore Plus Encore? Opération Tonnerre* avait la même redondance, mais Blofeld, restant invisible et aperçu seulement comme une paire de mains caressant un chat blanc, demeurait comme une menace abstraite.

Il convient toutefois d'arrêter là ces reproches. Sans vouloir minimiser le rôle et l'importance des fans de Bond dans le succès de la série - et l'auteur de ces lignes se considère lui-même comme un fan -, ce succès est venu d'abord et avant tout du grand public. Et le grand public ne va pas voir un *Bond* avec un manuel d'orthodoxie bondienne dans les mains. Il va simplement voir un film. Et il faut peut-être citer ici cette déclaration, prétentieuse ou modeste, comme on voudra, mais *honnête*, du réalisateur Irvin Kershner : "En ce qui me concerne, il n'y a

Klaus-Maria Brandauer.





Barbara ou le péché originel...

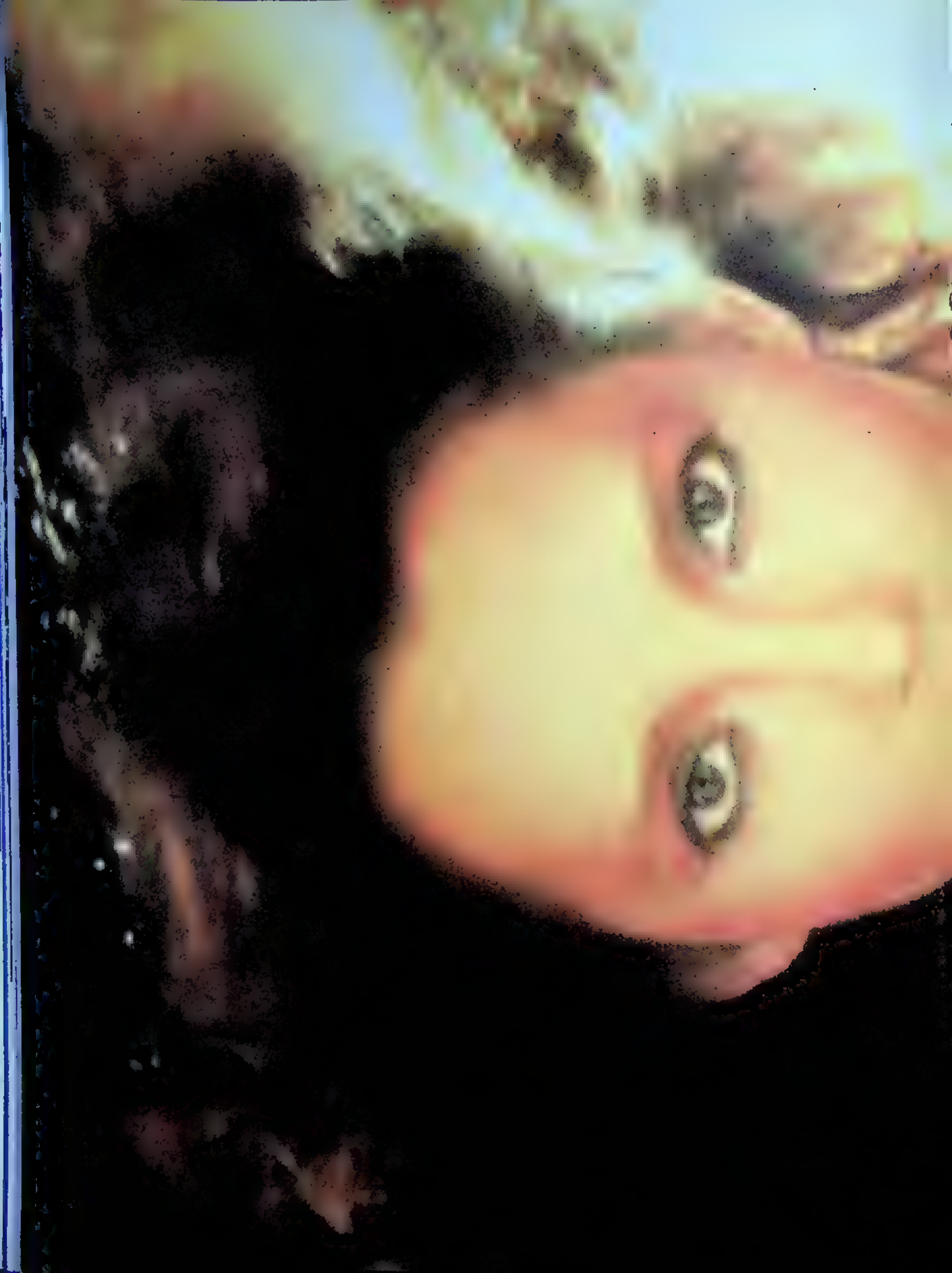
jamais eu de *Bond* avant *Jamais Plus Jamais* : je n'essaie de copier aucun modèle. J'essaie de trouver un style pour une histoire qui doit devenir un film. Et je pense que cette démarche est celle de tout cinéaste. On essaie de trouver le style qui convient au sujet".
Or il y a un style dans *Jamais Plus Jamais*. *Octopussy* se sert d'un rythme éblouissant pour donner de l'élégance à des décors qui sortent d'un Prisunic. *Jamais Plus Jamais* est plus lent, et pourrait même sans doute s'accommoder d'une vingtaine de minutes de moins, mais peut se permettre cette lenteur parce qu'il offre l'élégance qu'on est en droit d'attendre dans sa *mise en scène*, au sens le plus large du terme. Les chambres et les couloirs d'hôpital ont l'air de vraies chambres et de vrais couloirs d'hôpital. Les décors ne pratiquent jamais la surenchère. Kershner ne se fatigue pas à nous montrer la piscine tapageusement vantée par la publicité comme l'une des merveilles du yacht de milliardaire sur lequel il a tourné. Elle ne l'intéresse pas. Kershner accepte les gadgets, mais s'efforce toujours d'intégrer les éléments du décor dans son histoire, ne dédaignant pas dans certains cas de jouer avec les personnages et les objets comme sur une scene de théâtre. Bond se sert d'un couteau de cuisine pour se battre avec le méchant qui le poursuit dans une cuisine; d'une fiole lorsqu'il le poursuit dans un laboratoire; d'un vieux cordage quand il est attaque par un requin.

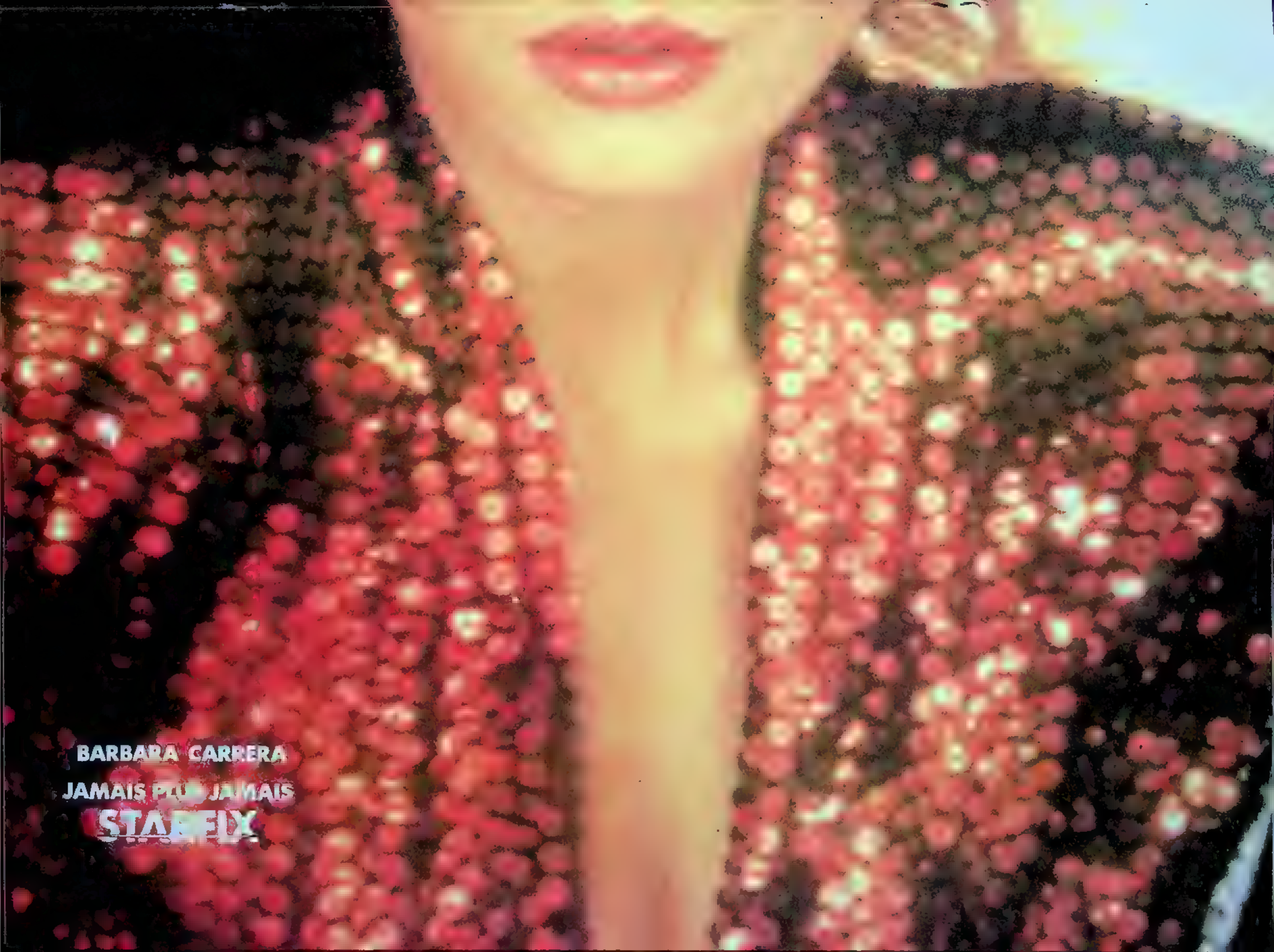
Comme on peut le voir, Kershner n'a rien contre les scènes d'action. *Jamais Plus Jamais* contient l'une des poursuites à moto les plus spectaculaires qu'on ait vues depuis longtemps, des bagarres chorégraphiées avec art et humour, une tentative de renouvellement intéressante du thème de la fuite, avec cette fois-ci l'aide d'un cheval. Et une séquence d'action qui résume à elle seule la construction de base de *tous* les *Bond*. Contraint par les méchants de monter avec sa moto dans un camion, Bond parvient à faire demi-tour à l'intérieur du camion et à se faire demi tour a l'intérieur du camion et à se catapulter par-dessus les méchants à l'extérieur. Or c'est bien ce que Bond fait dans toutes ses aventures : dans une première partie, il s'efforce de pénetrer chez le Méchant (cf. *Dr. No, Goldfinger, Opération Tonnerre...*); dans une seconde partie, il s'efforce de s'évader.
Ce qui visiblement n'intéresse pas beaucoup Kershner, ce sont les gadgets. Significativement, ils n'apparaissent que vers la fin du film, lorsqu'il est temps de résoudre quelques situations conventionnelles déjà vues mille fois (stylo-pistolet reprenant la cigarette-pistolet d'*On ne vit que deux fois*, montre-laser permettant d'ouvrir des menottes, etc...). Bien plus, la traditionnelle explosion finale du repaire du méchant (la seule chose dans le film d'ailleurs à rappeler l'esthétique des *Bond* de Roger Moore) laisse Kershner tellement indifférent qu'il l'abandonne en route pour offrir une autre fin, fort peu spectaculaire, intimiste, où se retrouvent dans le lieu clos d'une rivière souterraine, accessible par un puits (cette

(suite page 52)



La morsure de Fatima, la femme-serpent, a un goût de poudre.




BARBARA CARRERA
JAMAIS PLUS JAMAIS
STARFIX

Les "JAMES BOND

Woolfie, le loup libidineux de Tex Avery, a adoré *Octopussy*, surtout le passage dans l'île des femmes, et depuis il complote à Hollywood pour devenir 007 à la place de Moore dans *From a View to a Kill*, le prochain *James Bond*. Etant personnellement, pour des raisons génétiques, moins portée sur la pulpe, j'ai nettement préféré *Jamais Plus Jamais*, où la *decorum girlum* est certes plus rare, mais où sévit l'étincelante, la perverse, la violente Barbara "Fatima" Carrera dont le seul véritable plaisir est de tuer. Et, comme on ne fait réellement bien que ce que l'on aime, Fatima tue à ravir...



Commençons par le commencement : il y a deux catégories de James Bond Girls : les figurantes, et les participantes. Les premières se déhanchent voluptueusement dans le lointain pendant que les secondes se déhanchent voluptueusement dans le lit de James. (Ah non, James tout court, ça fait valet de pied, l'horreur. Dans le lit de Bond, donc). Les figurantes font partie du paysage. Ce sont en quelque sorte des corps dans le décor. Les participantes, continuons nos arithmétiques opérations, se divisent en deux grandes catégories : les gentilles (celles qui aident James Bond) et les méchantes (celles qui ne pensent qu'à lui tirer dans les pattes). Jusque-là, c'est très simple et je suis sûre que tout le monde suit bien. Après, ça se complique un peu. Il y a celles qui ont l'air gentil et qui en fait sont méchantes, pas tant par antipathie personnelle (comme chacune sait, Bond est par définition irrésistible) que parce qu'elles sont maquées par l'Ennemi, et l'ennemi de leur ami devient par définition leur ennemi. Souvent, les fausses gentilles du début, qui étaient en fait des méchantes, repassent vers la fin du film dans le camp des vraies gentilles, après être bien sûr passées dans le lit de Bond, donc. Et c'est comme ça depuis une bonne douzaine de films...
Quand on demande aux fans (catégorie mâle) de Bond si ils ont noté une évolution dans le rôle de la James Bond Girl, ils se mettent à ricaner, parlent de belles paires de fesses mais de poitrines plutôt décevantes, après celles de Russ Meyer, vous pensez (c'est incroyable, ce que le vieux Russ peut faire de tort aux autres films pleins de femmes qui paraissent toutes légères à côté des siennes). Ensuite, si vous avez le malheur de vous adresser à plusieurs interlocuteurs à la fois, il s'ensuit un chaos indescriptible où chacun essaie de se souvenir du nom de sa Bond Girl préférée, de la scène où elle mettait du rouge à ongle, et du **Bond** où elle



JILL ST. JOHN.

SHIRLEY EATON.

JANE SEYMOUR.

URSULA ANDRESS.


CAROLE BOUQUET.

MAUD ADAMS.

apparaissait – d'ailleurs était-ce vraiment un **James Bond?** Heureusement, il s'en trouve un, plus érudit que les autres, qui vous explique que oui, il y a une évolution puisque dans **Octopussy**, pour la première fois, une femme est vraiment à la hauteur de James Bond; d'ailleurs, ils se le disent au milieu du film : "On est de la même race, tous les deux". Ça, c'est vraiment une des répliques que je préfère du film. La même race! Faut quand même pas pousser. Miss Octopussy est du genre à faire passer des messages. "Je forme des femmes libres et libérées" ; ce qui n'est pas trop le style du Fleming Bond. Et puis elle est à fond du côté de J.B., avant même de le rencontrer. Il n'y a pas de méchantes dans **Octopussy**, et c'est navrant. *"Oui, mais il y a des (Gloups) super poulettes dodues, surtout celles qui se baignent dans la piscine du palais flottant, et le moment où il y en a une qui sort de l'eau de dos sans rien dessus, Rahhh clonkwaouuuuuh!"* Hé là?... Mais qu'est-ce qui se passe? Par St James! Woolfie... Cette saloperie de loup est en train de squatter mon espace-article. Woolfie, fous le camp, je bosse sérieusement, moi! A part ça, il faut reconnaître que ce vieil obsédé n'a pas complètement tort. **Octopussy** est un véritable fessetival de la décorative James Bond Girl; il y en a partout : devant, derrière et sur le côté. *"Slurp slurp miam miam... Les gamines du cirque sont pas mal non plus, bien qu'un peu habillées à mon goût. Sauf les trapézistes, évidemment, mais par le petit panier du Little Red Chaperon, il faut surtout parler de l'assaut final du château. Ça, c'est du siège rondement mené... Waf! J'en vois une, là-bas, qui... Ouch!"*

Ça y est, ce crétin de Woolfie a encore perdu ses yeux, qui lui ont jailli des orbites comme deux yoyos. A quatre pattes sous mon bureau, il les cherche à tâtons. On va être tranquille cinq minutes, et je vais prudemment rembrayer sur la James Bond Girl majeure, ça a l'air de moins exciter le loup.

VRAI OU FAUX?

Octopussy est une femme décente, une femme de tête. Bien sûr, elle se jette à celle de Moore, mais ça c'est normal puisque c'est 007. Quand même, ça fait drôle. D'abord parce que Maud Adams a l'air vrai, ce qui dérange dans un Bond où tout le monde a l'air faux.

Ensuite, il faut bien l'avouer, je n'ai jamais réussi à croire que Roger Moore aimait vraiment les femmes – les aimait de façon bondienne. C'est un type sympathique parce que plein d'humour, mais quand il fait le plan séducteur, franchement, ça coince. Alors que Sean Connery semble n'avoir aucune difficulté à assumer la réputation de 007. La propre image qu'il a donnée à 007, en fait. Quand, dans **Jamais Plus Jamais**, il passe chez "Q", l'accueil de celui-ci est enthousiaste. Ras-le-bol de la bureaucratie, avec vous c'est le retour au sexe et à la violence, dit-il en substance. Et c'est un peu l'opinion générale qu'il résume là. Moore est un brave garçon, mais niveau extases sur l'oreiller, c'est plutôt le calme dans les précédents Bond.

Et c'est sans doute la virilité de Sean Connery, toujours visible à l'écran malgré sa moumoute argentée, qui rend inutiles dans le film les armadas de minettes en bikini. A côté du couple Moore/Adams, le duo Connery/Carrera est nettement plus passionnant. Et passionné. Il faut dire que Fatima est une véritable bombe – ce qu'elle prouvera de façon explosive et à son corps défendant à la fin. Elle a un look terrible, et il est impossible d'oublier en la regardant qu'elle a longtemps été mannequin. Cette fille a appris à bouger, à porter génialement les tenues les plus folles, et quand on la met face à un objectif, elle se débrouille pour faire des étincelles. Dans sa tête, il y a toujours de la musique et elle tue en chantonnant, au comble du plaisir. Quelle belle garce! D'ailleurs, si Woolfie ne se tient pas tranquille, je la lâche. Il aura le choix entre affronter les requins, un serpent, ou de la dynamite. Sans oublier sa charmante jarretière porte-seringue. Que préfères-tu, Woolfie? Prudent, Woolfie ne répond pas. De toute façon, on le sait déjà, le genre de fille qui lui fait perdre la tête ne court pas **Jamais Plus Jamais...** *"La dame des Bahamas a le ventre qui plisse comme une vieille chaussette"*. Mon Dieu! les loups sont aussi méchants que les gens. Il y a aussi Domino, mais elle donne plutôt dans le sportif, danse acrobatique et Health Center, ce qui décourage notre loup. Aussi blonde et charmante que Fatima est brune et malfaisante, Domino aime sincèrement Bond. Avant, elle aimait sincèrement Largo, mais quand elle a appris que celui-ci avait fait occire son frère tendrement chéri, elle a compris qu'elle s'était trompée d'histoire d'amour et a offert son cœur blessé et son corps musclé à Bond, qui a pris le lot sans faire le détail...

LES PRINCIPALES JAMES BOND GIRLS

Ursula ANDRESS – *Honey Rider* dans *Dr. No* (1962)
Daniela BIANCHI – *Tatiana Romanova* dans *Bons baisers de Russie (1963)*
Honor BLACKMAN – *Pussy Galore* dans *Goldfinger (1964)*
Jana SEYMOUR – *Solitaire* dans *Vivre et laisser mourir (1973)*
Britt EKLAND – *Mary Goodnight* dans *L'homme au pistolet d'or (1974)*
Barbara BACH – *Major Anya Amasova* dans *L'espion qui m'aimait (1977)*
Claudine AUGER – *Domino* dans *Opération Tonnerre (1965)*
Luciana PALUZZI – *Fiona* dans *Opération Tonnerre (1965)*
Mie HAMA – *Kissy Susuki* dans *On ne vit que deux fois (1967)*
Karin DOR – *Helga Brandt* dans *On ne vit que deux fois (1967)*
Diana RIGG – *Tracy Vicenzo,* la seule à avoir épousé Bond dans *Au service secret de Sa Majesté (1969)*
Jill St. JOHN – *Tiffany Case* dans *Les diamants sont éternels (1971), aux côtés de*
Lois CHILES – *Holly Goodhead* dans *Moonraker (1979)*
Caroline BOUQUET – *Melina Havelock* dans *Rien que pour vos yeux (1981)*
Maud ADAMS – qui, avant d'être *Octopussy* (1983), était déjà apparue dans *L'homme au pistolet d'or*
Barbara CARRERA – Fatima Blush dans *Jamais plus jamais* (1983).
Et, bien sûr, **Lois MAXWELL**, l'éternelle *Miss Moneypenny,* assistée dans *Octopussy* par **Michaela CLAVELL**, dite *Penelope Smalbone.*


BARBARA CARRERA.

L'EVE DES BOND GIRLS

A l'origine, le but de ce papier était de vous raconter l'évolution des Bond girls. Chose qui s'est révélée doublement impossible : primo la Bond Girl ne change pas. Elle reste à sa place. Voir Monneypenny, la seule femme que l'on retrouve d'un Bond à l'autre et qui, à mon avis, joue au deuxième degré le rôle de la secrétaire sédentaire amoureuse du super agent. (On n'a jamais vu un fonctionnaire s'enflammer pour de bon !). Secundo, et ça fiche tout par terre, la seule Bond Girl réellement à la hauteur de 007 est la première, je veux parler d'Ursula Andress dans **Dr. No.** Quand en 62 Terence Young cherchait désespérément une compagne pour Bond, il voulait trouver "une fille dont la simple vue rende le pouls plus rapide". Il a flashé sur Ursula, alors Derek. Honey Rider (quel joli nom !) n'était ni méchante ni gentille. Sa route croisait celle de Bond le temps d'une aventure, tout simplement. Et elle apportait au film, en plus de sa beauté ravageuse, une espèce d'animalité personnelle et indépendante qui lui permettait d'exister de façon autonome, en évitant de se faire bouffer par l'attraction de Bond. Ursula Andress est d'ailleurs une des très rares actrices, sinon la seule, qui ait commencé sa carrière dans un **Bond** et ait ensuite connu une "brillante carrière internationale", comme on dit. Elle déchaîna les passions dès la sortie du film, au point qu'un journaliste enfievré écrivit à son propos qu'elle était la seule femme du monde capable de rester belle, et peut être même plus belle encore, en sortant de l'eau, le corps et les cheveux mouillés. Ça, c'est du lyrisme ou je ne m'y connais pas. *"Foutaises ! ! Moi je préfère les Octopussy Girls. Ça, c'est des femmes... Elles savent faire la danse du ventre, elles. Et quel punch ! Personne n'aurait sur ses tablettes l'adresse personnelle de Kristina Wayborn, par hasard ? Je la lui échange contre celle du petit chaperon rouge, qui est une sacrée Lolita, entre nous soit dit...".* Srogneugneu ! Je sens la starforce extra forte me monter au nez, et plaque tout pour aller me colleter avec ce maudit loup. Woolfie, vieux phallo, numérote tes abattis ! Un bataillon de James Bond Girls et moi-même nous mettons en route pour te piler la tronche. Va te planquer chez père-grand 700707, c'est ta dernière chance !■

JAMAIS PLUS JAMAIS

(suite de la page 44)

descente symbolisant un retour aux pulsions premières des personnages), les trois acteurs principaux du drame - le Bond, la Belle et le Méchant.
C'est le producteur Jack Schwartzman qui a insisté sur l'importance des missiles nucléaires dans le film. Le réalisateur Irvin Kershner a d'autres intérêts qu'une paire de bombes atomiques et qu'un temple sous-marin en train de s'écrouler. Et ces autres intérêts, ce sont les personnages. Brandauer, dans le rôle de Largo, fera encore une fois tiquer bien des puristes. Son interprétation théâtrale et parfois à la limite de l'hystérie le place à des années-lumière de la folie si méthodique et si rassurante d'un Dr. No, d'un Goldfinger, ou d'un Blofeld (voilà d'ailleurs qui pourrait justifier le choix de *deux* méchants dans *Jamais Plus Jamais*), mais elle fait de lui le premier méchant franchement fou, franchement imprévisible, et peut-être franchement inquiétant de la série.

La méthode, Kershner la place ailleurs. Dans sa mise en scène. Sans négliger le spectaculaire, il s'attache encore plus à établir des *correspondances* visuelles. Les corrélations peuvent être très simples : nous voyons par exemple chez "Q" le squelette de la moto que nous verrons à l'œuvre plus tard dans le film. Mais d'autres rapports sont plus subtils : Bond commence par envoyer une casserole d'eau à la figure de son adversaire avant de lui jeter quelques minutes plus tard le contenu d'une fiole chimique ! La Méchante ignore qu'en posant une bombe à côté d'une paire de chaussures de Bond, elle a comme une vision prémonitoire de ce qui sera son sort à elle : lorsque Bond l'aura réduite, elle, en poussière, il ne restera d'elle qu'une paire de chaussures à hauts talons. Et, si l'on voulait s'amuser encore plus, on pourrait dire que les Méchants, en donnant à l'un des leurs un œil qui reproduit exactement celui du Président Reagan (car c'est par l'œil qu'on identifie les gens importants lorsqu'il faut prendre des décisions définitives...), se placent du même coup du côté des défenseurs de l'ordre !
Avec un Bond qui danse un tango avec la maîtresse du méchant sur un parquet qui rappelle un échiquier, avec un Bond qui embrasse la maîtresse du Méchant devant un miroir sans tain derrière lequel se trouve, noir *alter ego*, le Méchant lui-même, Kershner offre plus qu'un spectacle. Il crée des images.
Et, tout en s'éloignant d'eux sur bien des points, *Jamais Plus Jamais* retrouve sans doute ce qui faisait l'essence des premiers films : une certaine ambition.

FREDERIC ALBERT LEVY ■

FICHE TECHNIQUE :

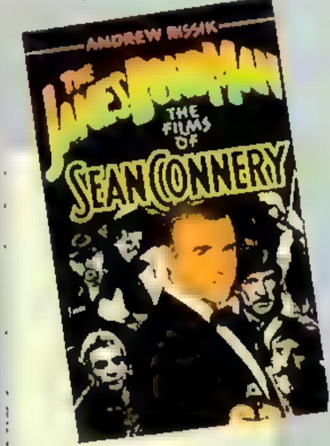
JAMAIS PLUS JAMAIS (Never Say Never Again). 1983. U.S.A. 134'. 35 mm. Technicolor. Cinemascope. R : Irvin Kershner. PR : Jack Schwartzman. SC : Lorenzo Semple, Jr. PH : Douglas Slocombe. DEC : Stephen Grimes. REAL. Séquences sous-marines : Ricou Browning. COST : Charles Knode. MUS : Michel Legrand. Avec : Sean Connery (James Bond), Klaus Maria Brandauer (Largo), Max von Sydow (Blofeld), Barbara Carrera (Fatima Blush), Kim Basinger (Domino), Bernie Casey (Felix Leiter), Edward Fox ("M"), Alec McCowen ("Q"), Saskia Cohen Tanugi (Nicole), Rowan Atkinson (Agent consulaire).

JAMES BOND DOUBLE ZERO SEPT ! MAIS QUI DOUBLE JAMES BOND ?

Cinéphile, mon semblable, mon frère, tu méprises *a priori* et *a posteriori* la version française. Pour toi, il n'y a qu'une référence : la vého. Pourtant, outre le fait que c'est par sa version doublée qu'un film est connu du (grand) public, il suffit d'entendre Klaus Maria Brandauer répéter trente fois la même réplique de deux mots, chaque fois avec la même fraîcheur, pour comprendre que l'*exigence* n'est pas une notion étrangère aux studios de doublage. A certains studios tout au moins. Car oui, ce n'est qu'au bout de trente fois qu'on jugera que Largo le Méchant parle aussi bien en français qu'en anglais.
Mais tout le monde ne peut pas, comme Brandauer, se doubler soi-même. Sean Connery réserve son accent écossais pour les publics anglo-saxons. En France, il parlera comme Jean-Claude Michel. Jean-Claude Michel ne connaît pas vraiment James Bond (bien qu'il l'ait déjà fait parler dans *Au Service Secret de Sa Majesté*, quand il avait le visage de George Lazenby), mais Sean Connery, c'est une autre affaire. Il lui donne sa voix depuis qu'il a quitté Bond. Au total, une vingtaine de films. Plus ou moins difficiles. *Jamais Plus Jamais* plutôt moins que plus. "Toutes proportions gardées, explique Michel, il se passe pour moi la même chose que pour Sean Connery : il est plus aisé de doubler un *Bond* que de doubler *Cinq jours, ce printemps-là*, comme il a été sans doute plus facile pour lui de jouer dans *Bond* que dans le film de Zinneman."
Jean-Claude Michel s'interdit tout jugement critique sur les acteurs qu'il double. "Il faut essayer autant que possible de retrouver les intentions de celui qu'on double. A aucun moment, il ne faut se dire qu'on va "améliorer" telle réplique qu'il aurait mal prononcée. Un bon doubleur ne doit pas se précipiter sur le texte qu'il a à dire ; sa première tâche est d'entendre les dialogues originaux. Ceux qui ne se préoccupent que du texte peuvent se livrer à de brillantes reconstructions, mais celles-ci risquent d'être tout à fait déplacées dans l'ensemble auquel elles doivent s'intégrer."
Bien sûr, en tant que doubleur, Jean-Claude Michel a ses préférences. Tout en s'abstenant de juger, il est bien contraint d'avouer qu'"un bon acteur est plus facile à doubler qu'un mauvais acteur", puisqu'il offre une plus grande variété de références (ses gestes, son visage, etc.). Et il ne cache pas sa fierté d'avoir doublé, à côté de Sean Connery, des gens comme Robert Mitchum, Richard Burton, ou Charlton Heston.
Il ne rencontre jamais ses *alter ego* dans la réalité. C'est tout juste s'il a aperçu de loin, à la première parisienne de *Ben Hur* Charlton Heston. Une occasion manquée ? Pas vraiment : dans la semaine qui suivit, Heston lui envoyait une longue lettre pour lui dire qu'il avait su trouver pour certaines répliques le ton que lui n'avait jamais réussi à trouver en anglais. "Le doublage est un mal, mais un mal nécessaire. Et qu'on peut accepter s'il est fait avec honnêteté et avec cœur." Pour vérifier, il suffit d'aller voir, non, d'aller *entendre Jamais Plus Jamais*.

F.A.L.

Saviez vous qu'il existe depuis 1978 un très sérieux fan club de Bond ? Pour profiter de tous les avantages d'un tel club : affiches, photos, matériel divers et échange entre membre, contactez : James Bond Club 007 de France. c/o JM Paland, B.P. 281, 75525 Paris Cedex II

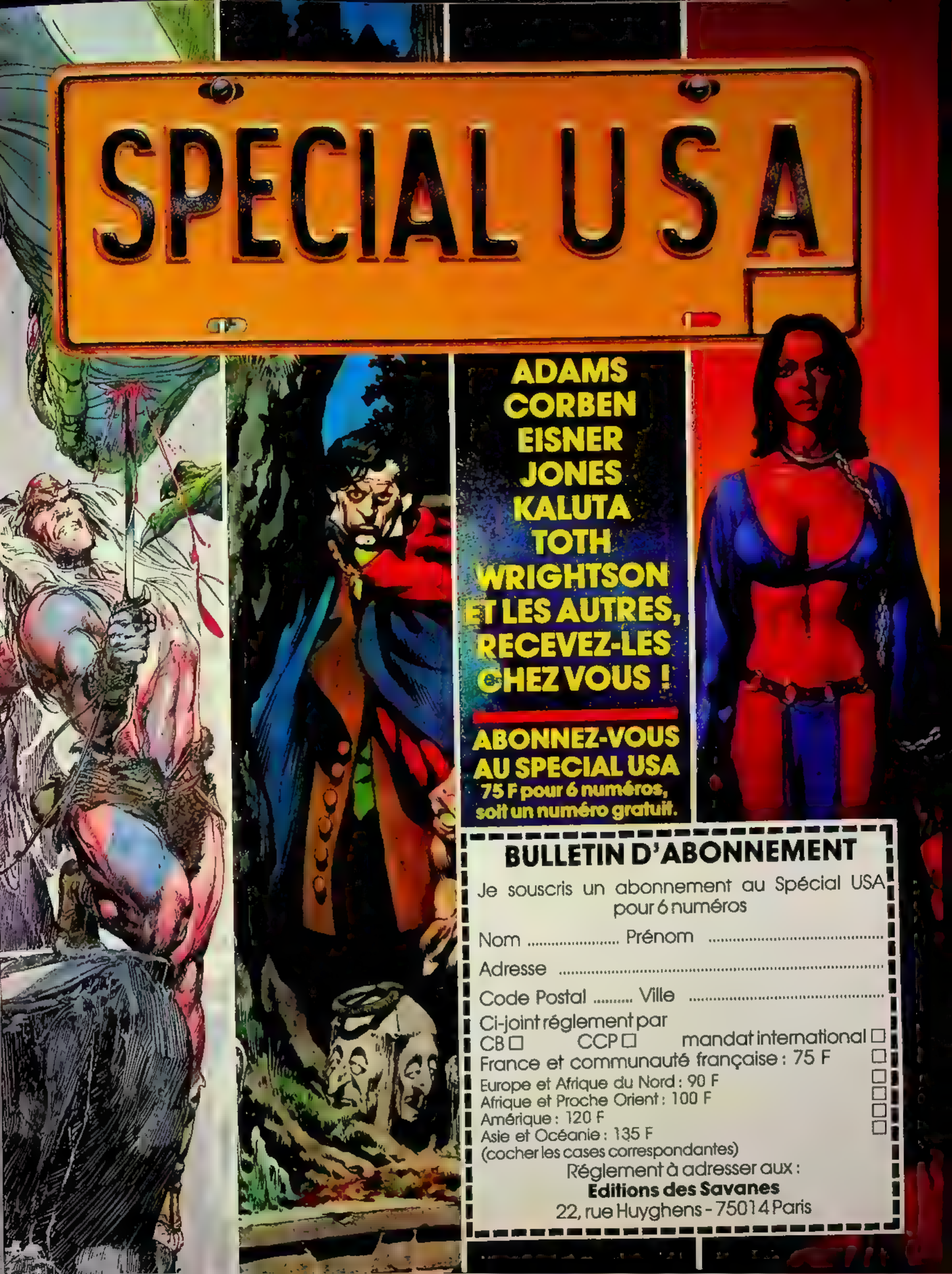


THE JAMES BOND MAN

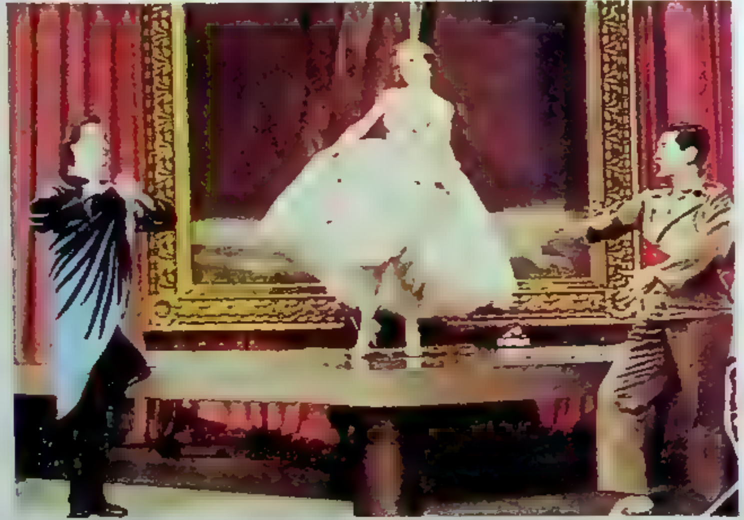
The Films of Sean Connery
by Andrew Rissik. Elm Tree Books, Londres.

Voici le troisième livre sur Sean Connery à sortir en moins d'un an. Quelle aBONDance ! Mais cette abondance n'est pas redondance : alors que les deux ouvrages précédents mettaient l'accent sur la biographie de Sean Connery, **The James Bond Man** *s'attache presque exclusivement aux films. Si la place accordée à l'information reste grande, ce qui prévaut ici, c'est l'analyse : comme l'annonce le titre –* **James Bond** *n'étant pas simplement là pour attirer l'acheteur –, l'ouvrage s'efforce d'établir le portrait d'un acteur qui n'existe finalement dans l'esprit des gens, positivement ou négativement, que par James Bond.. Andrew Rissik, développant des travaux qu'il avait pu entamer dans la revue anglaise* **Films Illustrated**, *aujourd'hui disparue malgré – ou à cause de – son exceptionnelle qualité, part à la recherche d'un homme imaginaire. Non pas Sean Connery, mais l'homme-James Bond. Il n'est pas sûr que son enquête soit menée jusqu'au bout, ne serait-ce que parce que, commerce oblige, l'ouvrage a dû être terminé avant la sortie de* **Jamais Plus Jamais.** *Mais le déroulement de l'enquête, avec les témoignages de différents réalisateurs et acteurs, avec les remarques sur l'évolution de Connery dans le rôle de Bond et dans d'autres rôles, avec ses commentaires sur des points jusque-là négligés par tous les exégètes bondiens (l'importance du générique par exemple), en un mot ce* **dossier** *mérite amplement de rejoindre le classeur 007.*

F.A.L.



SPECIAL USA
ADAMS
CORBEN
EISNER
JONES
KALUTA
TOTH
WRIGHTSON
ET LES AUTRES,
RECEVEZ-LES CHEZ VOUS !
ABONNEZ-VOUS AU SPECIAL USA
75 F pour 6 numéros, soit un numéro gratuit.
BULLETIN D'ABONNEMENT
Je souscris un abonnement au Spécial USA pour 6 numéros
Nom .... Prénom ....
Adresse ....
Code Postal .... Ville ....
Ci-joint réglement par
CB ☐ CCP ☐ mandat international ☐
France et communauté française : 75 F ☐
Europe et Afrique du Nord : 90 F ☐
Afrique et Proche Orient : 100 F ☐
Amérique : 120 F ☐
Asie et Océanie : 135 F ☐
(cocher les cases correspondantes)
Réglement à adresser aux :
Editions des Savanes
22, rue Huyghens - 75014 Paris







5000 DOIGTS... ET UNE ARAIGNEE AU PLAFOND

par
Claire Lionel.

Pour ma première critique cinéma, on peut dire que je suis gâtée : "Les 5000 doigts du Docteur T" est un truc totalement insensé, qui nage en pleine fantastique-fiction. Je n'ai d'ailleurs pas encore réussi à démêler ce qui était le plus dingue dans l'histoire : que Roy Rowland ait eu un jour l'idée de réaliser un tel film, ou que la Columbia lui ait filé les sous pour le faire...

La réponse se trouve sans doute du côté du succès des *Magicien d'Oz* et autres *Little Nemo* : ceci est une histoire touchant au fantastique, destinée à être contée aux enfants mais inévitablement écrite par un adulte pour séduire avant tout les parents des marmots, et tous ceux qui ont envie d'échapper à la réalité. Le scénario des *5000 doigts* a bien sûr été conçu par un spécialiste des contes enfantins, le célèbre docteur Seuss, et son message est d'une limpide clarté : pour fuir le réel, il suffit de s'endormir. De l'autre côté du rêve, tout peut arriver, le pire comme le meilleur, mais toujours différemment qu'à la maison, ce qui est au fond le plus important quand on a dix ans... Dans *le Magicien d'Oz*, le personnage central est une (fausse) petite fille (Judy Garland avait près de 17 ans quand elle interpréta ce rôle) qui, pour sauver son toutou chéri, affronte une affreuse sorcière moitié en chantant, moitié en dansant (en fait, ce sont surtout les autres qui dansent). Dans *Les 5000 doigts*, c'est un vrai petit garçon qui préfère le base-ball au piano et tient tête au terrible docteur Terwiliker, en chantant (ici, ce sont uniquement les autres – les adultes – qui dansent). Le chien fidèle est là aussi, élémentaire, mais uniquement pour jouer les utilités. .

Quand, au cinéma, on projette un enfant au milieu d'un groupe de grandes personnes, c'est en fait sournoisement pour avoir son avis sur le monde des adultes. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le résultat est mitigé, à la limite de l'équivoque. Quand il se reflète dans le regard des enfants, l'univers des grands semble inhospitalier au possible. Vexés qu'on ne les prennent pas plus au sérieux, les kids nous trouvent peu fiables, souvent dangereux et presque toujours prétentieux. Prenez ça dans les dents... D'un autre côté, comme c'est un grand qui a écrit l'histoire, ne l'oublions pas, les gamins sont bien forcés de reconnaître qu'ils ont besoin des adultes pour survivre, et cherchent à établir un pacte d'entraide avec la crème des grands. Mais en fait, les enfants sont-ils réellement si dépendants de nous ? Dans *Lord of the Flies*, qui est un magnifique film plein d'enfants mais absolument pas pour les enfants, la réponse est non. Mais c'est une fiction violemment réaliste, regagnons prudemment la fantasmagorie en technicolor, beaucoup plus sécurisante

Toute la partie "rêve" du film, c'est-à-dire sa quasi totalité, donne une assez bonne idée de la vision que les années cinquante avaient de l'an 2000. Sans se douter qu'ils vivaient une époque formidable, riche, audacieuse et dans le fond bien plus créative que la nôtre, les habitants des fifties adoraient spéculer sur le futur, qui ne pouvait bien sûr être que technologique, atomique, esthétique, plein de superlatifs et parfaitement utopique. L'homme de demain, pensaient-ils avec une naïve émotion, contrôlera parfaitement la machine, et maîtrisera l'énergie. Le moderne deviendra futuriste et il n'y aura plus de papier gras dans les rues... Par contre, les parenthèses "d'époque" qui ouvrent et ferment le film sont, elles, merveilleusement *rockwelliennes*. Impossible, en regardant cet intérieur cossu avec ce gamin malin qui attrape sa balle et sa batte de base-ball et court jouer dehors, son chien sur les talons, de ne pas penser aux chroniques de la vie quotidienne en Amérique vue par le génial Norman Rockwell...







Je crois je rêve...

Le Magicien d'Oz était magique et émouvant, *les 5000 doigts* sont complètement farce. Tout y est démesuré, et quand je dis démesuré, je pense vraiment démesuré : sans commune mesure avec la mesure. Enorme, invraisemblable, forcément un peu inhumain. Dans les gigantesques et superbes décors, les acteurs semblent passablement dépassés par les événements. Partout règne le grandiose, l'impressionnant. Sans crier gare, on passe d'immenses salles vides et parfaitement amidonnées à de très kitsch boudoirs surchargés de fanfreluches froufroutantes. Tout est d'une propreté forcenée : pas question de laisser un papier de malabar traîner sur le sol. La maison du Docteur T est à son image bizarrement construite et sans issue. Dans ce monde de mégalo règnent en maître la chausse-trape, la fausse sortie, le sans-suite et le trompe-l'œil.

Si rien n'y est banal, beaucoup d'éléments ont un côté bancal : le piano géant (pièce maîtresse du jeu, et véritable chef-d'œuvre du genre) fait des vagues, les marches des multiples escaliers sont souvent de guingois et les couloirs se transforment dès qu'on les emprunte en d'inextricables labyrinthes où notre jeune héros en fuite se casse le nez.

L'endroit le plus extraordinaire et le mieux réussi du "château" est à mon avis le Donjon où sont enfermés les non-joueurs-de-piano et dont la décoration atteint des sommets lyriques. Ici va se dérouler un des plus époustouflants ballets de l'histoire du cinéma, un véritable régal pour les yeux. Pas une seule fausse note dans ce concert trépidant, parfaitement orchestré et ahurissant de drôlerie, de prouesses techniques et de trouvailles en forme de gags. Un autre grand moment du film est la danse des affreux serviteurs du mal, qui ont de très coquettes tenues de jogging bicolores avec charmants effets de drapés et gueule passée au brou de noix, pour renforcer leur côté tête de turc sans doute. Quand ils se mettent à chanter tous en chœur qu'ils sont des "*fleurs étranges et vénéneuses*", on se pince pour rester en vie.

Finalement, *les 5000 doigts du Dr T* sont sauvés du ridicule par leur propre démesure, et par la beauté fantastique de certaines images, même si parfois la couleur, lassée de rester là où on l'a mise, décide de jouer les cavaliers seuls et fait "vibrer" la photo, ce qui pose quelques problèmes aux malheureuses rétines chargées de faire le point malgré tout. Les acteurs, par contre, y gagnent une "aura" pas prévue dans le scénario, et je suis sûre qu'à certains moments, avec des lunettes verte et rouge, on verrait le film en relief... Comme je suis une grande fille, j'ai regardé la bouffonne épopée du mégalo Dr T avec des yeux d'adulte, mais je dois avouer en être ressortie en proie à de lointains souvenirs d'enfance : quand j'étais petite, le cinéma était une gâterie exceptionnelle, qui ne se reproduisait pas plus de trois quatre fois par an, et toujours en matinée (c'est-à-dire l'après-midi) le dimanche. De ces trop rares moments d'évasion, si attendus qu'ils en devenaient magiques, j'émergeais toujours avec difficulté, la tête bourdonnante, l'esprit confus et les yeux confits, avec un bâton d'esquimau dans l'oreille gauche, des images plein la cervelle, et une seule envie : y retourner le plus vite possible. En fait, de la même façon qu'il est impossible de faire ressentir aux autres ses propres souvenirs, il est difficile d'expliquer avec des mots de quoi sont fait *les 5000 doigts du Dr T*, et pourquoi ses qualités l'emportent finalement sur ses défauts. Comme ce film, il faut le voir pour le croire, allez-y, je pense que vous ne le regretterez pas... ■

FICHE TECHNIQUE :
LES 5000 DOIGTS DU Dr. T. (The 5000 Fingers of Dr. T. Columbia.) USA, 1953. 88' Couleur. R : Roy Rowland SC : Docteur Seuss. Avec : Peter Lind Hayes, Marie Healy, Hans Conried et Tommy Rettig



·Vidéo·jeunes·



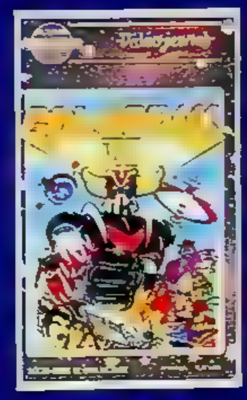
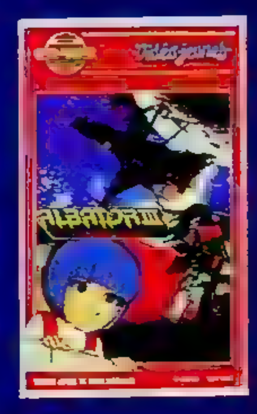































JACQUES CANESTRIER VIDÉO
16, avenue Hoche - 75008 Paris - Tél. : 561.01.11/561.07.68

Blanche-Neige éternelle.

Il était DEUX fois.

Il était une fois une affreuse Marâtre qui voulait être la plus jeune et la plus belle de toutes les femmes et qui était prête pour cela à faire mourir Blanche-Neige, son innocente belle-fille.

Il était une autre fois une compagnie cinématographique nommée Disney qui, elle, avait trouvé pour ses films le secret de l'immortalité...



Le Disney nouveau est arrivé, et, comme presque toujours, le Disney nouveau n'est pas un nouveau Disney. *Blanche Neige et les Sept Nains* est sorti pour la première fois en 1937, autrement dit il y a presque un demi-siècle. C'était le premier dessin animé de long métrage en couleurs et Disney avait dû se battre comme un beau diable pour mener à bien son entreprise, tant elle paraissait folle à ses contemporains. Mais aujourd'hui encore, cette folie pourrait en remontrer à bien des dessins animés "modernes".

En fait, la seule chose qu'on puisse reprocher à *Blanche-Neige*, c'est une certaine démesure. Dans son désir de prouver qu'on *pouvait* concevoir et réaliser un dessin animé de long métrage, Disney a peut-être mis de l'animation même là où il n'en fallait pas. Ce ne sont pas deux ou trois animaux qui se déplacent sur l'écran lorsque Blanche-Neige arrive dans la forêt des Sept Nains, ce sont des légions entières. Et chaque animal a son mouvement propre. Ce ne sont pas Sept Nains façon Dalton qui se meuvent devant nos yeux, ce sont sept individualités particulières. Il faudrait aussi parler du soin des détails, qui fait que, dans la version française, les inscriptions qu'on rencontre dans les décors – par exemple, les noms des nains gravés sur le bois de leurs lits – sont *en français*. Ce luxe n'a plus cours aujourd'hui. On se contenterait d'une poignée de sous-titres pour régler la question. Enfin, tout simplement, il convient d'insister sur la beauté de certains décors ou personnages – à l'exception d'un Prince Charmant tout à fait falot, mais de toute façon sans véritable importance dans le récit. Certaines apparitions de la Méchante Reine semblent tout droit sorties de tableaux de Mucha. Certaines visions de châteaux ou de couloirs rappellent des chefs-d'œuvre de l'expressionnisme allemand.

Ce qui conduit à parler de la *mise en scène* de *Blanche-Neige*. Avec une intelligence étonnante pour quelqu'un qui se lançait dans une entreprise alors expérimentale, Disney a su qu'il fallait ne pas considérer le dessin animé comme un genre cinématographique à part si l'on voulait lui donner toute sa force. Loin de céder aux facilités si tentantes que son instrument lui offrait, il a su au contraire se restreindre : alors que, comme on sait, rien n'est impossible dans un dessin animé, alors qu'on peut tout représenter, Disney a souvent préféré suggérer plutôt que de montrer. Il aurait pu donner par le détail la transformation de la Reine en Sorcière. Mais il ne propose au spectateur rien de plus à voir que Jerry Lewis – quelques décennies plus tard – dans son *Docteur Jerry et Mister Love* : des mains qui se tordent, des ombres sur les murs; rien qu'une vision partielle et indirecte de la métamorphose. Et ces limitations donnent aux fantaisies de l'imagination toute la force du réalisme. Topor a dit un jour que les dessins animés fantastiques ne le passionnaient guère, puisqu'ils ne s'appuient sur aucune référence, un personnage pouvant tomber du haut d'un gratte ciel et se relever comme si de rien n'était. Et Topor n'a pas hésité à faire *mourir* un personnage dès les premières minutes de sa *Planète sauvage*, ce qui semble inadmissible dans un dessin animé traditionnel. Mais Disney avait senti la chose bien avant lui, ne refusant pas même un certain mauvais goût – le crétinisme profond du nain Simplet ne laisse pas de créer un malaise – lorsque cela donnait plus de réalité à ses inventions.

En outre, les excès graphiques de *Blanche-Neige* sont là comme pour équilibrer l'extraordinaire simplicité de l'histoire. Si l'on retire les personnages purement utilitaires (tueur engagé par la Méchante Reine, Prince Charmant nunuche déjà signalé), on se retrouve en tout et pour tout en face de trois acteurs : la Reine, Blanche-Neige, et le groupe des Sept Nains. Contrairement à ce qui se passe assez souvent dans les contes traditionnels, tous les personnages dont l'existence est impliquée par l'histoire restent invisibles : où est le roi ? où est l'employeur des nains ? pour qui travaillent-ils dans la mine ? où sont les sujets de la Reine ?

Peu importe. Les conflits, comme dans tout conte qui se respecte, sont intérieurs. Et Blanche-Neige, la Reine, et les Sept Nains ne sont amenés



à se rencontrer que parce que leurs conflits intérieurs sont similaires. Tous luttent contre le Temps : la Reine refuse de vieillir; Blanche-Neige au contraire s'enfuit du Château pour échapper à son asservissement qui fait d'elle une perpétuelle enfant; les Nains représentent une espèce de compromis douteux, leur apparence physique et leur attitude irresponsable les plaçant sur la frontière entre l'enfance et l'âge adulte.

À cet égard, *Blanche-Neige* est loin d'être le conte un peu gnan-gnan qu'on pourrait croire. L'histoire commence lorsque l'équilibre est rompu. En arrivant chez les nains, Blanche-Neige l'esclave devient Blanche-Neige la Reine. Elle qui ne pouvait qu'obéir prend tout d'un coup en main la destinée d'autrui. Certes, on pourrait lui reprocher de gagner son indépendance en créant d'autres esclaves, mais son intrusion dans la maison des Nains leur ouvre les yeux sur leur propre aliénation. Curieusement en effet, ces nains qui vivent dans une maison qui ressemble à une porcherie sont loin d'être paresseux dans leur ensemble. Le montage nous montre même en parallèle Blanche-Neige nettoyant la maison avec les animaux et les Nains en train de travailler à la mine. Mais ils travaillent visiblement pour autrui, ou au mieux, pour rien. En nettoyant leur demeure et en les obligeant à se laver, Blanche-Neige leur révèle qu'ils pourraient s'occuper d'eux-mêmes avant de s'occuper de la mine. Elle leur fait prendre conscience de leur propre existence.

L'évolution de la Reine est tout à fait parallèle à celle de Blanche-Neige. Celle-ci s'est vieillie en devenant une maîtresse-femme. Celle-là, dans sa recherche de la jeunesse éternelle, ne trouve rien d'autre à faire que de se transformer en vieille sorcière, signant sans le savoir sa propre mort, et renversant les rôles : en empoisonnant Blanche-Neige, elle lui donne une espèce d'immortalité. Elle la "conserve" jeune et belle pour le Prince qui viendra un jour la réveiller. Elle ne se rend pas compte qu'elle dit la vérité en présentant sa pomme empoisonnée à Blanche-Neige comme "un fruit magique qui exauce les vœux". Comme elle ignorait que cette espèce de visage mortuaire qui lui répond dans son miroir est bien d'une certaine façon son reflet.

Oui, on a tellement dit que Disney était un génie du dessin animé qu'on a peut-être oublié que ses films avaient aussi des scénarios. Attention, un Disney peut en cacher un autre...

F.A.L.

FICHE TECHNIQUE

BLANCHE-NEIGE ET LES SEPT NAINS (Snow White and the Seven Dwarfs) Walt Disney Production. D'après le conte des Frères Grimm. Supervision de la mise en scène David Hand - Directeurs des séquences Perce Pearce, Larry Morey, William Cottrell, Wilfred Jackson, Ben Sharpsteen - Supervision de l'animation Hamilton Luske, Vladimir Tytla, Fred Moore, Norman Ferguson - Adaptation du scénario Ted Sears, Otto Englander, Earl Hurd, Dorothy Ann Blank, Richard Creedon, Dick Rickard, Merrill De Maris, Webb Smith - Création des personnages Albert Hurter, Joe Grant - Musique Frank Churchill, Leigh Harline, Paul Smith - Directeurs artistiques Charles Philippi, Hugh Hennesy, Terrell Stapp, McLaren Stewart, Harold Miles, Tom Codrick, Gustaf Tenggren, Kenneth Anderson, Kendall O'Connor, Hazel Sewell - Décors Samuel Armstrong, Mique Nelson, Merle Cox, Claude Coats, Phil Dike, Ray Lockrem, Maurice Noble - Animateurs Frank Thomas, Dick Lundy, Arthur Babbitt, Eric Larson, Milton Kahl, Robert Stokes, [illegible] Al Eugster, Cy Young, Joshua Meador, Ugo D'Orsi, [illegible] Les Clark, Fred Spencer, Bill Roberts, Bernard [illegible], Grim Natwick, Jack Campbell, Marvin Woodward, [illegible] Sam Quakenbush, Ward Kimball, Wooli[illegible] [illegible] Marlach - Avec les voix de Lucie Dolène (Blanche-Neige), [illegible] Cussac (le prince), Claude Gensac (la reine), [illegible] (la sorcière), Richard Francœur (Prof), [illegible] (Joyeux), Jean Daurand (Atchoum), [illegible] (Grincheux), Maurice Nasil (Timide), Georges Hubert [illegible] - Technicolor - 83'.



Le Noël de Mickey.

D'abord, modérer les enthousiasmes. Entre *Blanche-Neige*, réalisé en 1937, et *Le Noël de Mickey*, réalisé cette année, le doute n'est pas permis. Le chef-d'œuvre, c'est toujours *Blanche-Neige*. Il semble que, techniquement au moins, le genre du dessin animé était déjà au point il y a cinquante ans. Peut-être parce qu'après tout il constitue l'essence même du cinéma, suite d'images fixes rassemblées pour donner l'illusion du mouvement.

Mais il ne faudrait pas non plus que le "grand film" éclipse les vertus du court métrage de vingt-six minutes qui l'accompagne : *Le Noël de Mickey* est un cadeau que l'on offre à Mickey, mais aussi un cadeau que Mickey nous offre. Le souriceau a d'abord le mérite de ressusciter, puisqu'il avait cessé d'être employé par les usines Disney en 1953. Et, trente ans plus tard, il n'a pas les rides d'un Sean Connery reprenant James Bond après douze ans d'absence : Mickey est toujours Mickey. L'autre attrait du film, c'est qu'il réunit des personnages qui ne s'étaient jamais rencontrés. Ce principe, on le sait, plaît toujours au public, qu'il s'agisse des rencontres de personnages d'un roman à l'autre dans *La comédie humaine* de Balzac, de l'association de Tarzan et Pellucidar, tous deux imaginés par Edgar R. Burroughs, dans une même aventure, ou du duel Arsène Lupin/Sherlock Holmes orchestré par Maurice Leblanc. En vingt-six minutes, le spectateur aura le plaisir de croiser dans la même histoire Mickey bien sûr, Picsou, Donald, Dingo, Jiminy Grillon (jadis propriété exclusive de Pinocchio), et quelques autres.

Cette association est loin d'être un exercice de style. Elle rejoint le sujet même de l'histoire, un tantinet moralisateur, comme tout produit Disney qui se respecte, mais emprunté à l'un de ces excellents scénaristes qui ont contribué à faire la réputation de la maison : après Collodi (pour *Pinocchio*), Grimm (pour *Blanche-Neige*), Perrault (pour *La Belle au Bois Dormant*), voici Dickens et son *Christmas Carol*. L'argument est très simple : un usurier sans cœur, exploitant éhontément son misérable employé, reçoit la nuit de Noël la visite de trois esprits, qui lui font voir successivement son passé, son présent, et l'avenir qu'il risque d'avoir. Au matin, Picsou – car c'est lui, bien sûr, l'usurier – a ouvert les yeux : il comprend que l'argent, pour faire le bonheur, doit d'abord faire le bonheur *des autres*, et il court jusque chez son employé – Mickey – mettre en pratique sa nouvelle morale.

Le fils de Mickey

Cette découverte de la société par l'individu s'accompagne d'une innovation intéressante : Mickey n'a plus seulement une compagne, il a aussi un fils (les érudits assurent que cela lui est déjà arrivé une ou deux fois, mais on admettra que la chose est suffisamment rare pour qu'on s'y attarde un peu). Et Mickey rime enfin, au moins indirectement, avec sexualitey ; comme on l'a déjà fait remarquer dans l'éditorial du présent numéro, le règne des fils remplace enfin celui des neveux. Mais, comme l'on sait, ce fils de Mickey est paraplégique. Comme s'il fallait condamner la faute du père. Morale, quand tu tiens Disney...

Pourtant, la morale est, comme toujours, plus ambiguë : on peut se demander si ce fils n'est pas là pour montrer qu'il est dans la vie des calamités contre lesquelles l'argent ne peut rien faire. On peut se demander si le cher Picsou n'a pas changé d'attitude parce qu'il a compris que l'argent ne servait à rien devant le destin.

Ce qui nous amène à l'imagerie du film : jamais Disney n'a été aussi sombre, aussi cruel : visions de cimetières, de tombeaux ouverts prêts à accueillir les vivants. Illustrations d'une horreur quasi métaphysique, qui ne dépareraient pas *La nuit des morts vivants* ou certains films de Fulci. En cinquante ans, Mickey n'a pas changé à l'extérieur. Mais son optimisme, lui, a malgré tout pris quelques rides. Noël, c'est vrai, c'est toujours aussi la *fin* de l'année.

F.A.L.



FICHE TECHNIQUE

LE NOËL DE MICKEY (Mickey's Christmas Carol) Walt Disney Production. Histoire adaptée par Burny Mattinson, Tony L. Marino, Ed Gombert, Don Griffith, Alan Young, Alan Dinehart, d'après le livre "A Christmas Carol" de Charles Dickens - Animation · Glen Keane, Mark Henn, Ed Gombert, Dale Baer, David Block, Randy Cartwright - Effets spéciaux d'animation . Ted Kierscey, Jeff Howard, Mark Dindal, Jack Boyd - Conseiller pour l'animation . Eric Larson - Avec le concours de . Richard Hoppe, Barry Temple, Dave Suding, John Lasseter, Retta Davidson, Tom Ferriter, Walt Stanchfield, Jane Baer, Sylvie Mattinson, Douglas Krohn, Matthew O'Callaghan, Susan I. Craig, Jay Jackson, Terrey Hamada, Fujiko Miller, Toby Shelton - Direction artistique : Don Griffith - Maquette . Michael Peraza Jr, Sylvia Roemer, Gary M. Eggleston - Décors . Jim Coleman, Brian Sebern, Kathleen Swain, Tia W. Kratter, Donald A. Towns - Directeur de production · Edward Hansen - Montage : James Melton, Armetta Jackson - Montage de la musique : Jack Wadsworth, Dennis Ricotta - Assistant metteur en scène Timothy O'Donnell - Assistant de production : Don Hahn - "Oh, *What a Merry Christmas Day*". Paroles originales et musique de Frederick Searles et Irwin Kostal - Musique composée et dirigée par Irwin Kostal - Produit et mis en scène par Burny Mattinson - Technicolor - 26' - Version française réalisée par S.P.S. - Dialogues : Natacha Nahon - Direction musicale : Jean Cussac - Direction artistique : Jacqueline Porel - Avec les voix de : Philippe Dumat (Picsou), Marc François (Mickey), Guy Montagne (Donald), Goerges Aminel (Dingo), Jean-Marie Prosiler (le géant), Roger Carel (Jiminy Grilion - Pat Hibulaire), Séverine Morisot (Daisy), Henry Djan.k (le rat d'eau), Jacques Deschamps (la taupe), Marie-Françoise Sillières (Tiny Tim)

Après qu'a retenti le signal d'alarme, c'est... PANIQUE AU MONTAGE

Raid suicide sur le papier : un story-board signé Laurence Arcadias. Tora, Tora, Tora...

La table de montage soudain transformée en tableau de bord.

Opérateur de banc-titre sur de nombreux dessins animés et réalisateur de trois courts-métrages faits, là encore, au banc-titre, Olivier Esmein, pour son quatrième film, semblait vouloir s'affranchir des contraintes frustrantes de l'animation image par image.

Dans *Panique au montage* il nous montre un réalisateur quelque peu excentrique (Jean-Luc Bideau) effectuant avec sa monteuse (Betty Berr) des collages dans une séquence de bataille aérienne. Dessin animé au départ, l'image défilant sur l'écran de la table de montage va peu à peu déborder de son cadre de projection pour intervenir dans la réalité. Désormais, dans la salle vont échouer des balles et des obus perdus, anéantissant sous des nuages de fumée des portions entières du décor. Le film lui-même prendra feu et ne pourra être sauvé que d'extrême justesse. Nos deux héros se verront toutefois contraints d'écourter leur séance de travail lorsqu'un chasseur américain perforera l'un des murs pour s'écraser en flammes dans la salle.

Si Olivier Esmein n'a pas totalement abandonné les techniques d'animation image par image, il a éprouvé le désir de voir ces techniques déboucher sur la prise de vue réelle, de faire "éclater" cette succession exaspérante d'images fixes pour lui conférer une troisième dimension. La salle de montage, semble être l'arène où s'affrontent le dessiné et le vrai, le temps décomposé et le temps continu. La violence du conflit masque à peine le cri de guerre lancé par le banc-titreur du fond de sa salle obscure.

Mais pour son premier film comportant des prises de vues réelles et, par conséquent, sa première sortie à l'air libre, Olivier Esmein avoue ne pas avoir été trop dépaysé : "Cela me faisait drôle de me retrouver à la tête d'une équipe de quinze personnes. Mais le fait d'avoir choisi des professionnels confirmés m'a beaucoup facilité la tâche. Outre les deux comédiens, j'ai été très bien épaulé par Jean-Jacques Bouhon, directeur de la photographie (également responsable de la somptueuse image de *La fabuleuse aventure de Josette)*. Il a très bien su me conseiller, en particulier pour les problèmes de raccord. Et bien entendu son style d'éclairage me convenait à merveille. Il avait une manière d'employer une lumière à la fois réaliste et dramatique, très colorée, qui participerait bien au climat du film".

Le travail du décorateur Patrick Aubligine joue également une part importante dans l'instauration du climat de *Panique au montage*. Retenons plus particulièrement la table de montage soudain transformée en tableau de bord et le fuselage d'avion écartelé dans la scène finale. "Après qu'ait retenti la sonnerie d'alarme, explique Olivier Esmein, la table sur laquelle travaillent le réalisateur et la monteuse, prend l'allure d'un poste de pilotage. Nous avons fait les casses militaires sur la Nationale 20 pour trouver toutes sortes de jauges et de voyants et créer une sorte de centre de commande évoquant ceux de la deuxième guerre mondiale. Pour le fuselage, à la fin, nous sommes allés dans une casse spécialisée dans les avions. Nous avons pu en reconstituer un en entier à partir des pièces de diverses épaves. A l'origine, je voulais un Spitfire, mais ils sont tellement rares que je me suis décidé pour un T6 américain".

Apprécier le décor dans *Panique au montage* est une chose peu aisée tant il est la cible d'assauts répétés. A peine pouvons-nous apercevoir (dans le feu de l'action) quelques éléments épargnés par les nombreux projectiles. Serge Pelletier, le pyrotechnicien, s'en donnait à cœur joie, épuisant, semble-t-il, tout son arsenal de fumigènes d'impacts de balles et de poudre de magnésium. Rien ne semblait pouvoir réfréner son élan destructeur, sinon un incident bénin en début de séquence. Le réalisateur, nous précise les détails : "Au cours de la séance de montage, pendant que défilent les images d'un raid aérien, la bobine du film prend brusquement feu. Autrefois, avec les "films flamme", faire brûler une bobine était la chose la plus facile au monde. Mais, avec les supports modernes, il n'y a rien à faire. Pour surmonter le problème, il nous a fallu enduire la bobine d'une confiture spéciale, inflammable. Ce n'était pas très élégant mais ça brûlait bien".



Jean-Luc Bideau et Betty Berr : un duo percutant.

Réalisateur des scènes en prises de vues réelles, Olivier Esmein est également responsable du tournage des séquences animées. Ce travail, mené quatre mois durant, consistait non seulement à filmer des séquences entières de combat aérien, mais aussi d'incruster celles-ci une fois terminées dans l'écran de la table de montage. Les dessins proprement dits sont l'œuvre de Laurence Arcadias. Elle employait une technique de crayonnage très audacieuse, plutôt que celle, relativement conventionnelle, du gouachage. Ses dessins ont été calqués (curotoscopés) à partir d'une copie super-8 d'un film de guerre américain, projeté image par image sur un grand dépoli.

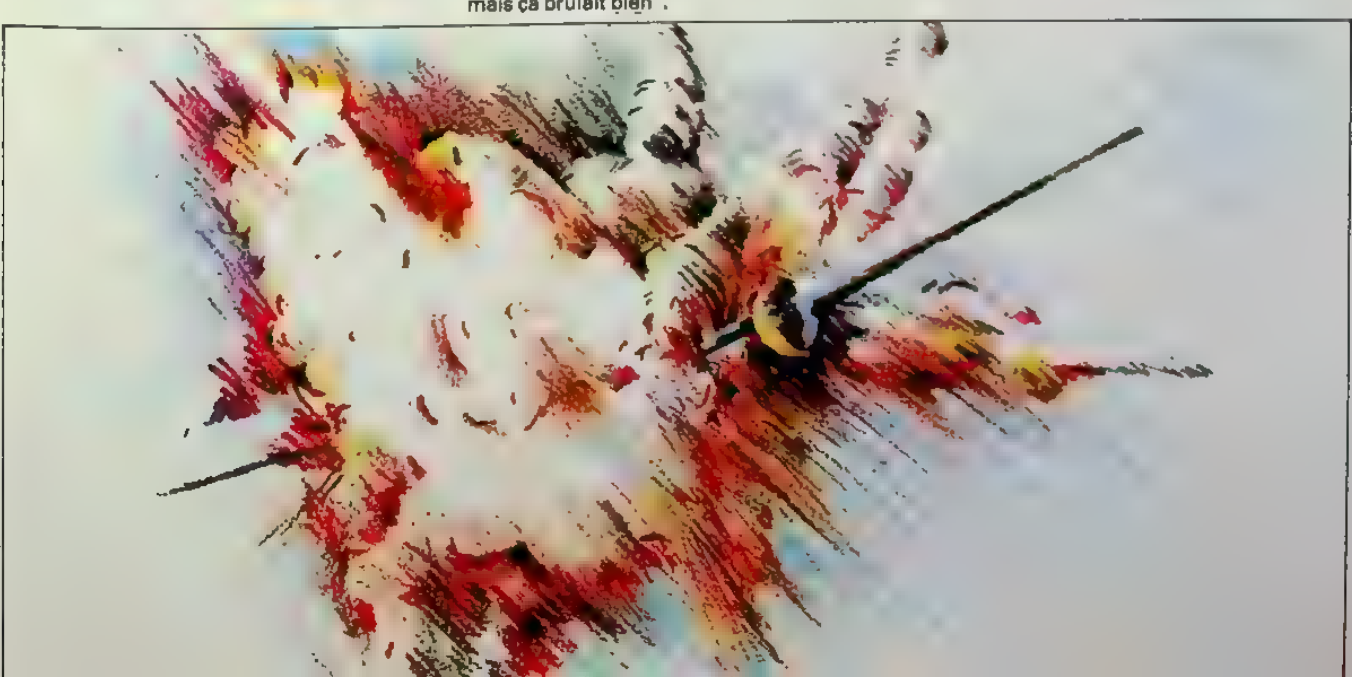
Réalisé grâce à l'aide du C.N.C. et avec une participation substantielle du producteur Jean-Noël Delamarre, *Panique au montage* est, souhaitons le, la première étape d'une démarche d'auteur. Le mariage des deux types de prises de vues n'était pas une chose aisée mais l'habile Olivier Esmein a parfaitement su tirer son épingle du jeu et engendrer par cette confrontation insolite un ton humoristique des plus surprenants. Le réalisateur avoue d'ailleurs vouloir rester fidèle à ce panachage des techniques pour ses projets à venir. Là pourront s'exprimer librement sa passion pour les trucages et son amour pour la direction d'acteurs.

JEROME ROBERT

FICHE TECHNIQUE :

PR : C.A.D. Productions, Jean-Noël Delamarre REALISATION : Olivier Esmein PH : Jean-Jacques Bouhon SON : Pierre Lorain. DEC : Patrick Aubligne. DESSIN ANIME : Laurence Arcadias. SFX : Serge Pelletier. MONT : Marie-Ange Baratier. MUS : Jean-Marie Senia. MAQ : Marie d'Yvoire.

PHOTOS EXTERIEUR : Jean-Noël Delamarre.
PHOTOS INTERIEUR : Michel Sibra.

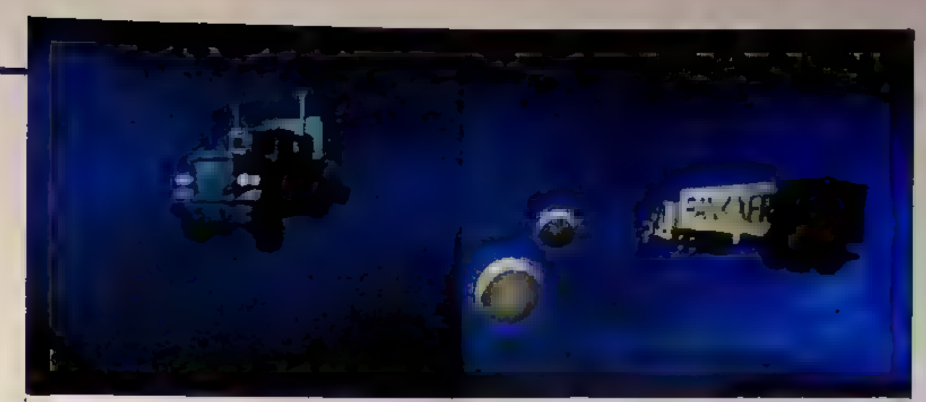




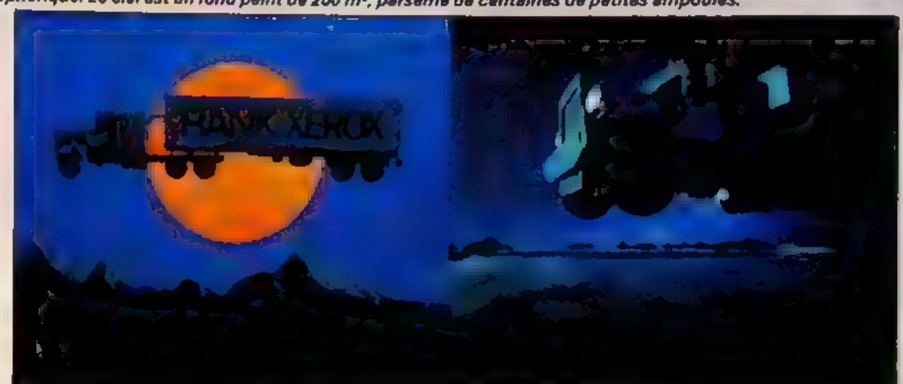
RAVALEMENT DE FAÇADE CHEZ RANK XEROX.
Le photocopieur 1020

Nous nous étions à peine familiarisés avec le semi-remorque et le vélo du livreur Rank Xerox que les concepteurs semblaient déjà vouloir leur insuffler une nouvelle jeunesse. Il faut préciser qu'à l'époque de la sortie du film le SICOB (Salon International de l'Informatique, de la Communication et de l'Organisation de Bureau) approchait et qu'il fallait à tout prix se faire remarquer. Il n'était évidemment pas question d'abandonner les deux véhicules qui avaient fait la gloire des publicités précédentes, mais, plutôt, d'opérer un changement dans la continuité.
"Pour traduire l'avance technologique du mini-copieur 1020, explique Michel Maître, directeur commercial chez Young & Rubicam, nous voulions situer le produit dans un contexte futuriste. L'engouement actuel pour des films tels que la *Guerre des étoiles* nous servait d'alibi. Si nous avons conservé l'idée du camion et du vélo, c'est qu'ils représentent, pour nous, deux aspects importants de l'image Rank Xerox. Le camion traduit la puissance, le côté "grande échelle" de la société, alors que le vélo c'est plutôt le gag, la facette charmante – l'équivalent de la grenouille dans la publicité précédente. Par ces deux éléments il faut comprendre : Rank Xerox c'est gros, mais c'est sympa. Ici, toutefois, le vélo a pris la forme d'un scooter cosmique et, parallèlement, le camion s'est vu attribuer des dons de lévitation. Avec la musique, nous avons accentué le contraste déjà existant entre les deux véhicules en employant l'ouverture de *Norma* de Bellini d'une part et un thème électronique plutôt guilleret d'autre part."
Pour mener à bien le projet, l'agence Young & Rubicam n'y est pas allée avec le dos de la cuiller. Le film a été entièrement tourné dans le studio d'Aubervilliers où fut dressé un ciel peint de 200 m^2. De centaines de petites ampoules réparties sur toute sa surface faisaient office d'étoiles. Enfin, des montagnes en plâtre et un sol en macadam complétaient ce paysage dans lequel furent lâchées d'importantes nappes de brouillard. L'habileté technique de Christian Lamarque (réalisateur et chef-opérateur du film) avait permis de tourner cette publicité sans aucun trucage. Les diverses pirouettes dans le film relèvent du domaine des effets spéciaux et ont toutes été réalisées devant la caméra au moment de la prise de vues.
Le semi-remorque est en réalité une très belle maquette de 1m20 de long. Dans la scène d'approche de la planète, elle coulissait le long d'un fil en nylon, tel un téléphérique. Le mouvement était filmé au ralenti de manière à obtenir un déplacement lent et majestueux. En effet, il fallait absolument conserver une impression de puissance malgré l'utilisation d'un véhicule à échelle réduite. Des objectifs à grand angulaire accentuaient cette sensation tout en fournissant une importante profondeur de champ. Lors de l'atterrissage proprement dit, l'engin a été tout bonnement lâché à une quarantaine de centimètres du sol. Là encore, le ralenti et la courte focale contribuaient à faire oublier l'aspect "miniature" des éléments.
Ce plan est d'ailleurs tellement convaincant qu'il circule dans la capitale une rumeur selon laquelle un véritable semi-remorque de 45 tonnes aurait été lâché par une grue géante dans un décor grandeur nature. Il est rassurant de voir qu'il existe des techniciens capables d'épargner aux agences publicitaires de tels frais de tournage !
Pour l'éloignement du scooter dans le cosmos, l'équipe eut également recours au système de "téléphérique". Le véhicule et le conducteur étaient des miniatures établies à l'échelle 1/10.
Trois plans seulement comprennent des éléments à échelle réelle : les trois phases du décollage du scooter. Ici, l'arrière du camion et le scooter furent reconstitués grandeur nature. Dans le premier plan, le scooter était installé sur un élévateur Fenwick de manière à être levé pendant la prise. Ensuite, sa sortie du camion a été réalisée en le suspendant avec son pilote par un système de cordages. En leur faisant effectuer un mouvement de balancier et en conservant seulement à l'image le mouvement avant, l'appareil donnait l'illusion de se propulser par ses propres moyens. Enfin, pour son envol, le véhicule était placé à la verticale sur un support pivotant permettant de recréer un effet de looping. Tout cette chorégraphie devait évidemment souligner le caractère compact et maniable du photocopieur 1020 (car, ne l'oublions pas, c'est lui la vedette du film).
Parler de produits faisant appel à l'électronique ne semble plus pouvoir se faire dans un contexte contemporain. L'avance technologique ne peut s'exprimer qu'à travers des images dépassant le cadre du quotidien. Mais, à force, le futur est devenu le quotidien de ce genre de film publicitaire. Michel Maître avoue : "Le langage publicitaire s'appuie en grande partie sur l'image. Il ne doit pas s'encombrer d'éléments parasites ou superflus. L'image doit caractériser visuellement les capacités du produit. L'aspect futuriste de notre publicité était une manière d'y parvenir". Cette attitude chez les concepteurs propulse en même temps la publicité à l'avant-garde des techniques cinématographiques. Si le film Rank Xerox ne comporte aucun trucage, ses effets spéciaux n'en demeurent pas moins remarquables. Devenue aujourd'hui un véritable terrain d'essais pour des techniques peu usitées, la production publicitaire nous réserva encore de beaux joyaux.

JEROME ROBERT ■



La maquette de 1,20 m coulissait sur des fils, tel un téléphérique. Le ciel est un fond peint de 200 m², parsemé de centaines de petites ampoules.



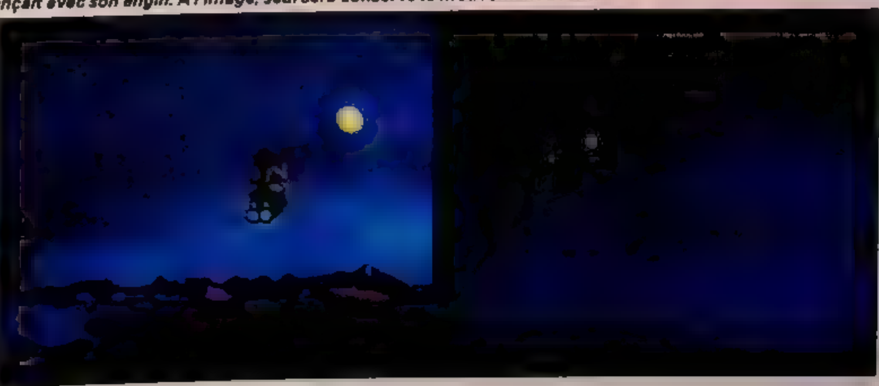
Le ralenti et le grand angle permettaient de rendre la maquette plus convaincante à l'écran.



Le scooter est installé sur un élévateur Fenwick et lentement levé.



Suspendu par un système de cordages, le pilote se balançait avec son engin. A l'image, seul sera conservé le mouvement avant.



FICHE TECHNIQUE :
AGENCE : Young & Rubicam. PR : 50-49. REAL : Christian Lamarque. DIR. ARTISTIQUE : Christian Vince. REDACTEUR : Philippe Chatiliez. RESP COMMERCIAUX : F. Meyer, M. Maître. PH : Christian Lamarque. MUS : Guy Boulanger. MONT et POST PR : Terminus. INT : Philippe Chatrier.

GAZ DE FRANCE - B.N.P.
L'irrésistible ascension de la SOGITEC

Après avoir été la première société française à produire des images synthétiques pour la publicité (SHARP), la SOGITEC est maintenant la première société française à s'engager dans des publicités intégrant côte à côte cette technique nouvelle et la prise de vues traditionnelle. Pour *La conquête du gaz* (GDF) et *Les temps modernes* (BNP), le souci premier était de rendre l'interpénétration des deux techniques homogène. Vouloir des images synthétiques parfaitement réalistes aurait été inutile et certainement moins percutant (avec le film SHARP l'annonceur avait jugé les images trop réalistes et craignait de voir le public prendre les appareils synthétisés pour des vrais. Afin de lever le doute il avait fait ajouter à la fin du film la mention : "Images synthétiques : SOGITEC"). En outre, ce genre de mariage est très risqué et amène parfois les productions à éliminer les images synthétiques à la dernière minute. Cela a notamment été le cas chez Disney pour *Something Wicked This Way Comes* où les images générées par ordinateur avaient été jugées trop décalées par rapport aux prises de vues réelles. Dans le cas de ces deux publicités, le but consistait à exploiter parallèlement les particularités des deux techniques. François Pecnard, le chef d'orchestre, veillait ensuite à lier ces deux blocs d'images par une harmonie de couleurs et de mouvements.

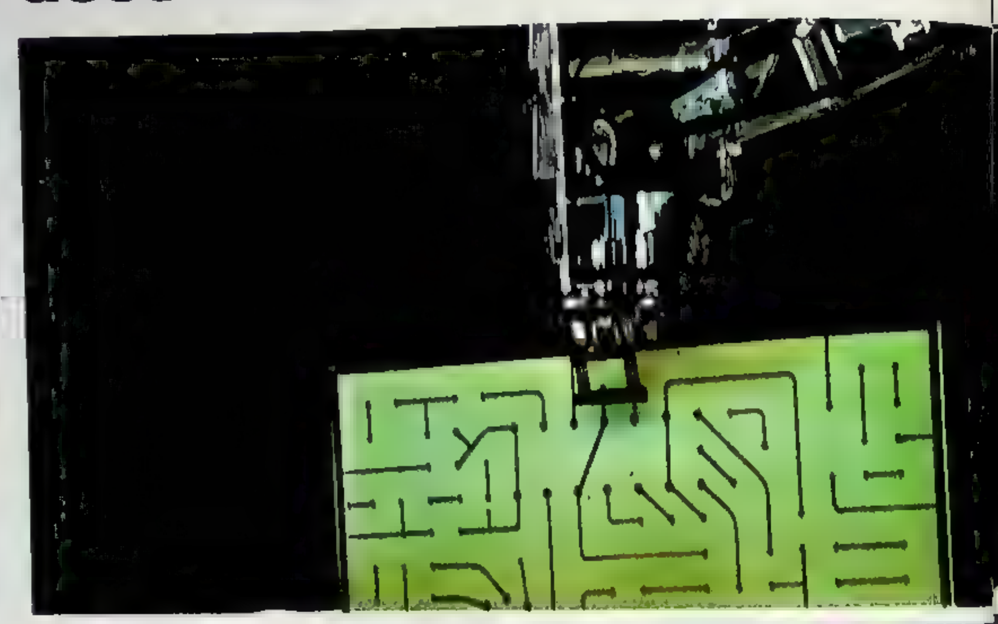
Dans le film GDF la prise de vue réelle se limite au seul plan final amené par un trucage en cache et contre-cache. L'image synthétique cède la place à la réalité en un mouvement lent et onctueux. Le défilement du chauffe-eau et le travelling avant sur le couple assis ayant exactement la même vitesse, la transition entre les deux types d'images, pourtant très différents, s'effectue sans aucune brutalité. De plus, les couleurs du ciel dans le dernier plan sont en quelque sorte un rappel des teintes utilisées au début du film. Il fallait une garanti solide pour mener à terme ce projet, sa réussite dépendant entièrement des images générées par ordinateur. La collaboration SOGITEC/François Pecnard était de toute évidence le choix idéal. Pourtant, ce travail n'avait pas été de tout repos pour la SOGITEC. Face à l'extraordinaire complexité du film, il leur avait fallu développer, en cours de tournage, des traitements particuliers pour assurer un parfait rendu des flammes et du halo de chaleur.

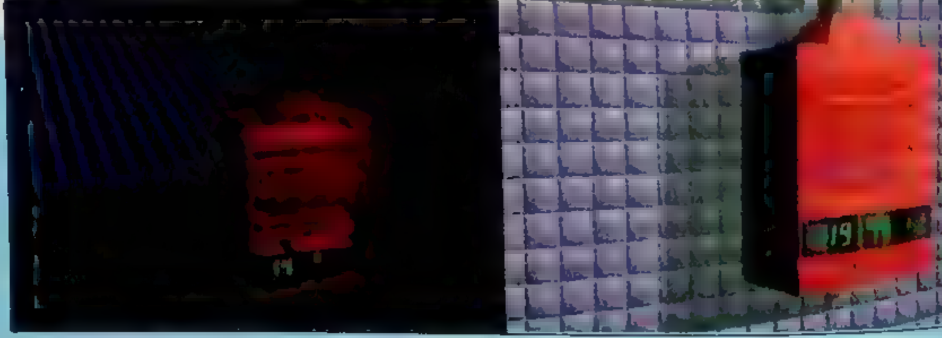
Les temps modernes, le film B.N.P., constitue le troisième volet d'une trilogie consacrée à l'industrie du fer, l'industrie du verre et la micro-informatique. Là encore, les deux techniques d'image se partagent les honneurs à l'écran, à ceci près que les images synthétiques ne sont pas amenées par un trucage mais grâce à d'habiles raccords dans le mouvement. Le rythme rapide et efficace des prises de vues réelles, signées Daniel Fauchon, sert de catapulte aux images virevoltantes de la SOGITEC. Là encore, comme pour la *Conquête du gaz*, des rappels de couleurs et de graphismes scandent le film.

Dans les deux films c'est la voix de Jean-Pierre Kalfon (1) qui a été choisie pour nous guider à travers ces images insolites. Ceux qui ont l'oreille fine auront reconnu son ton caverneux inimitable. A sa dernière phrase dans *La conquête du gaz* : "Le futur a déjà son chauffage", nous aimerions toutefois ajouter "Le futur a aussi son image".

JEROME ROBERT

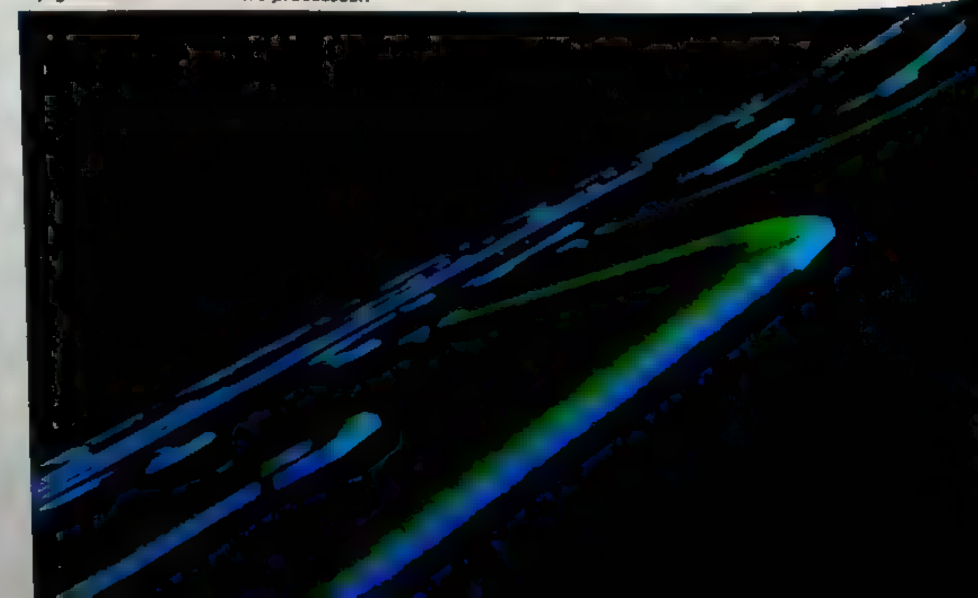
(1) Au cinéma sa voix dans *La conquête du gaz* a été remplacée par celle de Michel Auclair.

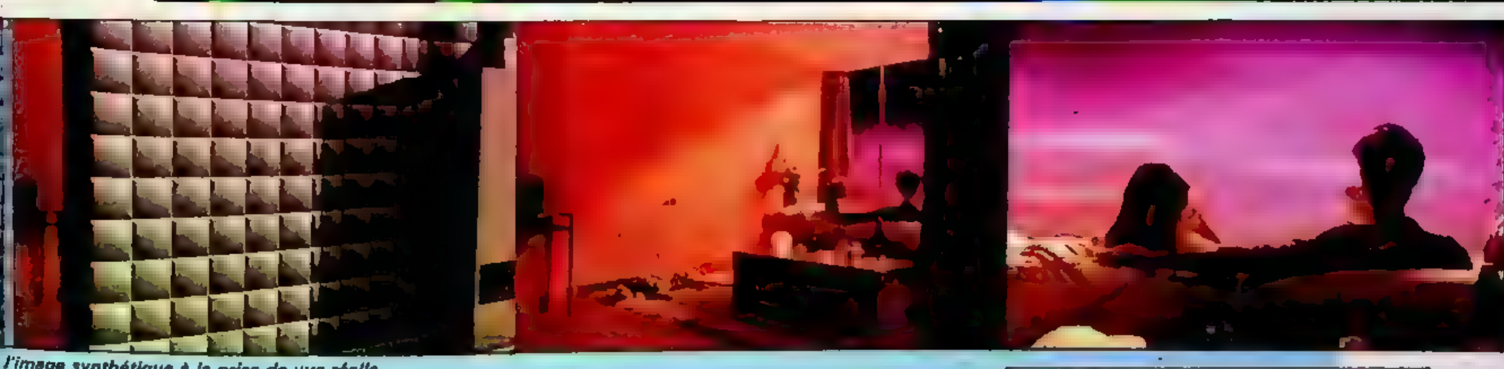




Images extraites du somptueux travelling final lent, grâce à un trucage en cache et contre-cache.

Voyage insolite dans un micro-processeur.

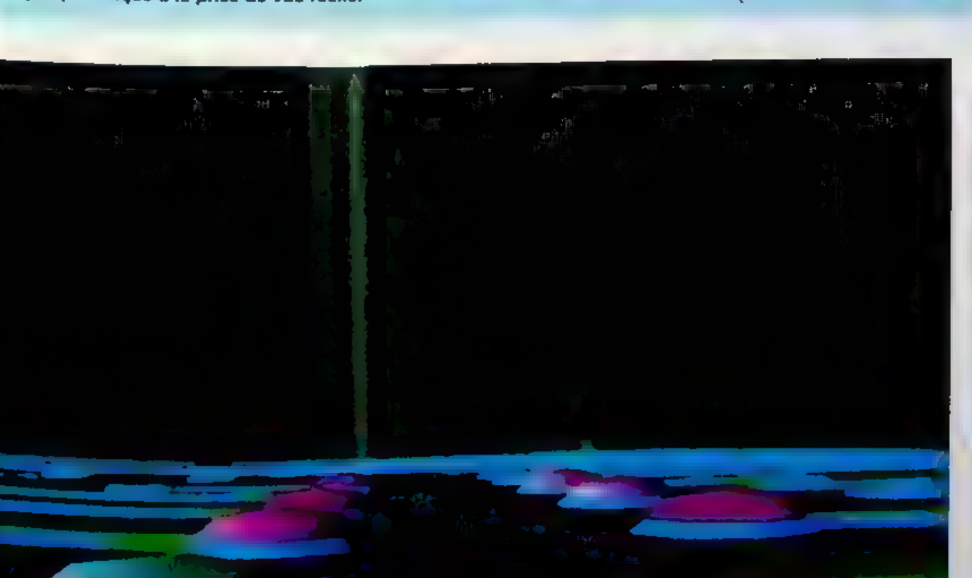




l'image synthétique à la prise de vue réelle.

FICHE TECHNIQUE :

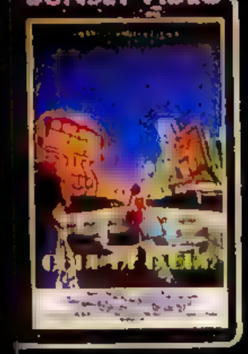
ANNONCEUR : G.D.F. AGENCE : INF 14. REALISATION : François Pecnard. PH : Christian Lamarque. DEC : Dan Weill. MONT : Jean-Michel Fleury. IMAGES SYNTHETIQUES : SOGITEC - Georges Kular, Alain Grach. MUS : François Carteau.



FICHE TECHNIQUE :

ANNONCEUR : B.N.P. AGENCE : ECOM. DIR. ARTISTIQUE : Benoit Chavannes, Roland Dubarle. REALISATION : Daniel Fauchon, François Pecnard. PH : Michel Cenet. MONT : Robert Pieri. IMAGES SYNTHETIQUES : SOGITEC - Dominique Pochat, Xavier Nicolas. MUS : Orchestral Manœuvre.

COUP DE CŒUR...



...ET COUP DE GENIE !

Question : Quels films êtes-vous allé voir l'an dernier, à peu près à la même époque ?
Réponse : N'importe quoi à part **Coup de Cœur**. C'est pas vrai ? Combien d'entre ceux qui tiennent ce **Starfix** entre leurs doigts connaissent la belle histoire d'amour de Hank et Franny ? Bien peu. Et ne me racontez pas d'histoire, **Coup de Cœur** a, au total, fait moins d'entrée que **Caligula et Messaline**. Misère. Sans le savoir, tous ces gens ont contribué à la faillite des studios **Zoetrope**. Mais oui ! Mais oui ! Refuser de voir un film, c'est parfois bien grave !...
A tous ces bœufs, il ne sera pas pardonné.
Mais cela ne doit pas pour autant les empecher de voir le film. Histoire de se culpabiliser. **Coup de Cœur** va, je l'espère, prouver à tous ces spectateurs morts-nés et tous ces critiques morts-vivants qu'ils sont des imbéciles...

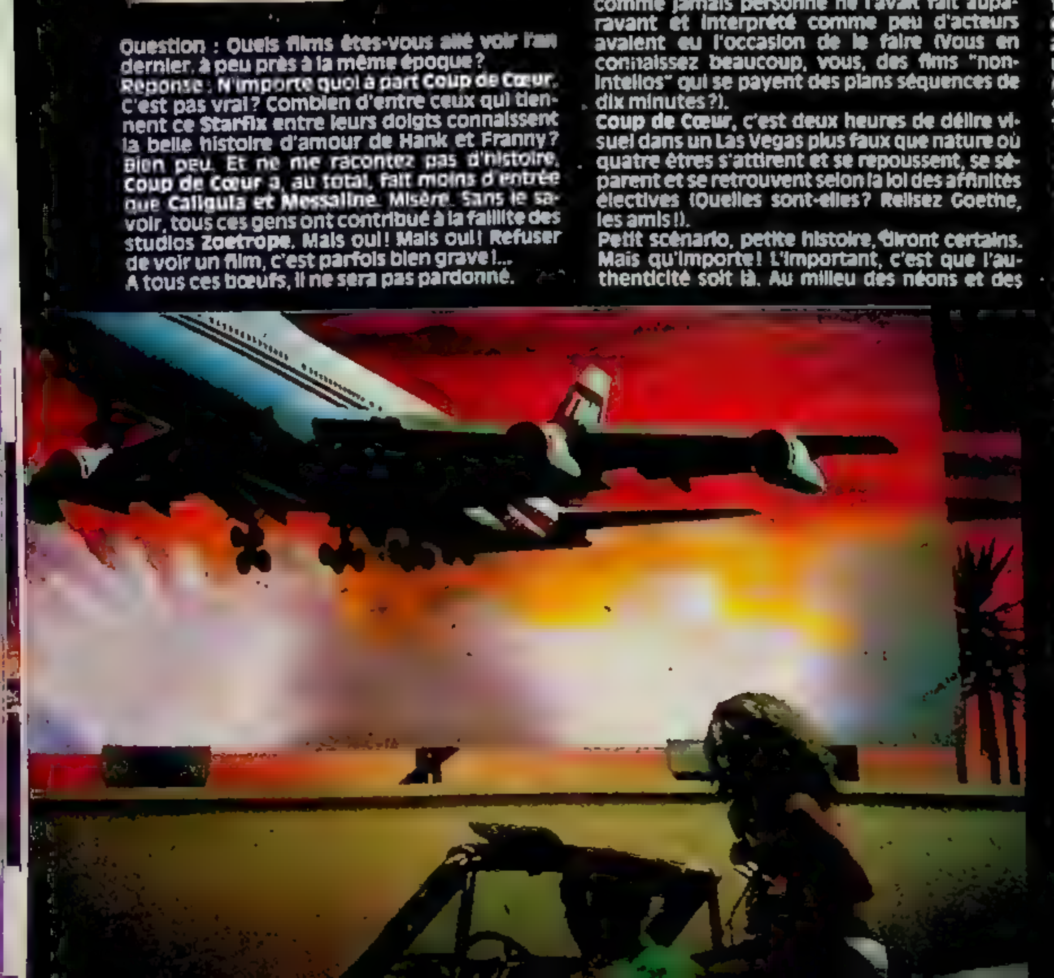
NEONSTADT :

Il fallait pourtant être borné pour ne pas se laisser prendre par le style du film. **Coup de Cœur**, c'est du jamais vu.
Du jamais vu.
Ça veut dire un film révolutionnaire, réalisé comme jamais personne ne l'avait fait auparavant et interprété comme peu d'acteurs avaient eu l'occasion de le faire (Vous en connaissez beaucoup, vous, des fims "non-intellos" qui se payent des plans séquences de dix minutes ?).
Coup de Cœur, c'est deux heures de délire visuel dans un Las Vegas plus faux que nature où quatre êtres s'attirent et se repoussent, se séparent et se retrouvent selon la loi des affinités électives (Quelles sont-elles ? Relisez Goethe, les amis !).
Petit scénario, petite histoire, diront certains. Mais qu'importe ! L'important, c'est que l'authenticité soit là. Au milieu des néons et des décors de fêtes, des feux d'artifices et des machines à sous.
L'authenticité, c'est Nastassia Kinski, romanichelle de rêve, tout droit sortie de **La Strada**, qui pleure en découvrant son statut de chimère. Ce sont ces larmes de Hank (Frederic Forrest fabuleux) après que sa femme Frannie l'a quitté pour un bellâtre pizzaiolo. C'est l'humour qui imprègne le film et révèle la vraie nature des personnages.
L'authenticité, c'est surtout l'amour de Coppola pour son travail. Sa Haine/Passion pour l'Amérique. Son humanisme et sa sincérité. Autant de qualités qui l'ont poussé à réaliser **Coup de Cœur**. Le seul grand film de ces dernières années à n'être pas roublard. Le seul à ouvrir un nouveau champ d'investigation pour le cinéma, tout comme la **Naissance d'une Nation** de Griffith ou le **Citizen Kane** de Welles l'avait fait en leur temps.

LES CAUSES DE L'ECHEC :

Coup de Cœur donc, n'est pas un film "classique". Aucune manipulation du spectateur et surtout, aucune identification possible avec les personnages. Dès lors, les causes de l'échec financier du film sont évidentes : le spectateur d'aujourd'hui veut du Conan ou du Luke Skywalker. Il veut qu'on lui donne l'impression d'être quelqu'un.
Coup de Cœur, lui, se proposait seulement d'en dire un peu plus sur l'homme. Sur l'autre. Sur le partenaire. Alors évidemment, bien des gens ne se sont plus vraiment sentis concernés. Comme quoi l'humanisme se perd...
Alors, les critiques ont commencé à dire que s'ils ne ressentaient aucune émotion durant le film, c'était la faute de Coppola, qu'il n'avait rien à foutre de ses personnages et qu'il se préoccupait seulement de ses tripatouillages vidéo. Quelles bandes d'abrutis ! N'est-il pas évident que ce récit est en partie autobiographique ? Avec un titre pareil (**One from the Heart** littéralement : Un film venu du cœur), pouvaient-ils seulement croire un instant qu'il s'agissait là d'un film purement expérimental ?
Et bien oui ! Ils le pouvaient.
Maintenant, c'est trop tard. Coppola s'est remis de ses peines, ses studios ont été revendus et **Coup de Cœur** est inscrit dans l'histoire du cinéma comme un des plus gros échecs financiers jamais vu. Le cinéaste-mégalo-Coppola n'excite presque plus la vésicule des critiques. Alors il ne nous reste plus qu'à nous passer et nous repasser le film et, bien plus que dans **Outsiders**, découvrir l'homme-Coppola...

NICOLAS BOUKRIEF



CŒUR

FICHE TECHNIQUE :

COUP DE CŒUR (One from the Heart). 1982. USA. 103'. R : Francis Coppola. SC : Armyan Bernstein et Francis Coppola. PH : Vittorio Storaro. DEC : Dean Tavoularis. MUS : Tom Waits. Avec : Frederic Forrest (Hank), Terri Garr (Frannie), Nastassia Kinski, Harry Dean Stanton, Raul Julia, Lainie Kazan. DIST VIDEO : Sunset Vidéo (hélas, mille fois hélas !) en v.f.

HURLEMENTS

Madame, vous êtes crevée, votre boulot vous tape sur les nerfs. Vous ne supportez plus le gratin dauphinois. Vous venez de vous faire violer par un détraqué dans une cabine de sex-shop. Bref, vous n'êtes pas vraiment dans votre assiette...

Eh bien, pas de panique. Allez donc rendre visite au docteur Waggner. Son centre de rééducation mentale, situé au beau milieu d'une forêt américaine, là-bas, près de Los Angeles, est vraiment l'endroit idéal pour reprendre du poil de la bête, si je puis dire...
Vous y serez choyée, dorlotée. On écoutera avec passion le récit de vos rêves les plus intimes. On vous nourrira même de mouton grillé sur la braise. Bref, on vous fera oublier toutes vos sales angoisses de citadine stressée. Au fait, juste un détail : évitez d'aller vous balader dans les bois environnants à la nuit tombante. Surtout les soirs de pleine lune...

Hurlements est le second film de Joe Dante. Avant, il y avait eu le marrant *Piranhas*, produit par la *New World Pictures*, la boîte de Roger Corman. Un premier film très prometteur, filmé avec un punch et une complaisance bienvenus. Et Dante de récidiver deux ans plus tard avec ce *Hurlements*. Avec encore plus de talent.

Oui, un film à marquer d'une pierre blanche. D'abord parce qu'il marqua le retour à l'écran d'un vieux mythe oublié du cinéma fantastique : le loup-garou (bon, j'vous fais pas un dessin...), et ensuite parce qu'il inaugura la vague des nouveaux effets spéciaux de maquillage. C'était en effet la première fois qu'on voyait un individu se transformer en loup, sans que ça se résume à trois fondus enchaînés sur un visage bougon et immobile. Dans *Hurlements*, les faciès se gondolent, les touffes de poils font craquer les bras de chemises, les museaux visqueux s'allongent, le tout dans de délicieux bruits d'os froissés. Personne n'en était revenu à l'époque. D'ailleurs, même encore maintenant...

Rob Bottin, le génial instigateur de cette mutation infernale, a récidivé depuis dans *The Thing* de Carpenter. Sans commentaires. Mais attendez donc de voir ses nouvelles prouesses dans le segment de *Twilight Zone*, réalisé par son copain Dante justement... En tout cas, ici, ses loups-garous ont fière allure. John Landis, le réalisateur du *Loup-Garou de Londres* (l'autre film sur ces bestioles, sorti en même temps) a beau les traiter de sales coyottes, leur stature immense, leurs oreilles pointues et leurs mâchoires béantes foutraient les jetons à tous les chaperons rouges du monde entier. Vraiment de belles bêtes, je vous assure.

Mais, s'il fallait le préciser, *Hurlements* n'est pas seulement un documentaire sur le comportement des fausses canines et des prothèses en latex en milieu clos. Y'a des maquillages, ça c'est sûr, mais il y a une ambiance aussi.

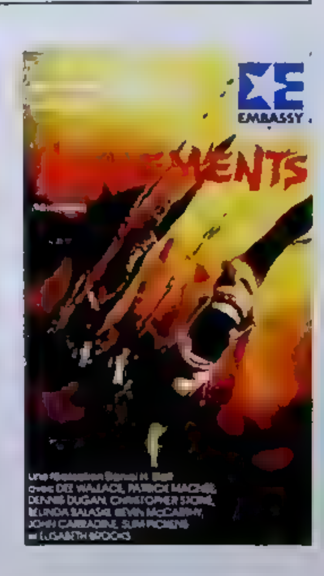
Et là aussi Dante a fait très fort. Il a réussi à actualiser un mythe sans lui ôter de sa saveur. Bien au contraire. Les Loups-garous ne sont plus de pauvres hères désespérés par leur condition, mais des citoyens comme vous et moi, et qui n'ont fait qu'exacerber leur bestialité. Ils prennent même carrément leur pied en se transformant à chaque pleine lune. C'est le triomphe de la chair sur la conscience. Cela dit, les forêts humides noyées de brouillard continuent d'enrober les héroïnes en fuite et les balles d'argent font toujours de l'effet, que les puristes se rassurent.

Voilà. Je rentre vite me pieuter dans ma chambre de bonne. J'ai tout le boulevard de Daumesnil à me taper à pied. Il est minuit moins le quart. Et mon secrétaire de rédaction commence à saliver sérieusement. F.A.L., ce soir, comme vous avez de grandes dents...

FRANÇOIS COGNARD

FICHE TECHNIQUE :

HURLEMENTS (The Howling). U.S.A. 1981. PR : Michael Finneli, Jack Conrad pour Avco Embassy. R : Joe Dante. SC : John Sayles, Terence Winkless. PH : John Hora. MONT : Joe Dante. DEC : Steve Legler. SFX MAQ : Rob Bottin. MUS : Pino Donaggio. 90 minutes
Avec : (les amateurs reconnaîtront leurs idoles : tous les personnages portent des noms de réalisateurs de films de loups-garous...) Dee Wallace (Karen White), Patrick McNee (Dr. George Waggner), Kevin McCarthy (Fred Francis), John Carradine (Erle Kenton), Belinda Balasky (Terry Fischer), Slim Pickens (Sherif Sam Newfield), Noble Willingham (Charles Barton).
DIST VIDEO : Polygram. V.F Dupli superbe.





L'ANTI-GANG

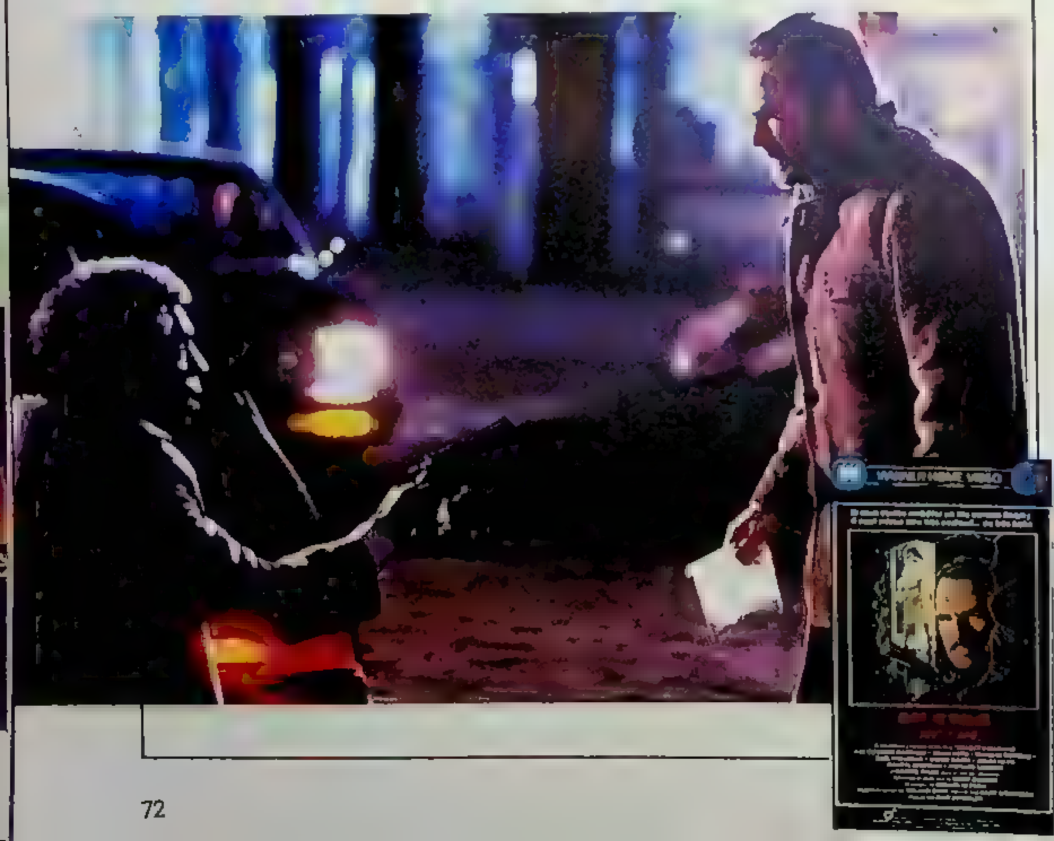
Rachel, Rachel...

Burt Reynolds est quelqu'un de sympaghique. On ne me l'enlèvera pas de l'idée.
Il a raté sa carrière artistique c'est un fait, rares étant les films de sa filmo dignes de cette *Délivrance* qui l'avait révélé.
Il se fourvoie dans les pires débilités commerciales à la *Cours après moi Shérif!* et autre Hal Needham, soit.
Mais une chose le sauve. Son *Humour*. Eh oui! Burt Reynolds est un rigolard. Ce genre de type qui passe à travers tous ses films, des meilleurs *(Plein la gueule* de Aldrich*)* aux pires *(L'Equipée du Cannonball)*, avec le même entrain, la même jovialité naturelle.
De fait, on ne peut rien lui reprocher. On évite ses mauvais films et l'on se rue aux bons. Voilà. C'est tout juste si l'on se prend à regretter son manque de rigueur.
Derrière la caméra pourtant, Burt Reynolds devient plus sérieux. *Gator* son premier film révélait plein de qualités, potentielles et affirmées. Et *Suicidez-moi Docteur!*, venait le confirmer : Burt Reynolds était bel et bien capable de *faire* un *bon* film.
Et puis en 1981, alors que la carrière artistique de l'acteur était au plus bas, voilà que *L'Anti-gang* nous tombe sur le coin de la gueule. Par un petit film *vraiment* sans prétention, Reynolds regagne la sympaghie de tout le monde.
Alors *L'Anti-gang* c'est quoi?
C'est avant tout un polar comme on en fait peu, dont le seul but est de distraire. Pas de réflexion sur le genre, pas de nouveautés c'est un fait; mais c'est bien plus par modestie que manque d'ambition! Reynolds s'y révèle en effet très respectueux des mythologies et des règles établies par ses aînés. Et aucun cinéphile n'aura manqué cet attendrissant hommage au *Laura* de Preminger que constitue la charnière même du récit...
Le troisième film de Reynolds-réalisateur, c'est aussi, en filigrane, un merveilleux portrait de l'homme-Reynolds. Tout y est : sa sensibilité, son humour, son dynamisme, son machisme aussi. Quant au célèbre précepte selon lequel tout acteur qui se met en scène dévoile le plus poussé des masochismes (Souvenez-vous de *La Vengeance à deux Visages* de Marlon Brando...) il est ici encore vérifié. Car le personnage ne s'en sort pas sans y laisser quelques doigts, et cela dans une des plus terribles séquences d'amputation/castration qu'il m'ait été donnée de voir...
Mais *L'Anti-gang*, c'est surtout, surtout, le premier grand rôle de Rachel Ward. Celle qu'on devait retrouver quelques mois plus tard aux côtés de Steve Martin dans *Les Cadavres ne portent pas de Costards*, est sans aucun doute l'une des grandes stars de demain. A chaque instant, chaque image où elle apparaît, Reynolds ne peut s'empêcher de rendre hommage à sa beauté.
Et l'on n'est pas prêt d'oublier cette séquence magnifique où le personnage principal, du simple fait de l'espionner, devient un soupirant de Domino la call-girl. Soupirant, mais à travers ses jumelles...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

L'ANTI-GANG (Sharky's Machine). U.S.A. 1981
PR : Hank Moojean. R : Burt Reynolds. SC : Gerard Di Pego, d'après le roman de William Diehl. PH : William Fraker. MUS : Snuff Garrett 117'. Avec : Burt Reynolds (Sharky), Vittorio Gasmann (Victor), Brain Keith (Papa), Henry Silva (William Scorelli), Charles Durning (Friscoe), Bernie Casey (Arch) et la belle Rachel Ward (Dominoe). DIST : Warner en V.F. Duplication excellente.



LA POURSUITE IMPITOYABLE

Brando toujours...

C'est fini. Nous n'avons plus rien à attendre. Parti comme c'est parti, Marlon Brando ne tournera sans doute jamais plus. Le plus grand acteur du monde a choisi de s'enterrer vivant, de quitter les hommes. De s'isoler sur son île déserte. Salaire aux dimensions de son physique, valeur au Box-Office bien incertaine. Ce ne sont pas les producteurs qui vont chercher à le déloger de sa retraite. Alors à nous, vieux fanatiques de Brando, il ne reste qu'une chose : voir et revoir ses anciens films. Ceux qu'il a tournés pour l'argent et ceux qu'il a pris à cœur.
La Poursuite Impitoyable appartient à la seconde catégorie. Aucun doute. On imagine mal en effet que Brando ait accepté le rôle de ce flic du sud tourmenté, tiraillé entre son désir d'enrayer le fascisme et la crainte de perdre son emploi, pour le seul plaisir d'encaisser son chèque en fin de parcours. On connaît suffisamment les engagements de l'acteur pour savoir qu'il n'en est rien.
Et il l'a tellement pris au sérieux, ce personnage, qu'on ne sait toujours pas aujourd'hui si la séquence, décisive, où il se fait passer à tabac est réelle ou non. J'ai bien dit *réelle*. Brando y recevrait *vraiment* les coups...
Derrière la caméra, pour filmer ce massacre : Arthur Penn. C'est à ce monsieur que l'on



doit *Le Gaucher, Bonnie & Clyde, Little Big Man, Georgia* et plusieurs autres films tout aussi riches d'émotions. Arthur Penn, c'est le génie tranquille. Un homme qui tourne peu en définitive et, contrairement à un Kubrick ou un Coppola, qui s'efface toujours derrière ses films.
Arthur Penn, c'est un homme qui a consacré son œuvre, et donc sa vie, à traquer l'intolérance. C'est un homme qui sait mettre à jour les tares, les obsessions et les angoisses de l'Amérique profonde.
Grands propriétaires terriens aux règles de vie quasi féodales, employés serviles et nègres encore esclavagés : c'est dans le sud que se déroule l'action de *La Poursuite Impitoyable*. Dans ces petites villes si tranquilles en apparence où le pouvoir économique (et donc absolu) n'appartient qu'à une famille. Parfois à un seul individu.



Qu'un outsider s'introduise dans cette mécanique bien réglée et tout peut arriver. Cet outsider, ici, c'est Robert Redford en bagnard évadé qui revient au pays pour retrouver la femme de sa vie (Jane Fonda rrraaahh ses débuts). Il n'en faut guère plus pour déclencher la violence. La jalousie des riches (Jane Fonda leur "appartient"), l'amertume des médiocres se mêlent alors contre l'étranger. Et la poursuite impitoyable devient très vite une chasse à courre. Et ce malgré les efforts du shérif Brando, seul personnage lucide de tout le lot...
Tout comme le Peckinpah des *Chien de Paille*, mais de façon peut-être moins ambiguë (ce serait alors à son désavantage !), Arthur Penn ne nous laisse aucun espoir. C'est ça, la violence. Cette horreur, mais aussi la fascination de cette horreur. Et l'horreur de cette fascination.
L'horreur, l'Horreur...

NICOLAS BOUKRIEF.

FICHE TECHNIQUE :

LA POURSUITE IMPITOYABLE (The Chase). 1966. U.S.A. 122'. R : Arthur Penn. SC : Lilian Hellman d'après la pièce de Horton Foote. PH : Joseph La Shelle, Bruce Surtees. MUS : John Barry. Avec : Marlon Brando (Shérif Calder), Jane Fonda (Anne Reeves), Robert Redford (Bubber Reeves), E.G. Marshall (Val Rogers), Angie Dickinson (Ruby Calder), Robert Duvall (Edwin Stewart), James Fox (Jake Jason Rogers). DIST VIDEO : G.C.R. en v.f.



Le Jeune Homme au Rasoir.

Martin est un jeune homme au teint de plâtre. Il ne dit jamais un mot et vous regarde furtivement en baissant la tête lorsque vous lui adressez la parole
Martin se sent souvent seul. Mais il évite quand même d'aborder les femmes Il sait bien que ça se termine toujours mal quand une femme lui plaît. A chaque fois c'est pareil : il lui plante une seringue hypodermique dans la nuque, la déshabille, puis se dévêt à son tour et se serre doucement contre elle. Après, il lui ouvre l'avant-bras d'un coup de lame de rasoir et laisse le sang se répandre sur son corps. Sur ses lèvres. C'est comme ça que Martin prend du plaisir. Seulement comme ça. George Romero, vous devez connaître. *La Nuit des Morts-Vivants* bien sûr. Ce chef-d'œuvre horrifique en noir et blanc qui a traumatisé il y a presque quinze ans toute une génération de cinéphiles et de couples du samedi soir. Romero, c'est aussi *Zombie* et *Creepshow*. Vous ne pouvez pas l'avoir raté.
Martin est son troisième film. Son plus personnel, il le dit lui-même. Il l'a tourné dans sa ville natale de Pittsburg, avec une équipe et des moyens techniques très réduits. Un peu dans les mêmes conditions que nos Godard et Truffaut de la Nouvelle Vague. Mais ça ne l'a pas empêché de réaliser un chef-d'œuvre d'amertume.
Martin est une divagation mélancolique sur le thème vampirique. Une histoire vieille comme Dracula transposée dans la société américaine contemporaine. Une rude mise à l'épreuve... Les créatures de l'autre monde supportent très mal le voyage. Bob Clark et Paul Morrissey, respectivement metteurs en scène du *Mort Vivant* et de *Du Sang pour Dracula* nous l'ont chuchoté aussi : les cadavres encore vivants de retour du Vietnam et les vampires roumains en quête de sang de vierges préfèrent se laisser mourir une fois pour toutes plutôt que d'errer parmi les épluchures de Big Mac, les assistantes sociales et les adhérents du Parti.

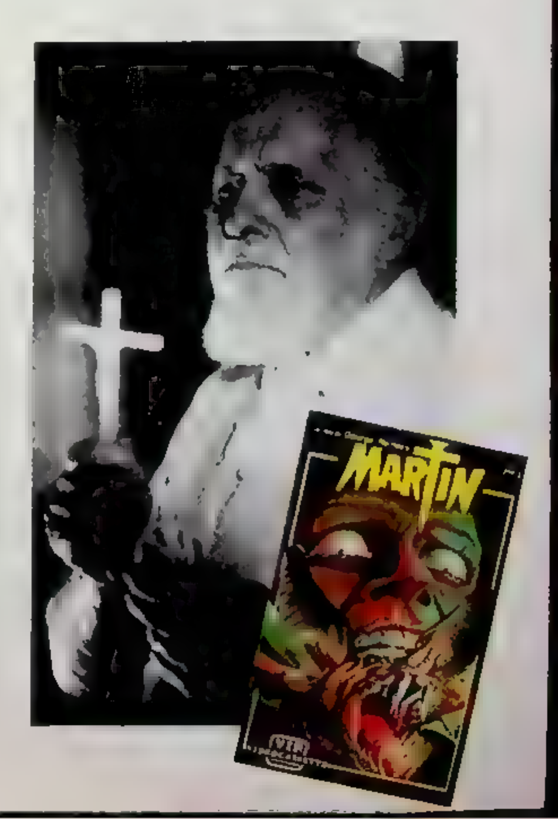
Pauvres mythes !

Martin, le héros, ne peut donc être que marginal dans cet univers salace et médiocre. Pas de cape noire sous la pleine lune, ni de fiancée en robe blanche comme dans ses souvenirs en noir et blanc, mais des supermarchés blafards, des mères de famille névrosées au bord du suicide et des junkies agressifs. Cette Amérique-là ne laisse pas de place aux nobles mythes.
Romero, habilement, laisse en plus planer l'ambiguïté : Martin n'est-il après tout qu'un psychopathe paumé à la recherche du véritable amour? Sacrifie-t-il les femmes parce qu'elles sont incapables d'exiger autre chose qu'une satisfaction sexuelle? Et ces flashbacks superbes qui lui reviennent par instants, ne seraient-ils que des bouts de films entrevus dans un drive-in?
Une chose est certaine : les monstres engendrés par la société moderne sont infiniment plus maltraités que ceux d'autrefois.
Et leur destruction (je ne vous révèle rien : elle est inévitable) prend des allures de massacre de volaille en chaîne industrielle.
Un film magnifique. Le regard d'un auteur sur le cinéma fantastique actuel aussi. Un cinéma qui a un peu trop tendance à défigurer ses mythes, et à transformer sa ménagerie en Chicken Shop pour teenagers boulimiques.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

MARTIN (Martin). U.S.A. 1977. PR : Arthur Rubinstein. R/SC/MONT : George Romero. PH : Michael Gornick. MUS : Donald Rubinstein SFX MAQ : Tom Savini 95' Avec : John Amplas (Martin), Tom Savini (Arthur), Sarah Venable, Christine Forrest et... George Romero dans le rôle du prêtre DIST : V.I.P. en version française. Duplication impeccable



DINOSAURUS



A Dada sur mon Bidet.

Un merveilleux-petit-film-de-S-F-américain-des-années-60. C'est l'histoire toute simple du retour à la vie de deux dinosaures et d'un homme des cavernes, congelés tous ensemble depuis plusieurs millions d'années dans une grotte tropicale. Voilà. De toute façon, ça devait finir par arriver avec ces travaux d excavation. Et puis la chaleur, le boucan que font les éboueurs le matin, l'odeur des p'tits déjs, tout ça quoi...

L'homme des Cavernes, incarné par le plus abruti des acteurs de série B du moment, déambule dans les habitations du coin, trempe sa massue dans le bol de mayonnaise d'une ménagère hystérique, joue avec l'électricité, piétine les jardinières en poussant des cris de gorille en rut et laisse des touffes de faux poils sur la moquette.

Pendant ce temps-là, un des deux dinosaures (le plus hargneux des deux : un tyranosaure) écrabouille un autobus en pleine jungle (c'est le 62, vous pouvez l'attraper à Bastille), va brouter quelques pâquerettes, et finit sa cavalcade sous le bras métallique d'une grosse pelleteuse agressive, pilotée bien sûr par le héros. Après une nuit de combat acharné, il termine comme le renard d'*Aglaé et Sidonie :* au fond du trou. Démantelé.

Le deuxième dinosaure (le gentil : un brontosaure qui ne bouffe que de l'herbe) a trouvé un copain. Un petit môme joueur qui grimpe sur son dos et l'emmène aux champignons. Mais ce pauvre bon gros s'embourbe dans un marais profond et commence à s'enfoncer... Arrivera-t-il à s'en sortir indemne? Son petit compagnon parviendra-t-il à lui lancer une liane? Un tel bain de boue risque certainement d'abîmer sa peau? A-t-il déjà remarqué les légères rides qui parcourent son visage? A-t-il des ennuis intestinaux chaque fois qu'il prend le métro après avoir ingurgité des salsifis à midi? A t-il déjà songé à la mort? Croit-il en Dieu? Et le Sida? Pourquoi ma mère se tire-t-elle au bord de la mer ce week-end alors qu'il y a plein de monde sur les routes? Vais-je un jour revoir Pascale? Et pourquoi ont-ils tous déserté les bureaux ce soir, me laissant seul avec le chat pour finir mes articles? Rendrai-je mon texte à temps, avant qu'il ne parte à la photocompo, demain matin à 10 h? Ma machine à écrire, une IBM Prestige Elite 96, va-t-elle tenir le coup? Suis-je vraiment dans mon assiette ce soir? Serait-ce ce thé au citron de tout à l'heure?

Un vrai cadeau de Noël

Vous aurez une réponse définitive à toutes ces questions en visionnant *Dinosaurus*. Courez-donc l'emprunter à votre vidéo-club le plus proche, ou mieux, faites vous offrir la cassette pour Noël. Ah ! *Dinosaurus* dans vos grôles, quel bonheur! La boîte qui renferme la cassette peut servir de sucrier, et en plus vous trouverez un cadeau spécial à l'intérieur : un manuel pratique et très bien illustré sur l'alimentation du dinosaure de montagne, aussi appelé Yétosaure, ainsi qu'un petit chapeau en plastique, pour vous permettre d'aller le chasser vous-même, en Sologne. Cela dit, *Dinosaurus* est vraiment un mignon petit film. Les monstres y sont en plus animés image par image, comme chez Harryhausen (*Le Flop des Titans*). Ce sont en vérité de vrais dinosaures apprivoisés que l'on fait bouger très légèrement entre chaque prise : on obtient ainsi un effet de supercherie complètement décelable.

Et puis cette idée de faire grimper le gosse sur le dos du bon gros brontosaure : ça vaut tous les documentaires de Disney (vous savez, ces trios pervers de chiens, d'ours et de tritons).

Au fait, dans la boîte qui contient le film vous trouverez aussi la fin de cet arti...

FRANÇOIS COGNAROSAURUS
(ça passe mieux comme ça) ■

N.B. : Je dédie cet article aux squelettes des tyranosaures du Musée de l'Homme. Ainsi qu'à Tion Rossiaur grand défenseur des bébés pléslonaures, récemment disparu hélas. Gobé par un sac à main en croco toujours vivace. Un sac à main qu'il avait trouvé tout jeune dans un caniveau et qu'il avait tenté de rééduquer. En vain semble-t-il...

FICHE TECHNIQUE :

DINOSAURUS/LES DINOSAURES DE L'ÎLE EN FEU (Dinosaurus). Terre Écarlate. 3400 av. J.C. PR : Grunt Grotaf. R : Grober Bruf. SC : Rakar Trabos. PH : Marianne DEC : Krustos Brak. SFX : Les dinosaures Lucien et Jeanine. MUS : Drog Gratou. DUREE : 4 ères et 2000 ans. AVEC : François Cognard (l'homme au nom très drôle), Anne-Sophie Cognard (la sœur de l'homme au nom drôle), Nicole Cognard (la mère de l'homme au nom drôle), Frédéric Albert Lévy (le secrétaire de rédaction qui va bientôt me censu...)

OUT OF THE BLUE

No future.

Dennis Hopper, le réalisateur d'*Out of the Blue*, vous le connaissez tous. C'était ce fabuleux Arlequin photographe qui initiait le capitaine Willard à l'univers du colonel Kurtz dans *Apocalypse Now*. C'était également le réalisateur de *Easy Rider*, film que tous les babas de la terre ont en cassette (la seule !), dans un coin de leur taudis, attendant les jours meilleurs où ils pourront se payer un magnétoscope. Bref, Dennis Hopper est un cinéaste-rock. Un cinéaste du Rock et un cinéaste sur le Rock.

Dès lors, rien d'étonnant à ce que le pessimisme d'*Easy Rider* est décuplé dans *Out of the Blue*. Là-dedans, tout est bien glauque. Père taulard et alcoolo (Hooper lui-même !), mère salope et défoncée, pas de futur pour l'héroïne du film (interprétée par la sublime Linda Manz, la compagne de Terror dans *Les Seigneurs*).

On l'aura compris, *Out of the Blue* est un film punk. Plus encore que *Mad Max*. Un film authentiquement punk et, ce qui ne gâche rien, intelligent. Parce qu'il se permet de réfléchir sur sa propre (a)moralité.

En quelque sorte, le film devient l'ultime étape valable avant l'apocalypse. Ou le nihilisme comme valeur de départ et d'arrivée...

Le style du film est à la hauteur de son propos. Rappelant parfois le superbe *Je t'aime...moi non plus* de Gainsbourg dans "l'esthétisme de la poubelle", *Out of the Blue* semble sorti d'un manifeste hyperréaliste. Parti-pris logique, direz vous. Et vous aurez raison. *No Future*, la devise des punks, semble donc bien être la morale du film. *No Future* pour les protagonistes, le réalisateur, les spectateurs et les critiques. BRAOUM !...

NICOLAS BOUKRIEF. ■

FICHE TECHNIQUE :

OUT OF THE BLUE (Id.). 1980. U.S.A. R et SC : Denis Hopper. Avec : Linda Manz, Denis Hopper, Sharon Ferrel, Raymond Burr, Don Gordon. DIST VIDEO : Arkane. En v.f. et (ô surprise !) en v.o. Très bonne duplication.



En accord avec ce froid de novembre, mois des morts que l'on couvre de chrysanthèmes et de l'hiver qui rôde, voici trois B.D. sombres et violentes, sans ménagements ni happy end, qui naviguent entre les eaux glacées des mers du nord, là où l'humour grince juste avant de geler, les salons inhospitaliers d'une trop belle villa 3e Reich et une bande d'uniformes assassins. Avec en toile de fond cet air qui rend fou, l'air de Lili Marlène, et dont vous serez sans doute la prochaine victime...



par Claire Lionel.

LA MORT DOUCE Sokal. Casterman, collection Un Auteur (A Suivre). Couleur 34 F.

On commence par le plus noir, celui qui continue de faire des nœuds dans l'estomac longtemps après l'avoir refermé. Dans le monde de Canardo, il n'y a vraiment plus d'espoir pour personne. La chanteuse tubarde fait évidemment penser à Marguerite Gaultier version 83, sauf que la Dame aux Camélias, à côté, c'est une comédie (musicale, bien sûr, je me demande où je trouve encore la force de plaisanter). Le dessin s'harmonise parfaitement à la tragédie ambiante. Quand il ne brouillasse pas, c'est qu'il pleut, et de toute façon il fait si froid que les os du lecteur claquetent en cadence avec les coups de poings éclate-mâchoire. Tout cela est remarquablement monté et épouvantablement triste, mais en plus que c'est très prenant il y a toujours une amère satisfaction a refermer un tel album : à côté, vos emmerdements, quelqu'ils soient, font figure d'aimables gratouillis. Du temps de nos papy, dans les écoles, on apprenait aux loupiots des trucs gais, genre : "Les chants désespérés sont les chants les plus beaux, et ça finissait sur "sanglot", pour rimer, comme dans "La Mort Douce", qui serait plutôt violente pour tout le monde, en réalité...

IDA MAUZ, Varenne, Albin Michel/L'écho des Savanes. Noir et blanc. 45 F.

Dans la foulée, et juste avant qu'un pâle sourire ne renaisse sur vos visages retournés, ouvrez vite Ida. Cette héroïne-là aussi finira mal, comment voulez vous faire autrement, c'est la série des filles confrontées à des destins trop lourd à porter. Coincées dans des pièges en forme d'existences sans issue, elles prennent la sortie de secours sans perdre leur dignité, avec un désespoir tranquille. Ahouuuuu... ne sentez vous pas une boule se former dans votre gorge? Etes-vous capables de rester complètement insensibles devant de si poignantes histoires? Ne me dites pas que vous avez des cœurs de pierre... Lili chantait Marlène, Ida vit avec Himmel, qui aime les commodes ventrues et les femmes plates. Au bout d'un bras il a une main, au bout de l'autre une lame. Pointue, aiguë comme le dessin de Varenne, qui utilise son pinceau comme un couteau pour mieux déchirer les cases et leur donner cet immobilisme violent caractéristique de son style...

LES POURRIS, Dimitri, Albin Michel/L'écho des Savanes, couleur, 55 F.

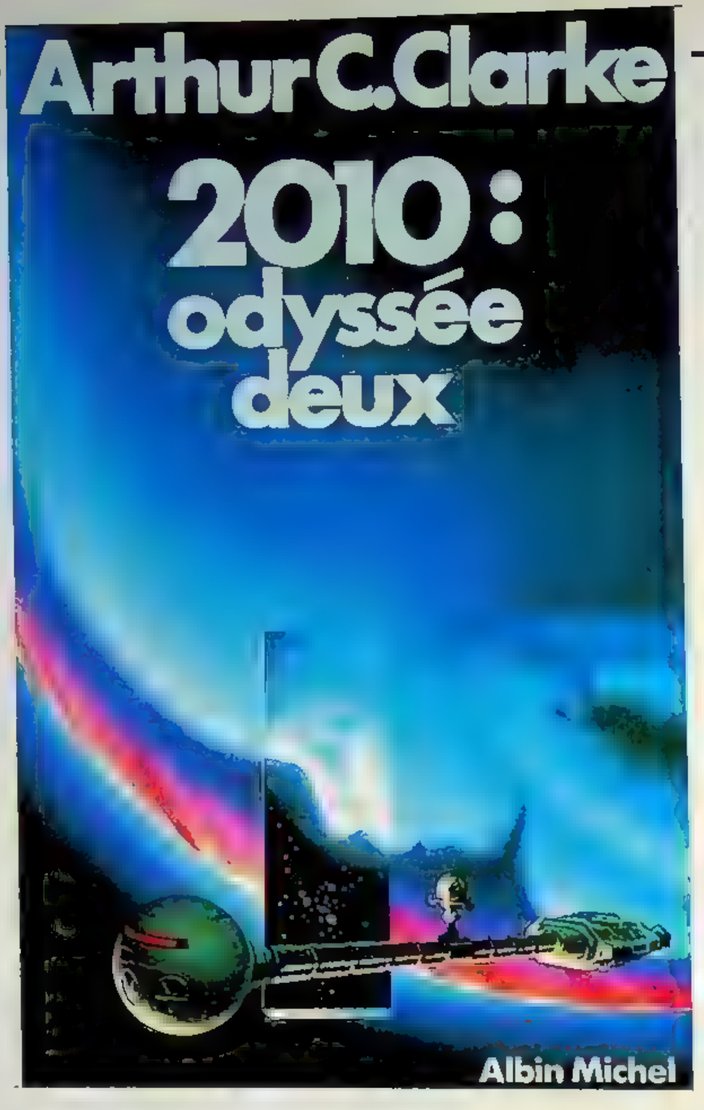
Bon, là, j'en vois qui sont au 3/4 complètement désespérés, et qui d'un œil cherchent une corde pour se pendre, et de l'autre me traitent de sadique. Je vais donc faire un effort, et finir sur une note plus optimiste. Passons aux "Pourris". Comment ça, c'est pas un titre très engageant non plus? Le personnage central des pourris n'est pas une héroïne, mais un héros, donc il ne meurt pas à la fin. Je vous jure qu'il est vivant dans la dernière case. La preuve, il parle. Pour annoncer qu'il se fait chier. Ce qui pourrait d'ailleurs ouvrir un interessant débat : faut-il mieux être enfin mort, ou s'emmerder à vivre? O.K., j'arrête. Parlons d'Eugène Crampon. C'est le type même de l'anti-héros qui finit toujours par s'en sortir, mais il n'y est vraiment pour rien. Ça fait bien longtemps qu'il a perdu le contrôle. "Depuis que j'existe, j'ai l'impression que ma destinée ne m'appartient pas, confie-t-il au

lecteur. Après quatre tomes de Goulag, il a compris que rien ne sert de gémir, il faut garder son seau sur la tête et faire avec. De toutes façons, comment se débarasser de quelque chose qui ne vous appartient pas ?
Les Pourris, c'est le meilleur rapport qualité/prix du mois, parce qu'il y a plein à lire dedans. Dimitri écrit aussi bien qu'il dessine, et n'hésite pas à charger dans les bulles, ce que, personnellement, moi j'aime. Ça ne vous remonte pas le moral, de savoir que vous allez faire une affaire en achetant cet album ? Alors attendez le mois prochain, je vous parlerais de belles images, si vous êtes sages... ■

par François Cognard.

FIN DE SIECLE Frédéric Bézian (éditions : Magic Strip.)
Pas rose non plus. Mais c'est l'hiver. Et Paris se fait sombre. Les dealers sortent de leurs tanières, répandent la Peste blanche, et leurs victimes rentrent au chaud pour resombrer. Et rejoindre les délires des anciens. Ceux du siècle dernier qui finissaient leurs rêves malsains accroupis dans le caniveau... Et en faisaient des vers. S'ils se réveillaient par hasard vivants...
Un album français, d'un auteur français : Bézian. Un type qui vous dit rien je parie... Ah évidemment, Bézian, on ne tombe pas dessus souvent dans les pages des mensuels humanoïdes ou pilotesques. La foule préfère Margerin, Pratt, Mœbius, Tardi. Elle n'a pas tort. Mais il faudrait aussi éviter de regarder toujours sur les mêmes présentoirs... C'est comme ça que j'ai découvert Bézian. Par hasard. Il n'était même pas rangé à la lettre B...
Fin de siècle est seulement son troisième album. Un album nocturne, qui sent déjà comme les vieux bouquins des greniers. Un album en noir et blanc, composé de quatre nouvelles, toutes imbibées de la même ambiance alcoolisée. Celle qui régnait dans les salons surchargés du Paris fin XIXᵉ, dans ses bordels baroques, dans ses ruelles sans lampadaires où les aristocrates tuberculeux dégueulaient leurs tripes.
Fin de Siècle. Fin des illusions. Fin des races. Cet album est dédié à la décadence. Des baronnes de la rue St Honoré, grosses religieuses en chocolat dégoulinantes de bagouzes, organisent pour leurs fils opiomanes, des séances de spiritisme malsaines. Un poète raté passe ses journées à citer du Baudelaire dans une maison close mondaine, un aristocrate pédophile tente de faire revenir sa maîtresse défunte à la vie lors de cérémonies sataniques...
Bézian a réuni dans ces pages la faune fangeuse qui hantait les poèmes hallucinés de Baudelaire, Poe ou Lautréamont. Des drogués larvaires, des sosies d'Oscar Wilde rongés par la syphillis, des fétichistes de la mort, de la pourriture qui se consument en jouissant. Ecoutant une ultime fois les râles mélodieux d'une cantatrice sur leurs phonos à manivelle...
Son trait, aussi fin qu'une aiguille de seringue de Belladone, restitue à merveille le mobilier de l'époque : tentures lourdes, papiers peints, couverts d'arabesques, fresques érotiques, redingotes sombres à boutons dorés.
Mais vous l'avez deviné, *Fin de Siècle,* est beaucoup plus qu'une reconstitution précieuse, c'est une plongée implacable dans les noirceurs de l'âme humaine. Un pacte consenti avec le cornu. Un hommage à tous ceux pour qui la mort vaut le coup d'être vécue. ■





2010 : ODYSSEE DEUX
par Arthur C. Clarke.
Albin Michel.

La p. 4 de la couverture a beau prétendre que *2010* résout toutes les questions que *2001* avait laissées sans réponses, le lecteur ne saura toujours pas vraiment ce qu'est le fameux monolithe noir ou ce qui a pu arriver à l'astronaute Bowman dans sa transformation en "Enfant des Etoiles". Malgré son titre en effet, *2010* est moins une suite qu'un *remake* de *2001*. Le récit ne commence pas avec Bowman et le monolithe, mais sur terre, lorsque les Américains, inquiets de la disparition de leurs astronautes et de leur vaisseau, décident d'envoyer une nouvelle expédition. Russes et Chinois se mêlent à l'affaire pour pimenter un peu le récit, mais il n'y a rien de bien nouveau dans ses structures. Curieusement, notre époque semble être, au cinéma et en littérature, plutôt une époque de variations sur des thèmes déjà connus qu'une époque de thèmes nouveaux. Voir ainsi *Jamais Plus Jamais* qui reprend *Opération Tonnerre*, le *Scarface* de Brian de Palma qui reprend le *Scarface* original, le *Jedi* qui, à bien des égards, reprend dans sa narration le mouvement de la première *Guerre des Etoiles*. John Glen, réalisateur d'*Octopussy*, a même déclaré qu'on envisageait sérieusement pour les prochains *Bond* de refaire les premiers épisodes de la série. En 1983, on manque de pétrole, mais on manque aussi d'idées ?
Cela n'empêche pas *2010 : Odyssée Deux* de se lire avec beaucoup de plaisir, puisque Clarke est un merveilleux conteur. Et un vulgarisateur très doué : les considérations techniques et scientifiques s'intègrent à l'histoire sans être jamais ennuyeuses. Quant à l'aspect "spirituel" qui fait défaut par rapport à l'original, on peut espérer que Peter Hyams saura l'introduire dans l'adaptation cinématographique qu'il prépare. Il a déjà montré avec son *Capricorn One* et son *Outland* que la science-fiction pouvait ne pas se résumer à des trouvailles techniques.

F.A.L.



LE RETOUR DU JEDI
L'album du film
par Joan D. Vinge. Hachette jeunesse.

Jedi encore ! Ouvrage visiblement conçu pour les enfants, avec peu de texte et beaucoup de photos couleur. Mais la qualité des photos est telle qu'elles peuvent intéresser même les "vieux" amateurs de la série. Il vaut mieux, de toutes façon, ne pas lire le texte, rempli de coquilles, d'inexactitudes et d'incohérences. Sous une photo de Mark Hamill, *en première page*, on lira Luke Skywalder ; on verra R2D2 rebaptisé mystérieusement D Deux-R, et Darth Vader se nomme ici Darth Veder, croisement bizarre entre son nom anglais original et son nom français officiel Dark Vador. Qu'on se rassure, cela n'empêche pas l'Alliance Rebelle de triompher des Méchants !

F.A.L.

A BOUT DE SOUFFLE - Made in USA,
par Leonore Fleischer.
J'Ai Lu n° 1478.

Leonore Fleischer s'est fait une spécialité d'écrire les *novelizations* de films qui tournent autour du Grand Rêve Américain, qu'il soit réussi, comme dans *Rocky*, *Annie*, ou *Staying Alive*, ou qu'il reste inaccessible, comme dans cette nouvelle version d'*A bout de souffle*. Elle parvient assez bien, par le jeu des mots, à retrouver le *rythme* du film où la musique était continuellement présente. Malheureusement, les traducteurs, qui connaissent l'anglais, mais beaucoup moins le *show business* américain, nous parlent d'une "perruque de poupée Parton" lorsqu'il faudrait traduire "une perruque à la Dolly Parton". A bout de souffle même dans les cheveux...

F.A.L.

La Saison Cinématographique 1983
La Revue du Cinéma, Hors Série - XXVIII.

Quel est le réalisateur d'*E.T.* ? Tout le monde sait. Quel est celui de *L'Eventreur de New York* ? Tout le monde ne sait pas, mais le Starfixien moyen devrait savoir. Quels sont les scénaristes de *Poltergeist* ? Le Starfixien moyen devrait le savoir, mais ça, même le Starfixien moyen ne le sait pas. Une seule solution donc : *La Saison Cinématographique* éditée par *La Revue du Cinéma*, qui recense tous les films sortis en France en 1983, et qui offre, pour chacun d'entre eux, un résumé, un commentaire, et une fiche technique qui s'efforce de démêler d'inextricables pièges, comme ceux des ressorties mensongères d'anciens films sous un titre nouveau, ou encore ceux des pseudonymes des productions bis italiennes. Un annuaire actuel, mais avec déjà une adorable saveur rétro, puisque bien des ringarderies qu'il répertorie ne survivront dans les mémoires que grâce aux lignes qui leur sont si généreusement accordées. Les copies de *Je suis une petite cochonne* (titre original *Apocalipsis Sexual*) ou des *Démons du Karaté*, ou même d'un grand chef-d'œuvre français comme *Le retour des bidasses en folie* auront toutes été détruites d'ici quelques années. Mais *La Saison Cinématographique* sera toujours sur nos étagères – au moins sur celles de Dan Brady – pour nous rappeler que ces choses-là aussi ont fait le cinéma des années '80.

F.A.L. ■

WARGAMES,
A Novel by David Bischoff, Based on the original screenplay written by Lawrence Lasker & Walter F. Parkes. Dell, New York.

... Ou comment déclencher par hasard la Troisième Guerre Mondiale – thermonucléaire – en essayant d'aller voler au moyen de la télématique les programmes des nouveaux jeux d'une grande entreprise de jeux vidéo... Et comment arrêter avant qu'il ne soit trop tard le Grand Ordinateur militaire, qui ignore la différence entre simulations et attaques ennemies réelles.
La fable est, on veut le croire, invraisemblablement, mais, comme toute fable, elle entend donner une leçon de morale plutôt que de réalisme. Il paraît que Ronald Reagan a beaucoup aimé le film. Badham, le réalisateur, est furieux à ce sujet. Après *Tonnerre de Feu*, *WarGames* est pour lui l'occasion de dénoncer certains aveuglements du pouvoir américain. Et, de fait, *WarGames* est la combinaison réussie d'un cinéma commercial et d'un cinéma intelligent. Il y a ce qui manque aujourd'hui à beaucoup de films de science-fiction : un scénario. Et c'est pour cette raison que l'histoire est passionnante à suivre même lorsqu'elle ne se présente que sous la forme d'une *novelization*.

L'AMOUR D'UNE REINE
par David Lockie.
J'Ai Lu n° 1499.

Pour amateurs de péplums, variations décadentes sur le mythe d'Enée. Le héros troyen fait étape à Carthage, enflamme le cœur de la reine Didon, mais plaque sauvagement celle-ci pour aller plus loin fonder Rome. Episode connu. Mais deux innovations ici : a. l'histoire est racontée par Ascagne, fils d'Enée ; b. Ascagne est lui-même amoureux de Didon. Si Messieurs Joe d'Amato ou Antonio Passalia sont à court d'inspiration pour leurs prochaines fresques antiques, voilà un roman qui pourra les tirer d'embarras. Il conviendrait sans doute de changer le titre, mais quelque chose comme *Ménage à Troie* ou *Une Carthaginoise en chaleur* devrait faire l'affaire...

F.A.L.





B.C. = BEFORE CONAN
Essai d'étude sur le Peplum
par Stefano Della Casa et Carlo Piazza.

Fanzine *de Luxe*, bilingue (en italien et en français), réunissant, comme son titre l'indique, un certain nombre d'articles sur le genre du péplum, avec des signatures bien connues des amateurs de fanzines. Il manque peut-être une pensée organisatrice dans cet ensemble, mais la variété est assez grande pour donner une vue générale du genre suffisamment large et retrouve la joyeuse confusion et le bricolage de certains films. On se procure l'ouvrage (abondamment illustré de photos et de pavés en N/B) auprès de Carlo Piazza, via Coppino 61, 10147 TORINO, Italie).

F.A.L.

YELLOWBEARD
by Graham Chapman and David Sherlock
Sphere Books Ltd., Londres.

Barbe d'or et les Pirates a été, on le sait, un échec commercial en France... et peut-être ailleurs. Malgré Graham "Monty Python" Chapman. Malgré Marty "Frankenstein Junior" Feldman. Malgré David Bowie. Il ne s'agit pas de s'interroger ici pour savoir si cet échec était justifié ou mérité, mais cet album, illustré d'excellentes photographies en couleur, est là pour prouver qu'un effort esthétique certain avait été accompli pour cette histoire de pirates. Quant à ceux qui voudraient réexaminer le dialogue, il est presque intégralement reproduit dans le récit qui accompagne les illustrations.

F.A.L.



JOHN LENNON
Le Beatle assassiné
par Jean-Paul Bourre.
Editions Encre.

Au début, on est furieux. La vie de John Lennon, et sa mort, sont racontées exactement comme s'il s'agissait d'un roman. Avec toutes les malhonnêtetés du genre romanesque : variation continuelle des points de vue d'une page à l'autre. On est ici dans la pensée de l'assassin. Là dans celle de Lennon. Là dans celle de l'auteur. Car si c'est une biographie qui est proposée, c'est presque plus celle de l'auteur que celle de Lennon. La page des remerciements suffit à montrer que Jean-Paul Bourre a trouvé en Lennon un prétexte pour rêver sur une période qui lui tenait à cœur. De ce fait, il serait vain de critiquer la légèreté d'information de l'ouvrage, ou ses inexactitudes patentes. Mais il convient de le prendre pour ce qu'il est : un essai sur un John Lennon imaginaire. Ce qui est presque normal pour un personnage devenu effectivement légendaire...

F.A.L. & Claude SOREL

BOURVIL
par Christian Plume
et Xavier Pasqualini.
Bréa Editions.

Parler d'un livre sur Bourvil dans *Starfix* apparaîtra sans doute à certains comme une provocation, mais il convient de rappeler que, parmi les navets multiples auxquels son nom est attaché, Bourvil a su faire pousser quelques classiques du cinéma fantastique et du cinéma populaire. *Le passe-muraille*, ou 3La grande frousse (rebaptisée par la suite *La cité de l'indicible peur* conformément au roman original de Jean Ray), c'est lui. *Le Capitan, Le Bossu*, qu'on reprend encore aujourd'hui régulièrement dans des cinémas parisiens pour certaines matinées enfantines, c'est Jean Marais, mais c'est aussi Bourvil. Si Bourvil a interprété le plus souvent un Français en apparence désespérément moyen, il a toujours tempéré son côté godiche par un humour qui le rendait parfois franchement subversif : voleur de troncs d'églises dans *Un drôle de paroissien*, professeur partant en guerre contre la télévision dans *La grande lessive*, Bourvil n'a jamais eu peur – contrairement à d'autres vedettes établies – de trahir une image et de surprendre son public. Avec lui, encore une fois, comique et fantastique se rejoignaient souvent. Le livre de Christian Plume et de Xavier Pasqualini se compose d'une biographie et d'une filmographie détaillée et illustrée. Celle-ci a tout le sérieux qu'on attend d'un pareil travail, celle-là toute l'affection qui s'impose à propos d'un pareil acteur. De longues déclarations de Claude Autan-Lara sur le tournage de *La traversée de Paris* offrent au cinéphile un aperçu partial, mais passionnant de la manière dont on fait des films.

F.A.L.

"MANUEL DES CONFESSEURS" et Kraft-Ebing en bandes dessinées.
Essai sur les obsessions sexuelles à la lumière des bulles contemporaines,
par J.M. Lo Duca. Editions Dominique Leroy, Paris.

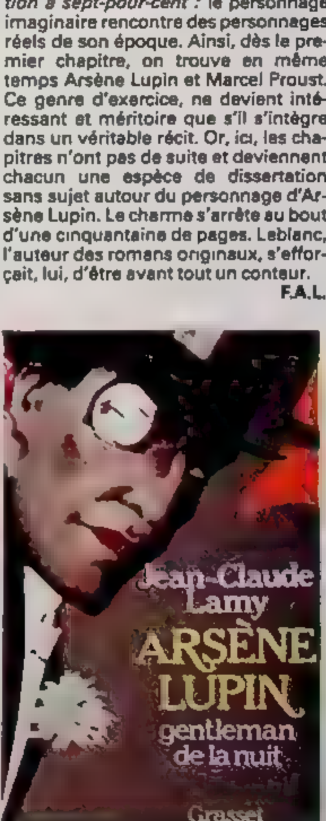
Elles traînent sur les tourniquets des kiosques de gares sans qu'on les remarque, et pourtant elles se permettent tout. Ou peut-être se permettent-elles tout parce que, justement, on ne les remarque pas? Elles s'offrent les plus belles distributions : Sean Connery dans le rôle de Giacomo Bondi (en italien, James Bond), comme on peut le voir sur l'illustration ci-dessus ; plus loin, Fellini dans celui d'un metteur en scène tyrannique ; plus loin, Ursula Andress et Jean-Paul Belmondo ; et bien d'autres encore.
Elles se permettent aussi, ces bandes dessinées de petit format d'origine italienne qui s'appellent *Isabella, Lucifera, Oltretomba, Zora*, la réalisation graphique de tous les fantasmes sexuels possibles. Et contrairement aux films X, elles semblent continuer de se bien porter. C'est qu'au-delà de leur médiocrité artistique, souvent éclatante et industrielle, elles gardent quand même la vertu *imaginaire* de l'image dessinée. Lo Duca a sélectionné quinze cents vignettes représentant galipettes et activités en tous genres. Individuellement, elles sont presque toujours franchement ridicules mais, mises bout à bout, elles arrivent à former ce que dit le sous-titre : un essai sur les obsessions sexuelles contemporaines. Un tel ouvrage aurait sans doute mérité des textes un peu plus longs que les simples légendes qu'il propose. Mais d'autres volumes semblent devoir compléter celui-ci.

F.A.L.

ARSENE LUPIN, GENTLEMAN DE LA NUIT
par Jean-Claude Lamy.
Grasset.

Jean-Claude Lamy reprend pour le héros inventé par Maurice Leblanc le principe utilisé par Nicholas Meyer pour Sherlock Holmes dans *La solution à sept-pour-cent* : le personnage imaginaire rencontre des personnages réels de son époque. Ainsi, dès le premier chapitre, on trouve en même temps Arsène Lupin et Marcel Proust. Ce genre d'exercice, ne devient intéressant et méritoire que s'il s'intègre dans un véritable récit. Or, ici, les chapitres n'ont pas de suite et deviennent chacun une espèce de dissertation sans sujet autour du personnage d'Arsène Lupin. Le charme s'arrête au bout d'une cinquantaine de pages. Leblanc, l'auteur des romans originaux, s'efforçait, lui, d'être avant tout un conteur.

F.A.L.



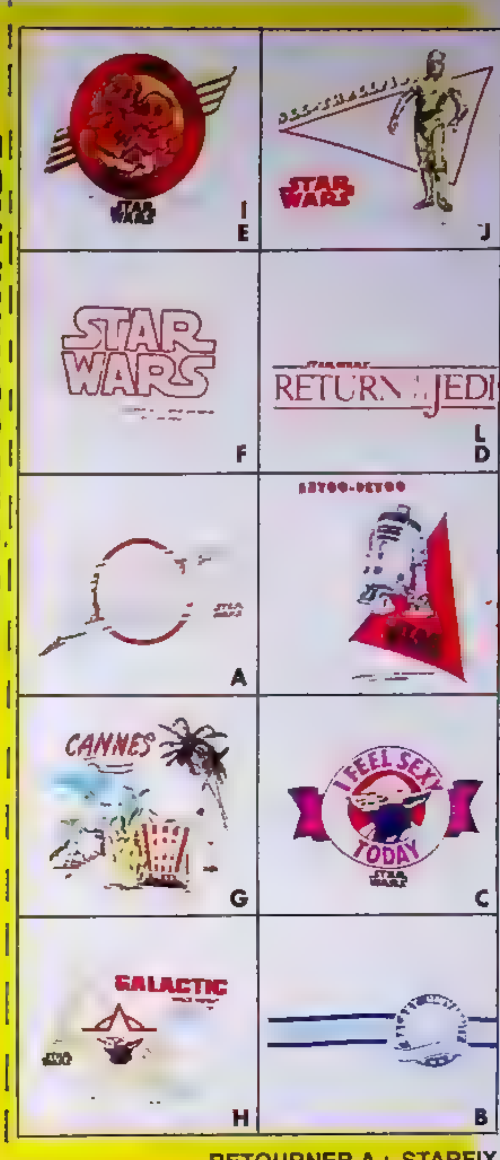


MAY THE FORCE BE WITH YOU



STAR WARS

BON DE COMMANDE



RETOURNER A : STARFIX
13, RUE DE LA CERISAIE, 75004 PARIS

NOM ____________________
PRENOM ____________________
RUE ____________________
N° ____________________
VILLE ____________________
CODE POSTAL ____________________

TEE-SHIRT(S) adulte : 75 F - enfant : 65 F
SWEAT-SHIRT(S) adulte : 145 F - enfant : 125 F

INDIQUER DANS LES CASES CORRESPONDANTES LES MODELES CHOISIS (VOIR CODE PHOTO), LA TAILLE ET LE NOMBRE DE PIECES DESIREES

MOTIFS ADULTES

TAILLES ADULTES	MOTIF A TS	MOTIF A SW	MOTIF B TS	MOTIF B SW	MOTIF C TS	MOTIF C SW	MOTIF D TS	MOTIF D SW	MOTIF E TS	MOTIF E SW	MOTIF F TS	MOTIF F SW	MOTIF G TS	MOTIF G SW
S SMALL														
M MEDIUM														
L LARGE														
XL EXTRA LARGE														

MOTIFS ENFANTS

TAILLES ENFANTS	MOTIF H TS	MOTIF H SW	MOTIF I TS	MOTIF I SW	MOTIF J TS	MOTIF J SW	MOTIF K TS	MOTIF K SW	MOTIF L TS	MOTIF L SW
2 ans										
4 ans										
6 ans										
8 ans										
10 ans										
12 ans										
14 ans										

Origine tee-shirt 100 % coton USA Hanes sweat-shirt France 50 % coton 50 % acrylique

Ci-joint mon règlement par chèque ou mandat à l'ordre de Starfix. Port en sus 6,00 F par tee-shirt - 7,50 F par sweat-shirt) - (Port urgent + 6,00 F - Port recommandé + 10,00 F)
SIGNATURE

BOUKRIEF ET COGNARD AU PAYS DE LA TORTILLA...

FESTIVAL INTERNACIONAL
DE CINEMA FANTASTIC
DE SITGES

X-tro

Olé !
Plus exotique que le Rex, moins couru qu'Avoriaz, le festival fantastique de Sitgès (Espagne) offre pourtant à l'amateur éclairé de sympathiques tresorès...

SITGES m'était conté

Avoriaz, Paris, vous connaissez. Mais Sitgès, connaissez-vous? Seize ans, il a, ce festival de cinéma fantastique ("y del Terror" précise l'affiche). Oui, seize ans. Bien plus que les deux autres en fait. Mais évidemment, vous, dès qu'on sort de l'hexagone, ça vous dit plus rien.
Pourtant, comme le précisait Dario Argento, invité cette année, Sitgès a fait beaucoup pour la crédibilité du genre.
Alors on y est allé, à Sitgès. Une paire de chaussettes, deux maillots (Sitgès, c'est au bord de la mer voyons !) et hop ! Deux billets via Barcelone. Espagne.
A l'arrivée : plein d'hôtesses en frou-frous (salut Milos, Carmen, Monica et Maria Rosa). Des palmiers. Un soleil. Une mer. Et toi.
Mais revenons un peu au festival : les Espagnoles sont toutes sublimes, elles ressemblent à Angela Molina. Vous savez, la danseuse

de **Cet Obscur Objet du Désir** de Buñuel. Visage triste, paupières noires et grâce naturelle.
Mais revenons un peu au festival : y'a un truc incroyable là-bas, c'est qu'ils n'ont pas de stations d'épuration. Vous vous baignez, rasez, lavez les dents à l'eau salée !
Mais revenons un peu au festival : question organisation, c'est on ne peut plus sympathique. Pas de queues interminables. Une salle de projo aux dimensions tout à fait convenables. Des horaires de séances bien répartis (et pourtant, cinq films par jour !). Et surtout un silence de mausolée pendant les cérémonies. Tout juste des cris lors des mises à mort (Ma qué, c'est la corrida qui ressort !).
Mais revenons un peu au festival : côté programme, c'était un peu moins délirant que les années précédentes. Pourquoi ?
D'abord parce que bon nombre des films n'étaient pas, pour nous petits Français, vraiment inédits. Ainsi, de grandes premières espagnoles comme **Cujo**, **Les Prédateurs**, **Ténèbres** ou **Le Dernier Combat** n'alimentent plus à Paris que les salles double programme. Mais enfin, vu la qualité, pourquoi se plaindre ?

Joyaux ou navets

Plus douloureuse, par contre, la rétrospective Universal. En fans dociles et respectueux, vous devez penser comme nous que Boris Karloff et Bela Lugosi sont des idoles intouchables et que leurs premiers films sont des joyaux du fantastique des années trente. Que nenni ! On les a enfin vus, ces films. Ces **Raven**, ces **Black Cat**, ces **Spectre de Frankenstein**, ces **House of Dracula**. Ceux-là et quelques autres du même topo, mais sans Lugosoff cette fois (**Mad Ghoul**, **La fille de Dracula**). Verdict : c'est de la merde. En gros, **Au Théâtre ce soir** version fantastique. Avec décors tremblotants, dialogues interminables (surtout quand ça se résume à des grognements de loup-garou), jeu d'acteurs pire que tout et surtout, surtout, mise en scène élémentaire. Enfin, Lugosi nous aura quand même bien fait rire avec son fameux accent roumain...



Heureusement, les **vrais** classiques étaient aussi là pour nous remonter le moral. On parle bien sûr des trois premiers **Frankenstein**. Là, Karloff est génial, la mise en scène moderne et la poésie réelle. On n'en demande pas plus...



Alone in The Dark (Donald Plaesance)

Encore de la rétrospective, mais plus fraîche celle-là, avec deux films australiens d'avant **Mad Max** et **L'année de tous les dangers** : le superbe **Summer of Secrets** de Jim Sharman (**The Rocky Horror Picture Show**) et le premier film très original de Peter Weir, **Les Voitures qui ont mangé Paris**. Pas la peine de vous faire un croquis, vous savez ce que c'est que le bon cinéma australien.
Passons rapidement sur le relief. L'ineffable Charles Band était de la partie avec le piteux **Metalstorm**, sous-**Guerrier de l'Espace** et par là-même sous-sous-**Mad Max**. Pire encore : **Les Dents de la Mer 3** en relief. Mais ça, on vous en reparlera le moment venu.
Mais revenons un peu au Festival (au meilleur) : deux films très originaux tout d'abord. **Alone in the Dark** de Jack Sholder, une variation sur le **Psycho Killer** qui doit beaucoup à ses acteurs (Jack Palance, Martin Landau, Donald Pleasance tous plus tarés les uns que les autres), et **X.Tro**. Ce premier film de Harry B. Davenport se distingue par une complaisance bienvenue sur la pourriture des corps humains rongés par une substance extra-terrestre. Cette sorte d'anti-E.T., aux maquillages étonnants, se permet de surcroît des petits moments de délires dignes des meilleurs **Chapeau Melon et Bottes de cuir**. L'héritage anglais, que voulez-vous...
Le meilleur pour la fin : **Das Zweite Gesicht** de Dominik Graf. Lyrisme et pudeur pour une superbe histoire de réincarnation. Interprétation feutrée (Greta Scacchi a fait **Chaleur et Poussière** depuis, Thomas Schücke rien, et c'est bien dommage...), façade de néons d'une frigidité toute germanique, mouvements de caméra sensuels, musique rituelle (Bartock, Sakamoto, Eno-Byrne). Pas de doute, on assiste bel et bien à une céréminie, un sacrifice prédestiné oü sexualité, complicité, bestialité se réunissent dans le même éclat de verre. Vous n'y pigez-rien rien. Normal, vous n'avez pas encore vu le film. Mais si par bonheur il se pointe chez nous, ne le ratez surtout pas, on ne vous le pardonnerait pas...

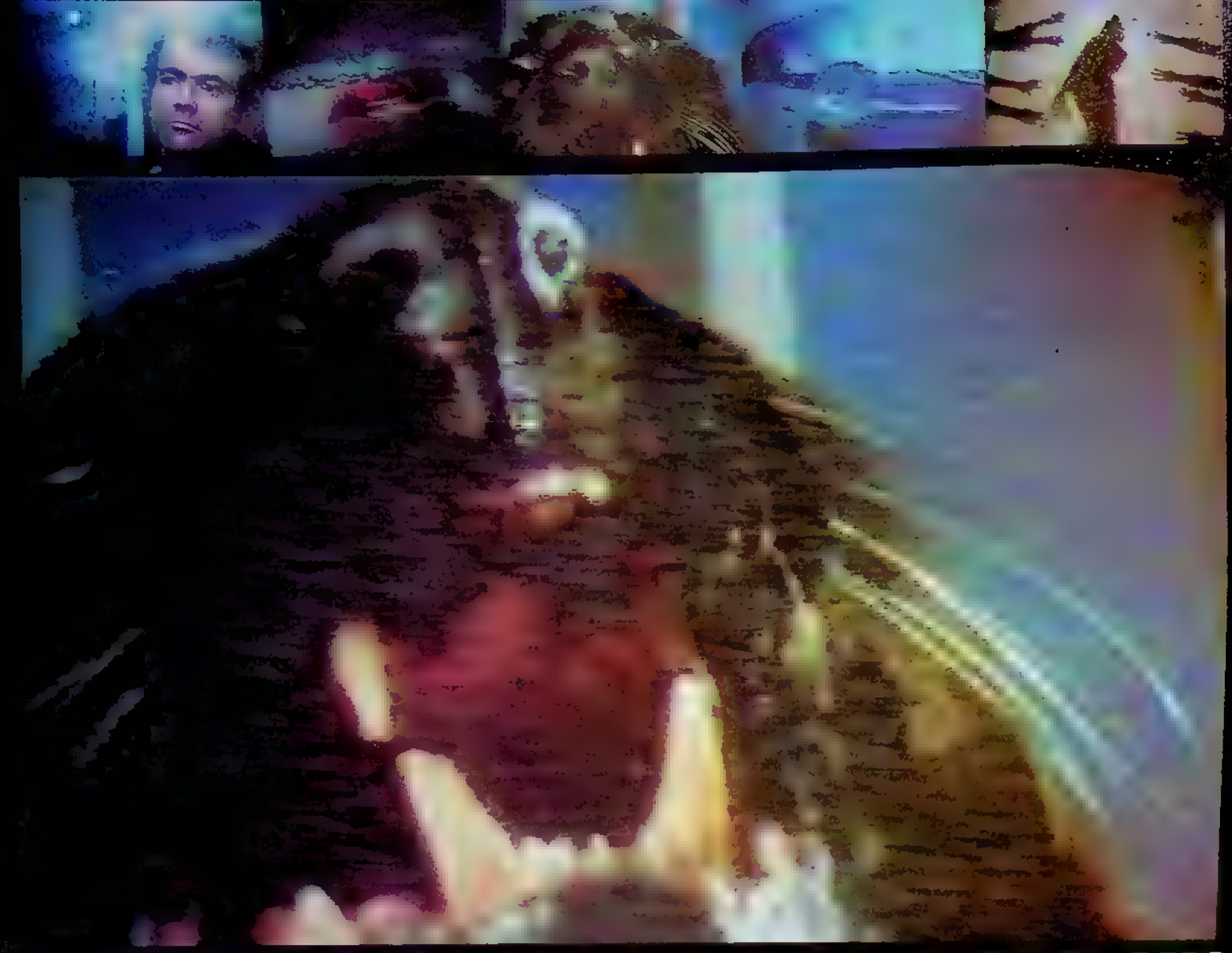
THE NEW GLOBE TROTTERS, BOUKRIEF ET COGNARD.

P.S. : Au fait, c'est encore Luc Besson, le fourbe, qui a encore tout raflé au palmarès avec **Le Dernier Combat**...
On n'a pas parlé de **House of Long Shadows** avec le gang des vieilles momies (Price, Cushing, Carradine et Lee) parce que c'est très mauvais, et que ça va passer au prochain festival de Paris. Même chose pour **The Lost Tribe**. Vous verrez par vous-mêmes.



Ténèbres

Palmarès
Grand Prix et Prix de la mise en scène : **Le Dernier Combat** de Luc Besson.
Prix d'interprétation masculine : Christopher Lee, Vincent Price, Peter Cushing et John Carradine pour **House of Long Shadows** de Peter Walker.
Prix d'interprétation féminine : La petite gamine d'**Alone in the Dark** de Jack Sholder.
Prix du meilleur scénario : Michael Armstrong pour **House of Long Shadows**.
Prix de la meilleure photographie : **Feuer und Schwert** de Veith von Furstenberg.
Prix des effets spéciaux : **The Return of Captain Invincible** de Philippe Mora.
Mention spéciale du Jury : **The Lost Tribe** de John Laing et **Pura Sangre** de Luis Ospina.



DES CLIPS COULEUR EN NOIR ET EN BLANC

LONGTEMPS, POUR MOI, LES STRANGLERS N'ONT ÉTÉ QU'UNE VAGUE LÉGENDE SULFUREUSE, CELLE DES ÉTERNELS VIEUX LOUBARDS EN DEUIL CONDAMNÉS A VIOLER LES ATTACHÉES DE PRESSE ET A VOMIR SUR LES TAPIS OU SUR LES JOURNALISTES POUR QUE L'ON PARLE D'EUX.

Je savais aussi qu'ils éditaient un journal pour tenir les Black men et les Black women – leurs braves et fidèles fans – au courant de leurs faits et gestes. Un journal! Là, on sombrait carrément dans le trip mégalo, et ça pouvait commencer à devenir drôle. Mais, au contraire des Sex Pistols, les Stranglers ne me fascinaient pas assez pour que je cherche à en savoir plus long sur leur compte... Du moins jusqu'à l'été 82. Jusqu'aux premières images du clip *Golden Brown*, très exactement. La première fois que j'ai vu ce clip, il faisait chaud, normal, et la douceur des débuts de soirées donnait des envies de vacances impossibles à prendre. *Golden Brown* reflétait si bien cet état d'esprit qu'il ressemblait à un message personnel : d'un seul coup, j'avais quitté Paris et mon canapé moite pour glisser en felouque sur le Nil dans le sillage d'Agatha Christie et de tous les fantômes de la vieille Egypte. Dans le palace où nous faisions escale, la climatisation manquait de tonus mais l'orchestre de chambre, semblable à une réunion de momies en queue de pie, distillait depuis au moins cent cinquante ans une petite musique intimiste et caressante comme un souvenir heureux.

"Mais qui sont donc ces charmants garçons un peu dégarnis sur le dessus?" demandai-je à mon voisin de droite sans perdre de vue la suite de la visite guidée, pyramides, sphinx, promenade en chameau et fous de fouilles. "Les Stranglers, bien sûr", répondit-il, légèrement choqué par mon ignorance. Ah tiens, les Stranglers... Pour un groupe de terreurs méprisantes, hautaines et agressives, ils paraissaient bien inoffensifs, à se mouvoir sans hâte dans leur décor de carte postale. Avec une vidéo si sympathique, ces étrangleurs ne pouvaient être complètement mauvais. Sans faire d'histoires, je me laissais inoculer par le Black virus, et me mis à consommer du Golden Brown matin, midi et soir, jusqu'à ce que la vidéo ressemble à un vieux slip usé.

FROIDES LANGUEURS

Ce brave petit promo clip avait parfaitement rempli sa mission : j'achetai les disques du groupe et guettai impatiemment sa prochaine vidéo. Qui fut *The European Female*, et une demi-déception : le clip n'était pas à la hauteur de la musique. *European Female* est un morceau qui n'évoquera jamais pour moi un parking glacial et nu comme seul le béton sait l'être, avec une malheureuse panthère encagée au milieu et trois clochards éparpillés sur des cartons. C'est une musique mouvante, sensuelle et un peu mystérieuse qui perd son identité dans ce lieu sinistre. Mais tout n'est pas perdu pour autant.

De très beaux jeux d'ombres féminines accrochent l'œil, les gestes et les déplacements des gens sont assez bien réglés pour retenir l'attention et l'un dans l'autre, le clip se laisse regarder sans ennui. Ce n'est pas un clip parfait, ni même un très bon clip. Mais il y a, dans *European Female*, comme dans *Golden Brown*, un charme bien spécial, une sorte de langueur distante hypnotisante, un détachement bien joué, donc séduisant. Cette alchimie fragile qui, elle, a parfaitement fonctionné dans les deux clips cités, a totalement déserté la vidéo de *Midnight Summer Dream*, et c'est bien dommage pour elle. Ou alors, c'est le déjà trop vu, le manque de renouvellement dans la mise en images. Le retour à la maison, le vieillard et l'enfant, trop c'est trop. A la mi-temps, les petits yeux se ferment et c'est l'assoupissement général devant l'écran. Hé! ho! Les Stranglers, faudrait un peu remuer vos fesses, et prouver à vos braves et bons fans qu'après avoir à trois reprises fait du noir et blanc avec de la couleur, vous êtes capables aussi, je ne sais pas, moi, de faire de la couleur avec du noir et blanc.

CLAIRE LIONEL



LES STRANGLERS

EN CONCERT A L'ESPACE BALARD OU BASF, C'EST SELON.

Satanés Stranglers, créateurs d'un mythe terrifiant, ils affichent sur leurs albums emblèmes maléfiques et théories brumeuses. Les animaux les plus symboliques (rat, corbeau, panthère) accompagnent la légende des hommes en noir, ces individus qui traquent aux Etats-Unis les témoins de phénomènes extra-terrestres. Mais rien n'est prouvé là-dessus. Imprégnés d'idéologies à mi-chemin entre un anarchisme rigoureux et un fascisme latent, les Stranglers apparaissent aux yeux de certains comme les nouveaux messagers de l'éternelle révolte rock'n'rollienne ; pour la plupart des gens, ce ne sont que de bons faiseurs de hits. Surtout depuis *Golden Brown* et *Midnight Summer Dream*.

Ils entretiennent ainsi leur paradoxe d'autant plus qu'ils traînent une solide réputation de fauteurs de troubles depuis les émeutes de Nice ou Glasgow. Chaque concert du groupe peut donc devenir le théâtre d'événements, hors du commun. De ce point de vue, le concert parisien fut bien terne. Après la désolante prestation de deux catcheuses excitantes comme Line Renaud et Régine en string, ils nous infligèrent le douloureux spectacle d'un gigantesque travelo hurleur se prenant pour Marlène Dietrich. Il s'appelait en fait Bambi, mais les jets continus de canettes ont dû lui prêter un pseudonyme neuf et un contrat d'exclusivité avec Stella-Artois.

Finalement, nos Stranglers firent leur apparition très vite interrompue par un problème technique chez Burnel le bassiste. Sortie de scène et retour dix minutes plus tard sans explication. Sur ce le groupe aligne son répertoire devant un parterre constitué en majorité de jeunes lycéens fredonnant *Midnight*... en ignorant tout de *No More Heroes*. Comprenez bien que je n'ai rien contre les lycéens, mais les Stranglers furent en d'autres temps autre chose que des piliers de hit-parade. C'était mon passage ancien combattant. Néanmoins le tonitruant *Who Wants The World* en remua plus d'un par son rythme très scandé. Pour conclure, la représentation fut pro, éclairée par les récents hits accueillis sous un tonnerre d'applaudissements, la performance exécutée avec brio par un quatuor de gugusses hautains et méprisants, le tout d'un ennui insurmontable dans un parc à bestiaux au confort douteux. Juste un concert de plus. *White riot, I wanna riot, a riot of my own.*

HERVÉ "ACTION MAN" DEPLASSE



Disque du Mois

THE LORDS OF THE NEW CHURCH "Is Nothing Sacred." (CBS)

Les Seigneurs (Seigneurs?) de la Nouvelle Eglise, je vous le dis une bonne fois pour toutes, c'est rien moins que *Stiv Bators* (ex DeadBoyset Wanderers), *Dave Tregunna* (ex Sham 69), *Nick Turner* (ex Barracudas) et *Brian James* (Damned). Ni plus, ni moins que l'unique super groupe punk, ou plutôt issu du mouvement. Car les Lords ne se limitent pas à une simple idée, et malgré les allégations tordues de certains pisse-copie blasés et usés, ils ne racolent rien du tout. Pour leur bonheur, ils ont juste eu la bonne initiative de lancer un concept tribal et unificateur au bon moment. Appuyé par de bonnes chansons, mélodies soignées sur des tempos ultra speed. Les Lords manifestent encore avec ce nouveau disque leur farouche désir d'autonomie en se produisant eux-mêmes et en signant tous les titres, excepté l'obscure reprise des obscurs Grassroots *Let's Live For Today*. Un chef-d'œuvre psychédélique.

Vêtus de leur fascinante imagerie à base de sorcellerie, de violence et de vécu urbain, ils attaquent très fort avec un tube sortant, qui cartonne déjà aux States, *Dance With Me* et j'entends Nicholas Boukrief le fredonner en déclarant qu'il va jeter sur le champ ses 15 exemplaires du dernier Talking Heads. *Bad Timing* porté par la voix

ACTUALités

THE RUBINOOS : Party of Two (WEA).
Dans le passé, ils figuraient au fameux catalogue américain Beserkley. Aujourd'hui, les grands les ont pris sous contrat, mais il ne faut rien attendre de plus de ces charmants garçons qu'un petit rock américain bien sage.

THE BIG COUNTRY : The Crossing (Phonogram).
Ces Ecossais comptent dans leurs rangs l'ancien et excellent chanteur des défunts Skiks. Leur musique envoûte de la même façon que celle de U 2 et ils ont aussi le mérite de mettre les guitares en avant dans leur mixture rock et celtique. Tout à fait intéressant et agréable.



LA SOURIS DEGLINGUEE : Aujourd'hui et Demain (Celluloïd).
Troisième et plus convaincant message des titis-poulbots parisiens. Le son rue dans les boomers poursuivi par la voie gutturale de Taï-Luc, propre à vous faire frissonner les entrailles. Jean-Pierre Mijouin, le seul guitar-hero français avec Guy-George Gremy (LBS) débite ses riffs aigus sur une rythmique les plus athlétiques. Ne manquez pas les paroles et les croustillantes reprises de *Lili Marleen* et de l'hymne national chinois.



MIDNIGHT OIL : "10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1" (CBS).
Un ancien groupe de hard australien qui nous pond un disque magistral tout en climats tendus et violents. Les textes ne manquent pas d'intérêt en particulier ceux de *Short Memory*, consacrés aux génocides de tous les âges. En espérant qu'ils nous visitent prochainement, jetez-y une oreille. Ou plutôt deux.

GANG OF FOUR : Hard (Pathé Marconi).
Mon Dieu. Tomber si bas !

MITCH RYDER : Never kick a sleeping dog (Phonogram).
L'ancien hurleur de rhyth'n'blues from Detroit retrouve sa gloire entière avec ce joyau. Les rides de son visage ne font qu'accentuer la pureté et la chaleur de ses compositions. On regrettera ce morceau où il se commet avec la nullissime Marianne Faithfull.

AZTEC CAMERA : High Land, Hard Rain (Celluloïd).
Roddy Frame s'habille en veste à franges, il a dix-neuf ans et compose de fort belles chansons à l'aide d'un bon groupe. Des chansons si bonnes que son plus grand fan s'appelle Elvis Costello





CULTURE CLUB : Colours By Numbers (Virgin).
Ce disque me plaît. Oui, Parfaitement. J'écoute *Karma Chameleon* aux gogues en déchirant *Actuel* et *Church of the Poison Mind*, à la cuisine en faisant la vaisselle. Car je fais la vaisselle. J'aime beaucoup aussi *It's a Miracle* et *Stormkeeper*, et dans l'ensemble les compositions varient d'un genre à l'autre avec une grâce évaporée. Une galette somme toute plaisante, mais vous ne m'avez pas attendu, apparemment.



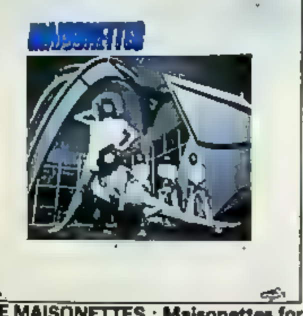
KID CREOLE AND THE COCONUTS : Doppelganger (Phonogram).
Autant leurs précédents me gonflaient copieusement, autant celui-ci me réjouit. Les maquereaux exotiques reviennent avec leurs poules après que chacun y a été de sa petite tentative solo et il paraît que leur nouveau spectacle nous laissera sans voix et surtout sans jambes. Que Diable, Gaston, il n'y a là que vocaux chaleureux, rythmes sautillants et mélodies sucrées.

par Hervé "ACTION MAN" DEPLASSE.

poudreuse de Bators nous conte une cruelle histoire d'amour. Elles le sont toutes. *Johnny Too Bad* apparait comme l'ultime rock que Jonhhy Thunders ne fera jamais plus. Et stop, je vais pas vous faire l'inventaire de tous les titres. Un album des Lords (comme le LBS) risque bien d'être une des rares choses sacrées qui nous restent au milieu de l'étouffante opulence vinylique actuelle. Ils donnent également des concerts monstrueux, tel celui du Cirque d'Hiver à Paris, où Bators a fini étendu par terre, après avoir pris la grosse caisse sur le ventre en sortant de scène, au moment où Turner démantibulait sa batterie. Un concert fumant, high energy. Les Lords ne sont pas une réunion de petites stars underground à usage mercantile mais juste un groupe qui se donne sans compter, violent et extremiste, pouvant se saborder d'un jour à l'autre. De même que les *Stooges*, les *Dolls* ou les *Pistols* à leurs époques respectives, ils sont les authentiques sauveurs d'une vénérable tradition. D'ailleurs, combien de groupes peuvent se targuer aujourd'hui d'offrir des sets à coup sûr aussi excitants et brûlants même si parfois ils déjantent tellement que c'est la catastrophe? *Too much to stay clean.*

Je vous souhaite de vous gaver de leurs nouveaux titres, emmenés par la guitare cisaillante et brute de James, la voix exceptionnelle de Bators, agressive ou suave mais toujours charmeuse, de pénétrer ce monde trouble et mystérieux et certainement salutaire de la Nouvelle Eglise.

Anyway, I'm a Lord and I put a spell on you.



THE MAISONETTES : Maisonettes for Sale (Polydor).
Le revival sixties dans tout ce qu'il a de ridicule et bêtifiant.

XTC : Mummer (Virgin).
Encore un effort et tout le monde dort.

MIKE OLFIELD : Crises (Virgin).
Ça y est.

PAT BENATAR : "Live From Earth" (Arabella).
De *Heartbreaker* à We Live For You avec poster et photos bandantes à l'appui, la quintessence de la petite reine des faubourgs devenue déesse électrique des stades.

THE DOGS : "Legendary Lovers" (CBS).
Un très beau titre pour le plus rock'n roll de leurs albums. Produit par Vic Maile, l'attitré de Doctor Feelgood. Nous subissons un déferlement électrique de grande classe. Qui aurait cru qu'une ville aussi terne que Rouen puisse donner niassance à de tels furieux? Ecoutez en priorité le décapant *Little Johnny Jet.*



ON STAGE

Action Man a vu pour vous...

BIKINI, TRACIE ET STYLE COUNCIL AU PALACE. Quelques mods conservés dans le formol venus apprécier leur idole, Paul Weller (ex Jam) et une foultitude relative de jeunes BCBG se mettant au goût du jour en tâtant de l'épopée sixties. Style Council vadrouille entre une furie électrique gorgée de Farfisa béat et cuivrée et des chansons à forte tendance variété anglo-saxonne. Ça valait pas le coup de dissoudre les Jam. Bikini, desservi par un son pourri, étonna malgré un bref passage avec une bouleversante version de "Quand on n'a que l'amour" de Brel.



L'étonnant **CHRIS BAILEY AU GIBUS** qui a enchanté l'auditoire grâce à ses émouvantes chansons *(Look at me, Rescue...)* ou avec des standards du blues et du rock *(Baby Please don't go, Bo Diddley...)*. Moments magiques ou l'émotion passe et transcende l'ennuie habituel de l'endroit.

LES COMATÉENS passaient **AUX 120 NUITS**, la nouvelle boîte branchée. Pour les concerts cet endroit doit être banni, une scène minuscule, basse de plafond, à peine surélevée. Les conditions requises pour qu'on ne voie rien au troisième rang. Les Teens officièrent néanmoins avec fougue, propulsant un funk blanc souvent torride et délaissant leur boite à rythmes chérie pour un vrai batteur, ce qui ne gâcha rien.



CULTURE CLUB A BALLARD. Hi, hi, hi, faisait Boy George, tel le crétin qu'il donne l'air d'être, roucoulant derrière la scène après le premier rappel "Ouh, je me sens sexy ce soir". Ben c'est bien mon grand, gentil hein? Les petites filles avaient les bras chargés de cadeaux pour le gentil monsieur qui ressemble à une gentille dame. La gentille chanteuse Helen Terry envoya ses octaves pour le plus grand plaisir du gentil public. Les gentils tubes passèrent à la moulinette. Un look dans le style "Devo meets Monty Python" et une perfection technique sans faille. Beaucoup de monde. C'était un concert... gentil

KILLING JOKE AU PALACE, les tenants du titre de premier groupe punk hardcore. Tous les fans étaient présents, parés de leurs plus somptueuses crêtes pour faire un triomphe à Jaz, le chanteur charismatique qui essaie de maintenir l'attention sous les assauts constants de la guitare, toujours sur la même note et saturée à l'extrême. On peut tenir jusqu'à 5 mn.

NeWS

- Que fait Mick Jones quand ses petits copains du Clash le lourdent? Il va chez General Public (transfuges de The Beat).
- Landis, toujours sur la brèche, dirige Vincent Price dans le nouveau clip de Michael Jackson, "Trhiller". Budget : 500 000 dollars. Une paille.
- Robert Schlockoff, fan transi et intégral, vient de présenter avec l'aide de CBS, une exposition consacrée à Dylan
- C'est l'hecatombe chez les rastas jamaicains. Ils se font dessouder régulièrement. Le dernier en date est Prince Far I.
- Johnny Thunders enregistre à Paris aux studios WW, Quai de la Gare. Décadence et décadence.
- Formidable rythm'n blues from St-Ouen avec le deuxième 45 tours des Stunners. Une belle pochette et deux tubes évidents à vous faire claquer les rotules. Radios, ne vous privez pas
- Les Rollings Stones ont enregistré leur dernier vidéo-clip aux Bains Douches à Paris.

CONCERTS

BILL BAXTER le 21/11 à Lyon, 23/11 à 23/11 à Dijon, 2/12 à Cambrai.
PUBLIC IMAGE LIMITED le 28/11 à l'Olympia, 29/11 à Lyon au Palais d'Hiver.
SNAKEFINGER le 29/11 aux 120 Nuits à Paris. Début de la Tournée des Cent-Jours de TRUST le 30/11 à Rouen.
LONDON COWBOYS le 2/12 aux 120 Nuits à Paris.
RONNIE JAMES DIO le 6/12 à l'Espace Balard à Paris.
ORSON FAMILY le 5/12 au Gibus à Paris.
CHAS JANKEL le 13/12 aux 120 Nuits à Paris.
CABARET VOLTAIRE le 14/12 aux 120 Nuits à Paris.
LES CANNIBALES le 17/12 au Gibus à Paris.
PIERRE MEIGE du 30 nov. au 4 déc. au Déjazet, le 7-8 déc. : Toulouse, 9 : Angoulême, 10 : La Rochelle.


grand jeu concours humanoïdes associés
EXPLOREZ L'UNIVERS HUMANOS ET GAGNEZ LA CAISSE A LUCIEN.*
2e prix
Comment participer ?
Pour participer, c'est très simple : retrouvez les titres des 10 albums Humanos dont sont extraites les vignettes qui ont servi à composer l'histoire Mystère. Ensuite, allez déposer votre bulletin dans libraire qui apposera son cachet. N'oubliez pas d'indiquer C'est tout!
DONKEY KONG
1er prix
3e prix
50 PRIX fantastiques à gagner!
1er prix : La caisse à Lucien!
2e : 1 scooter Peugeot
3 au 10e : 1 jeu électronique CBS
11 au 25e : 1 colis de 20 albums Humanoïdes Associés
26 au 40e : 1 abonnement d'un an à Métal Hurlant ou Rigolo
41 au 50e : 1 calculette solaire Texas Instrument
* Chambord 58 parfaitement rénovée.
EXTRAITS DU RÈGLEMENT
Les Humanoïdes Associés organisent du 17 novembre au 10 décembre un concours.
La participation est ouverte sans obligation d'achat à toute personne résidant en France métropolitaine, en Belgique, Suisse et Luxembourg, à l'exception des membres des Sociétés organisatrices et de leur famille.
Les bulletins de participation seront disponibles dans les librairies participantes et dans certains magazines.
Tout bulletin illisible, raturé, détérioré ou incomplet sera considéré comme nul.
Les participants pourront jouer autant de fois qu'ils le désirent, mais ne pourront prétendre qu'à un seul lot.
Le premier prix sera remis lors du 11e salon international de la BD, à Angoulême. Les gagnants seront départagés par tirage au sort devant huissier et avertis personnellement par courrier.
Le règlement complet, déposé chez Maître Désagneaux, Huissier de justice, 4, rue Fg Montmartre, 75009 Paris, est disponible pendant toute la durée de l'opération à toute personne en faisant la demande. Le simple fait de participer implique l'acceptation du règlement.
BULLETIN A DÉCOUPER :
(A déposer chez votre libraire)
NOM
ADRESSE
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
CACHET DU LIBRAIRE

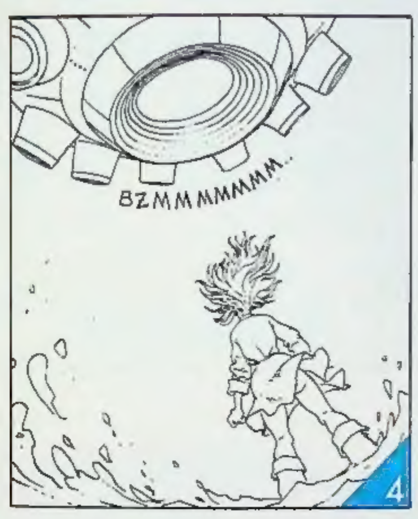
grand jeu concours humanoïdes associés

























HISTOIRE MYSTÈRE

adelie

Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service abonnement : 13, rue de Cerisaie, 75004 Paris - Tél. : 277.18.10. Glissez votre paiement et cette formule dans une enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...

BULLETIN D'ABONNEMENT

Profitez de plus de 20 % d'économie en vous abonnant 1 an (12 n^{os}) 140 F au lieu de 180 F ou 2 ans (24 n^{os} plus deux numéros gratuits soit 26 n^{os} en tout) pour 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (Etranger : ajouter 25 FF de port).

Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :
☐ d'un an pour 140 F (12 numéros normaux)
☐ de deux ans pour 250 F (24 numéros normaux)
A partir du n° :

Pour compléter ma collection, je vous envoie 15 F par numéro + 5 F de port.
Je désire recevoir :
le n° 1 ☐, le n° 2 ☐, le n° 3 ☐, le n° 4 ☐, le n° 5 ☐, le n° 6 ☐, le n° 7 ☐, le n° 7 hors série, 25 F ☐, le n° 8, 17 F ☐, le n° Retour du Jedi, 25 F ☐, le n° 9, 17 F ☐.

Mme, Mlle, M. ____________________
N° ______ Rue ____________________
Ville ____________________
Code Postal ____________ Signature :
Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de ________

COMPLETEZ VOTRE COLLECTION

N° 1 : Avoriaz 83 - Evil Dead - Ténèbres - Jedi - Vidéodrome.

N° 2 : Action : Rambo - Mad Max - Looker.

N° 3 : Zombie - Dark Crystal - James Bond 007 - Eastwood.

N° 4 : La Lune dans le Caniveau - Dar.

N° 5 : Bowie/Furyo - Gibson/L'Année...

N° 6 : Superman 3 - Twilight zone - Creepshow.

N° 7 : Le Retour du Jedi - Prédateurs - Gwendoline.

N° 8 : Le Guerrier de l'Espace - Flashdance - Octopussy.

N° Hors Série
Superman III/Tonnerre de Feu.

N° 9 : Staying Alive - Time Rider - George Lucas.

N° Hors Série
Le Retour du Jedi.

AMSTERDAMER NOM D'UNE PIPE!

NOM D'UNE PIPE! C'EST UNE PIPE AMSTERDAMER. LÉGÈRE, SI LÉGÈRE QU'ON L'EMMENE PARTOUT AVEC SOI.

UNE PIPE JEUNE ET MODERNE. UNE PIPE QUI PORTE UN NOM LÉGENDAIRE.

EN VENTE DANS LES DEBITS DE TABAC



AMSTERDAMER, UN NOUVEAU PLAISIR DE FUMER.

STARFIX

SPECIAL "RETOUR DU JEDI"

COMBIEN MESURE CHEWBACCA?
QUEL EST L'AGE DE JABBA?
QUEL EST LE VRAI NOM DE DARTH VADER?
PLUS DE CENT PAGES! PLUS DE 200 PHOTOS! TOUT SUR LE RETOUR DU JEDI!
L'EDITION AUTORISEE PAR LUCASFILM!
NE CHERCHEZ PAS AILLEURS!
TOUT SUR GEORGE LUCAS, LE PERE DE LA GUERRE DES ETOILES! TOUT SUR RICHARD MARQUAND, LE REALISATEUR DU TROISIEME EPISODE DE LA SERIE! TOUT SUR LES ACTEURS, HARRISON FORD, CARRIE FISHER, MARK HAMILL, TOUS LES AUTRES! TOUT SUR LES PERSONNAGES, HAN SOLO, LUKE, LEIA, R2D2 ET C3PO, DARTH VADER, YODA, JABBA, ETC. TOUT SUR LES EFFETS SPECIAUX, LES MAQUETTES, LES EFFETS OPTIQUES, LES MAQUILLAGES, LA MUSIQUE, LE TOURNAGE...
TOUT! TOUT CE QUE VOUS VOULEZ SAVOIR SUR LE RETOUR DU JEDI (ET MEME CE QUE VOUS N'AURIEZ PAS OSE DEMANDER!) : C'EST STARFIX SPECIAL "RETOUR DU JEDI"
COMPLET - DETAILLE - EXPLOSIF!
UN EVENEMENT EXCEPTIONNEL. UNE SOMME D'INFORMATIONS ET DE PHOTOS SANS PRECEDENT.
STARFIX SPECIAL "RETOUR DU JEDI"!
EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES DE VOTRE GALAXIE! NOW!
112 PAGES TOUT EN COULEURS - PLUS DE 200 PHOTOS - DES INTERVIEWS EXCLUSIVES
25 F SEULEMENT

LA GUERRE DES ETOILES

LE RETOUR DU JEDI

PLUS DE 200 PHOTOS

M 2660 - 1 H.S. - 25 F